

Universitas Ostraviensis
Facultas Philosophica

STUDIA ROMANISTICA

Vol. 12, Num. 2 / 2012

OSTRAVA

Reg. č. MK ČR E 18750
ISSN 1803-6406

ÍNDICE – TABLE DES MATIÈRES – INDICE

ARTÍCULOS Y ESTUDIOS – ARTICLES ET ÉTUDES – ARTICOLI E STUDI

Lingüística / Linguistique / Linguistica

Iva DEDKOVÁ

LA LOCOMOTIVE EST HORS D'USAGE. À PROPOS DE HORS 11

Zuzana HILDENBRAND

LES ALLEMANDS VUS PAR LES FRANÇAIS : LES CHANGEMENTS
DES RELATIONS FRANCO-ALLEMANDES DANS LE TEMPS
ET LEUR REFLET DANS LE LEXIQUE FRANÇAIS 23

Zora JAČOVÁ

UNA VARIETÀ SENZA STORICITÀ: IL LINGUAGGIO GIOVANILE
IN ITALIA 31

Zdeňka SCHEJBALOVÁ

LE LANGAGE ADMINISTRATIF FRANÇAIS DE LA 1^{ÈRE} MOITIÉ
DU XIV^E SIÈCLE 51

Jana VESELÁ

LOS VERBOS PRONOMINALES EN EL ESPAÑOL ACTUAL
Y SUS LOCUCIONES 59

Literatura / Littérature / Letteratura

Maksymilian DROZDOWICZ

EL “DOLOR PARAGUAYO” Y SUS INTÉRPRETES 75

Roberto MANSBERGER AMORÓS

SALVADOR RUEDA O EL RITMO: “ENDECASILABISTAS”
Y “VERSIFICADORES” 91

Agata ORZESZEK

EL ENFERMO DE LA VOLUNTAD EN LA NARRATIVA ESPAÑOLA
DE LA GENERACIÓN DEL 98 Y EN LA LITERATURA RUSA
DECIMONÓNICA 103

Traductología / Traductologie/ Traduttologia

Zuzana HONOVÁ

LA CONDENSATION SYNTAXIQUE DANS LES
TEXTES JURIDIQUES FRANÇAIS ET TCHÈQUES
RÉDIGÉS PAR LES INSTITUTIONS EUROPÉENNES 115

MISCELÁNEA – MÉLANGE – MISCELA

Françoise TABERY

KAFKA EN FRANCE 129

RESEÑAS – COMPTES RENDUS – RECENSIONI

Iva DEDKOVÁ

Zdeňka Schejbalová (2009), *Česko-francouzský a francouzsko-český slovník
základní terminologie speciální pedagogiky*, Brno: Masarykova univerzita,
Pedagogická fakulta. ISBN 978-80-210-5072-3. 195 pp. + CD. 137

Emilia DOWGIAŁO

Juan Antonio Abadalejo Martínez, Miguel Ángel Vega Cernuda
(eds.) (2011), *Las letras valencianas en la literatura universal. Problemas
de recepción y traducción: el paisaje y el tiempo*, Sevilla: Editorial Bienza.
ISBN 978-84-937630-2-2. 189 pp. 137

Miguel IBÁÑEZ RODRÍGUEZ

Fernando Navarro Domínguez y Miguel Ángel Vega Cernuda (eds.) (2007), *España en Europa: La recepción de El Quijote*, Alicante: Universidad de Alicante. ISBN 978-84-690-9139-5. 209 pp. 138

Kristýna KOHOUTOVÁ

Václava Bakešová (2011), *Ticho a naděje – Křesťanské prvky v literární tvorbě Marie Noëlové, Suzanne Renaud a Sylvie Germainové* [Silence et espoir – Éléments chrétiens dans l'œuvre littéraire de Marie Noël, Suzanne Renaud et Sylvie Germain], Brno: Masarykova univerzita a CDK. ISBN 978-80-210-5706-7 (MU), ISBN 978-80-7325-260-1 (CDK). 391 pp. 140

Zuzana RAKOVÁ

Jaromír Kadlec (2012), *Francouzština v Africe*, Olomouc: Univerzita Palackého v Olomouci. ISBN 978-80-244-3007-2. 502 pp. 141

INFORMES – INFORMATIONS – INFORMAZIONI

Eduard Krč

Daniel Esparza galardonado en España por un reportaje de investigación 147

Jan Lazar

INTERFACE DE LA SYNTAXE ET DE LA SÉMANTIQUE LEXICALE. Synchronie & diachronie. Poznań, Pologne, 9 mars 2012 147

CRÓNICA – CRONIQUE – CRONACA

Lubomír Bartoš

Oldřich Bělič en el recuerdo (*9. 6. 1920–†13. 6. 2002) 151

Zuzana Honová

Anniversaire de Madame Jitka Smičeková (*11. 6. 1946) 153

Karel Tabery

Françoise Tabery, une Française passionnée par l'œuvre de Kafka (*14. 8. 1952–†20. 4. 1992) 159

Jana Veselá

Jaroslav Reska, cofundador de la hispanística ostraviense ha cumplido 80 años (*29. 7. 1932) 162

ARTÍCULOS Y ESTUDIOS – ARTICLES ET ÉTUDES –
ARTICOLI E STUDI

Lingüística / Linguistique / Linguistica

LA LOCOMOTIVE EST HORS D'USAGE. À PROPOS DE *HORS*

Iva Dedková
Université d'Ostrava

iva.dedkova@osu.cz

Résumé. L'article aborde la problématique liée au terme français *hors*. Il s'agit d'examiner ses caractéristiques générales, sa sous-catégorisation morphosyntaxique, ses emplois et significations ainsi que sa fréquence d'emploi. Ensuite, il cible la locution prépositive *hors de*. Non en dernier lieu il présente les antonymes des formes prépositionnelles *hors* et *hors de* ainsi que plusieurs équivalents tchèques des dites formes que sont, à titre d'exemple, *mimo* et *z*.

Mots clefs. Antonyme. Emploi archaïque. Extériorité. Locution prépositive *hors de*. Préposition simple *hors*. Préposition tchèque *mimo*.

Abstract. The railway engine is out of order. On the expression *hors*. The article deals with the French expression *hors*. It focuses on its characteristic features, morphosyntactic categorization, uses, meanings and frequency of use. Then it treats of the multi-word preposition *hors de*. Last but not least it presents the antonyms of the prepositional forms *hors* and *hors de* as well as some of their equivalents in Czech, as for example the prepositions *mimo* and *z*.

Keywords. Antonym. Archaic use. Exteriority. Multi-word preposition *hors de*. Simple preposition *hors*. Czech preposition *mimo*.

1. Introduction

Cet article a pour objectif d'étudier le terme *hors*, notamment ses deux formes prépositionnelles *hors* et *hors de*. Puisque, comme l'avance Vagner, qui s'efforce à combler cette lacune, *hors* est souvent délaissé dans les études prépositionnelles :

La préposition *hors* figure parmi les prépositions simples du français qui n'ont que peu, voire pas été étudiées [...] (Vagner, 2009a: 237).

La deuxième partie du présent article examine les différentes caractéristiques du terme *hors*, telles que son étymologie, sa sous-catégorisation morphosyntaxique ou l'éventail de ses emplois. La troisième partie est consacrée à l'utilisation spatiale de la locution prépositive *hors de* et la quatrième analyse les occurrences des formes prépositionnelles *hors* et *hors de* dans le roman de Marc Levy « Les enfants de la liberté ». La cinquième partie s'interroge sur les antonymes des formes *hors* et *hors de* et, ensuite, la sixième partie présente quelques aspects comparatifs entre le français et le tchèque portant sur cette problématique. La dernière, septième partie, récapitule les conclusions de cette étude.

2. Caractéristiques générales du terme *hors*

Le terme *hors* connaît plusieurs emplois et sous-catégorisations morphosyntaxiques. Il est l'homophone du substantif *or* et de la conjonction *or*. D'après son étymologie, telle qu'elle est décrite notamment par Rey (1992: 974), mais aussi par Grevisse et Goosse (2008: 1365) et Vagner (2009b: 79–81), *hors*, variante phonétique de *fors* (du latin *foris*), est tiré de *dehors* (*deforis* > *deors* > *dehors*). *Hors* a apparu pour la première fois au XI^e siècle comme préposition spatiale dans la locution prépositive *hors de*, ayant le sens de « en dehors de »¹. Ensuite, depuis le XII^e jusqu'au XVII^e siècle, il a aussi été employé comme adverbe de lieu, mais il a cédé cet emploi à la forme composée absolue *dehors*. *Hors* a éliminé la forme *fors*, qui est rarissime aujourd'hui et a le sens de « excepté »². *Hors* était donc en concurrence avec *fors*, *dehors* et aussi *hormis*. Le dernier, vieilli ou employé littérairement de nos jours, signifie « excepté, sauf ».

En ce qui concerne les sous-catégorisations morphosyntaxiques du terme *hors*, il peut être identifié, en français contemporain, comme préposition simple (*hors la ville*), locution prépositive (*les pays hors de la zone euro*) et préfixe ou formant de mot (*hors-taxes*, *hors-la-loi*). D'après Vagner (2009a: 238–239, 2009b: 83–84), *hors* est à identifier comme formant de mots dans des locutions adjectivales ou adverbiales : il s'agit du type « *hors* nom », par exemple *hors pair*. Par contre, les dictionnaires parlent de la préposition dans ce cas.

Comme nous venons de le mentionner ci-dessus, *hors* était autrefois employé aussi en tant qu'adverbe de lieu, mais cet emploi est archaïque³ :

¹ Selon Vagner (2009b: 81), cette préposition aurait connu des emplois spatiaux aussi bien que notionnels en latin et en ancien français.

² D'après Grevisse et Goosse (2008: 1321), *fors* est resté connu grâce à la formule suivante, attribuée à François Ier : « Tout est perdu, FORS l'honneur. ». Ils le classent parmi les prépositions d'usage restreint et le considèrent « plutôt comme une pseudo-préposition » (Ibid.).

³ Voir Grevisse et Goosse (2008: 1365).

« Une fois pleine et gonflée de lui, elle voudrait en vain jeter hors l'hôte terrible, en vain courir ; où elle court, elle l'emporte » (Michelet, 1855: CXX).

Son usage conjonctif est déjà vieux et rare, pourtant nous avons réussi à trouver ces exemples sur Internet (notons que *hors que* peut être suivi de l'indicatif, du conditionnel ou du subjonctif) :

« Prk je paye 23.88 ? Hors que je dois payer 19.99 »⁴
« Fiche de paie hors que je ne travaille pas ? »⁵

L'usage de la locution *hors de* suivie d'un verbe à l'infinitif est aussi déjà vieilli, pourtant le syntagme *hors de question* l'est couramment :

« Hors de question de passer impunément par-dessus le respect de la vie humaine. »⁶

La préposition simple *hors* a des emplois spatiaux, temporels et notionnels (abstraits) :

i) Type « hors nom » :

Vols hors espace Schengen.
Les dossiers présentés hors délais ont été écartés.
Son travail est hors sujet.

ii) Type « hors déterminant nom » :

Paris hors les murs.
« Hors le temps du carnaval, nul ne peut se montrer masqué ou travesti dans les rues. »⁷
« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux » (Voltaire).⁸

La locution prépositive *hors de* connaît, elle aussi, des emplois spatiaux, temporels et notionnels :

La grenouille a sauté hors de l'eau.
Cette image semble être hors du temps, elle rappelle les années vingt.
Cette dispute l'a mis hors de lui.

Il existe des emplois où *hors* et *hors de* commutent :

Elle habite hors la ville. – Elle habite hors de la ville.
Enfant né hors mariage. – Enfant né hors du mariage.

⁴ [<http://www.ndf.fr/poing-de-vue/23-01-2012/jean-marie-le-mene-hors-de-question-de-passer-impunement-par-dessus-le-respect-de-la-vie-humaine>, cit. 2012-04-11].

⁵ [<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/genre/36604/citation>, cit. 2012-05-07].

⁶ [<http://www.ndf.fr/poing-de-vue/23-01-2012/jean-marie-le-mene-hors-de-question-de-passer-impunement-par-dessus-le-respect-de-la-vie-humaine>, cit. 2012-04-11].

⁷ [<http://www.police-arlon.be/img/reglement-general-police.pdf>, cit. 2012-05-07].

⁸ [<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/genre/36604/citation>, cit. 2012-05-07].

*Cette maison écologique est vraiment hors prix. – Cette maison écologique est vraiment hors de prix.*⁹

Dans d'autres emplois, par contre, l'alternance n'est pas possible :

**La voiture est hors le garage. – La voiture est hors du garage.
Il a été recruté hors concours. – *Il a été recruté hors de concours.
« Hébergement touristique, hors campings et hôtels classés »¹⁰ (= excepté/hormis/sauf). – *Hébergement touristique, hors de campings et hôtels classés.*

C'est surtout la locution prépositive *hors de* qui sert à marquer le lieu dans la langue courante, alors que la préposition simple *hors* demeure notamment dans des expressions figées. Grevisse et Goosse (2008: 1366) avancent que *hors* se rapporte vraiment rarement au lieu. Pourtant, il évoque toujours un sens spatial comme nous le verrons ci-dessous. Robert remarque :

Hors (au sens propre) employé sans *de*, est un archaïsme que l'ACAD. 4^e éd. (1762) n'admettait déjà plus que « dans certaines façons de parler du style familier ». Très rare de nos jours, bien que grammaticalement correct, ce tour subsiste surtout dans quelques expressions figées [...] (Robert, 1966: 528).

La fonction essentielle de *hors* et *hors de* est de marquer l'extériorité, l'exclusion, que ce soit au sens spatial, temporel ou notionnel.¹¹

Lorsque la locution prépositive *hors de* introduit un substantif déterminé, elle peut alterner avec les locutions *en dehors de*¹² et *à l'extérieur de* :

*Marie est actuellement hors de son domicile. → Marie est actuellement en dehors de son domicile./Marie est actuellement à l'extérieur de son domicile.
Hors du triangle, il y a un petit carré. → En dehors du triangle, il y a un petit carré./À l'extérieur du triangle, il y a un petit carré.*

Hors de peut être suivi de la préposition *chez* :

Je mange souvent hors de chez moi le midi.

⁹ *Hors de prix* s'utilise en France et *hors prix* se dit en français parlé en Belgique, à côté de *hors de prix* : « Budgets sudistes en ordre de chiffres : à 252 millions le coup de peigne, ça mettrait le coiffeur hors prix ». [<http://www.lalibre.be/actu/belgique/article/724321/budgets-sudistes-en-ordre-de-chiffres-a-252-millions-le-coup-de-peigne-ca-mettrait-le-coiffeur-hors-prix.html>, cit. 2012-04-23]. Voir aussi Grevisse et Goosse (2008: 1366).

¹⁰ [http://www.insee.fr/fr/themes/tableau.asp?ref_id=NATTEF13510®_id=0, cit. 2012-05-07].

¹¹ Vandeloise (1986: 220–222) souligne l'exclusion, Vaguer (2009b: 79), par contre, l'extériorité. Notons encore que selon Vogel (1827), *hors* marque la séparation ; Cadiot ajoute qu'il existe un rapprochement entre *hors de* et le verbe *sortir de* (être à l'extérieur) et d'après Jackendoff (1987), *hors* évoque *sortir* (voir Cadiot, 1997: 35–36).

¹² « Lorsque *hors de* introduit un nom déterminé, la locution commute avec *en dehors de*, ce qui n'est pas le cas lorsque *hors de* est suivi d'un nom indéterminé » (Vaguer, 2009a: 241).

Pourtant, autrefois, il pouvait être suivi aussi des prépositions *auprès*, *avec* ou *dessus*¹³ :

« *Le chapeau dressé & hors de dessus sa forme, se met sécher à l'étuve, [...]* » (Diderot, D'Alembert, 1778: 271).

D'après l'enquête que nous avons effectuée auprès des étudiants français de l'Université Blaise Pascal en avril 2012, la préposition simple *hors* est ressentie par les locuteurs natifs comme archaïque. Elle évoque avant tout l'image spatiale, puis temporelle et abstraite, qui est associée à un nom, donc elle suggère une expression figée. Elle rappelle la notion d'exclusion et d'extériorité (ce qui ne se trouve pas dans le lieu, ce qui n'est pas compris dans un créneau horaire, ce qui n'est pas « dans, dedans » le sujet). Aussi la locution prépositive *hors de* évoque-t-elle d'abord des images spatiales et encore des images temporelles et abstraites, elle fait ressortir l'idée d'en dehors de quelque chose (que ce soit concret ou abstrait).

Pour conclure cette partie, ajoutons que dans la traduction, *hors* et *hors de* font ressortir en particulier les équivalents tchèque *mimo* et anglais *out of*.

3. La locution prépositive *hors de* au sens spatial

La locution prépositive *hors de* est considérée comme antonyme réciproque de la préposition *dans*, notamment dans le domaine spatial¹⁴ :

Le stylo est dans le tiroir. – Le stylo est hors du tiroir.

Le couple de prépositions spatiales *dans/hors de*, de même que les termes *dedans/dehors*, évoquent un espace à trois dimensions et l'image d'une chose qui est à l'intérieur/à l'extérieur d'une autre. En effet, comme nous l'avons déjà signalé ci-dessus, l'idée d'extériorité ou d'exclusion se reflète dans tous les emplois de *hors* et *hors de*.

D'après Vandeloise (1986: 221), qui décrit *dans/hors de* à l'aide de la relation fonctionnelle contenant/contenu, l'expression spatiale *hors de* nécessite que la cible ait précédemment été incluse dans le site, elle suppose donc un mouvement de la cible initialement localisée dans le site. Il formule cette règle :

H_1 : *a est hors de b* si les frontières du site n'incluent plus les frontières de la cible (Vandeloise, 1986: 221)¹⁵.

Néanmoins, nous proposons de l'élargir et de distinguer deux cas de figure : i) certains emplois de *hors de* impliquent l'inclusion précédente de la cible dans le site :

¹³ Voir Rey (1992: 974).

¹⁴ Voir par exemple Vandeloise (1986: 209–235) ou Šabršula (1989: 41, 143).

¹⁵ À cela, ajoutons ces deux règles de Vandeloise (1986: 221–222) :

« D_1/H_1 : *a est dans/hors de b* si les frontières du site incluent/n'incluent plus les frontières de la cible ».

« D/H : *a est dans/hors de b* si le site et la cible sont/ne sont plus le premier et le deuxième élément de la relation contenant/contenu ».

Le perroquet est hors de sa cage.

**Le perroquet est hors de l'ascenseur* (pourtant, cet énoncé serait pragmatiquement valide au cas où le perroquet se trouvait précédemment dans l'ascenseur).

ii) d'autres emplois n'impliquent pas cette condition au sens strict et précis, mais, pourtant, ils ne rompent pas avec l'idée d'inclusion hypothétique, c'est-à-dire qu'il existe un autre membre opposé du groupe en question (une cible au moins hypothétiquement couplée avec la cible en question) qui est ou a été inclus dans le site :

Xavier habite hors du centre-ville (peu importe dans ce cas précis si Xavier lui-même naguère habitait en centre-ville).

Trois pays de l'Union européenne sont restés hors de l'espace Schengen (cet énoncé implique que les autres pays de l'Union européenne sont entrés dans l'espace Schengen).

Rappelons, comme l'avance Vandeloise (1986: 209–235), que *dans* peut marquer l'inclusion totale ou l'inclusion partielle de la cible dans le site, alors que *hors de* ne peut désigner que l'exclusion totale. Pourtant, il est possible de dire :

La voiture est partiellement hors du garage.

La voiture est plus hors du garage que dans le garage.

Néanmoins, ce fait est dû à la capacité de *hors de* d'être modifié par certaines expressions et non à son propre sémantisme.

La locution prépositive *hors de* exprime tantôt la relation locale statique, tantôt la relation locale cinétique. Comme le souligne Martinet (sdr. 1979: 183), *hors de* est la seule préposition spatiale qui sert à exprimer le lieu où l'on est ainsi que le lieu d'où l'on vient :

Elle est hors du champ de blé.

Le lapin a sauté hors de la boîte.

Hors de, de même que *hors* ou *dans*, exprime les relations dans l'espace objectivement, la position du locuteur ou de l'énonciateur n'a pas d'incidence sur son sens spatial. Autrement dit, *hors de* dépend de deux termes : la cible et le site.

4. Les formes prépositionnelles *hors* et *hors de* dans le roman de Marc Levy « Les enfants de la liberté »

Nous avons étudié les occurrences de la préposition simple *hors* et de la locution prépositive *hors de* dans le roman de Marc Levy « Les enfants de la liberté ». Pour des raisons comparatives, nous avons élargi notre analyse aux termes occurrents suivants : la préposition « antonymique » *dans*, les termes *dehors* et *dedans*,¹⁶ les locutions adverbiales et prépositives formées avec *dehors* et *dedans* ainsi que les locutions adverbiales

¹⁶ Rappelons que certains linguistes classent *dedans* et *dehors* dans la catégorie des adverbes, d'autres dans la catégorie des prépositions « orphelines ».

et prépositives avec les substantifs *extérieur* et *intérieur*. Le tableau suivant résume la fréquence des termes étudiés :

Terme occurrent	Nombre d'occurrences
hors	1
hors de	10
dehors	11
au-dehors	10
en dehors de	1
à l'extérieur de	3
à l'extérieur	2
de l'extérieur	1
dans	843
dedans	3
là-dedans	2
à l'intérieur de	6
à l'intérieur	0
depuis l'intérieur de	1

Il en ressort que la préposition simple *hors* a une distribution plus restreinte que la locution prépositive *hors de* dans le roman de Levy. La préposition *dans*, leur antonyme spatial prototypique, représente une fréquence considérablement plus élevée : elle est 92,73 fois plus utilisée que *hors* et *hors de* confondus, autrement dit *hors* et *hors de* ne représentent que 1,3 % des emplois de *dans*. Par contre, le terme *dehors* se voit employé plus fréquemment dans le roman de Levy que *dedans*.

La phrase suivante illustre le seul exemple de *hors* utilisé en tant que préposition simple :

« *Demain matin, les locomotives, fumantes ou pas, seront hors service* » (Levy, 2007: 142).

Dans les exemples suivants, la locution prépositive *hors de* introduit un nom commun indéterminé. Le syntagme prépositionnel *hors d'état* (2 occurrences) est suivi d'un complément ; il est vrai que celui-ci jouit de la possibilité de ne pas être exprimé (par exemple *une bouilloire hors d'état*), mais ce n'est pas le cas de nos deux exemples. Le syntagme prépositionnel *hors de portée* (3 occurrences) n'est pas associé à un complément, mais il l'accepte (par exemple *cette affaire est hors de portée de la justice*), alors que le syntagme *hors de la portée* l'exigerait. Finalement, le syntagme *hors d'usage* (3 occurrences) refuse un complément. Les phrases suivantes illustrent notamment des emplois notionnels de *hors de*. Notons que le syntagme prépositionnel *hors de portée* peut avoir tantôt un sens spatial (1 occurrence), tantôt un sens notionnel (2 occurrences).

« Il rend hommage d'abord à la perspicacité de la gendarmerie, qui a su mettre hors d'état de nuire un dangereux terroriste, et puis il rappelle à la Cour son devoir, celui d'observer la loi, de la faire respecter » (Ibid., 45–46).

« Pourtant, les quotidiens avaient relaté dans différents articles que c'était grâce à lui qu'un odieux terroriste avait été mis hors d'état de nuire » (Ibid., 97).

« Ayant bien compris que les deux premiers rêves resteraient hors de portée, avoir pu au moins accomplir le troisième aurait dû m'emplir de joie, d'autant que je n'étais toujours pas mort, alors que l'action remontait déjà à quelques heures » (Ibid., 61).

« Pot-au-feu de viande, légumes et tarte aux pommes ; les prix pratiqués à la Reine Pédaque étaient hors de portée et j'y sacrifiai tout l'argent qui me restait, mais je m'étais mis en tête que j'allais mourir avant la fin de l'année et nous étions déjà début décembre ! » (Ibid., 169).

« Le train est encore hors de portée, mais dans quelques secondes, il pourra donner l'ordre de tirer la seconde salve » (Ibid., 294).

« Nos connaissances en mécanique étaient suffisantes pour savoir que juste après le décollage, le pilote de l'appareil n'aurait qu'une alternative : chercher à comprendre pourquoi ses moteurs venaient de s'étendre ou sauter tout de suite en parachute avant que son zinc ne s'écrase ; dans le pire des cas, les avions seraient hors d'usage en bout de piste, ce qui n'était déjà pas mal » (Ibid., 135).

« Quand nous apprenons qu'une paire d'ailes d'avion a été sabotée, qu'un pylône gît couché, arraché par la bombe d'un copain, quand un milicien s'écroule dans la rue, quand dix wagons sont mis hors d'usage, l'usage étant de déporter des innocents, c'est un peu de leur victoire que nous partageons » (Ibid., 182–183).

« La locomotive est hors d'usage » (Ibid., 297).

Dans les deux exemples suivants, la locution prépositive *hors de* introduit un nom déterminé. Seulement le premier exemple peut être qualifié comme purement spatial, car le substantif *brigade* de la seconde phrase représente un nom collectif et donc une entité immatérielle. Dans ces deux exemples, *hors de* alterne avec *en dehors de*.

« Juifs, ouvriers, paysans, pour la plupart immigrés hongrois, tchèques, polonais, roumains, italiens, yougoslaves, ils étaient plusieurs centaines à participer à la libération de Toulouse, de Montauban, d'Agen ; ils étaient de tous les combats pour bouter l'ennemi hors de la Haute-Garonne, du Tarn, du Tarn-et-Garonne, de l'Ariège, du Gers, des Basses et Hautes Pyrénées » (Ibid., 366).

« Des résistants français, dans Toulouse, hors de la brigade, ça n'existait pas encore le mois dernier ! » (Ibid., 215).

Dans la phrase suivante, la locution prépositive *en dehors de*, employée au sens temporel, commute avec *hors de* :

« Tu as intérêt à avoir quelque chose de grave, pour nous déranger en dehors des horaires ; sinon, on te fera passer le goût de la promenade, dit l'un » (Ibid., 248). → [...] hors des horaires [...]

Avant de conclure cette partie, présentons quelques éléments de l'analyse de Vaguer (2008: 21–28)¹⁷ qui a classé sur les bases textuelles GEOPO et FRANTEXT par fréquences décroissantes les vingt-six prépositions simples du français proposées par Melis (2003: 105). D'après Vaguer, les deux formes prépositionnelles *hors* et *hors de* confondues ne se trouvent qu'au 24^e rang (toutefois, elle précise que la préposition simple représente 38 % des emplois de *hors* et la locution prépositive en représente 62 %), donc elles apparaissent peu fréquentes, alors que par exemple la préposition *dans* occupe le 4^e rang. Vaguer a enregistré 39 occurrences de *hors* dans le corpus GEOPO et 51 occurrences de *hors* dans le corpus FRANTEXT face au 2 280 et 5 484 occurrences de *dans* dans ces deux corpus.

5. Quels sont les antonymes de *hors* et *hors de* ?

Tout d'abord, considérons les antonymes aux exemples de Levy :

[...] les locomotives [...] seront hors service. → *dans le service/en service
 [...] la perspicacité de la gendarmerie, qui a su mettre hors d'état de nuire un dangereux terroriste [...] → il est en état de nuire
 [...] un odieux terroriste avait été mis hors d'état de nuire. → il est en état de nuire
 [...] les deux premiers rêves resteraient hors de portée [...] → *dans la portée/à la portée
 [...] les prix pratiqués à la Reine Pédauque étaient hors de portée [...] → *dans la portée/à la portée
 Le train est encore hors de portée [...] → *dans la portée/*à la portée/le train est proche
 [...] les avions seraient hors d'usage [...] → *dans l'usage/en usage
 [...] dix wagons sont mis hors d'usage [...] → *dans l'usage/en usage
 La locomotive est hors d'usage. → *dans l'usage/en usage
 [...] bouter l'ennemi hors de la Haute-Garonne [...] → dans la Haute-Garonne
 Des résistants français [...] hors de la brigade [...] → dans la brigade
 [...] nous déranger en dehors des horaires/hors des horaires [...] → pendant les horaires

Dans ces exemples, les prépositions antonymiques de *hors* et *hors de* sont *à*, *dans*, *en* et *pendant*. Le syntagme *hors de portée* employé au sens spatial a comme contraire l'adjectif *proche*, alors que dans le domaine notionnel, il est couplé avec la préposition *à* suivie de l'article défini.

L'exemple suivant, où *hors de* relève plutôt du domaine notionnel (mais on peut pourtant observer une nuance spatiale dedans), illustre aussi que *hors de* et *dans* ne fonctionnent pas toujours comme antonymes réciproques :

« *Ballon en jeu et hors du jeu* »¹⁸.

¹⁷ Classement des prépositions simples du français par fréquences décroissantes d'après Vaguer (2008: 23) : *de*, *à*, *en*, *dans*, *pour*, *sur*, *avec*, *par*, *sans*, *après*, *sous*, *entre*, *avant*, *depuis*, *vers*, *contre*, *devant*, *chez*, *derrière*, *pendant*, *dès*, *selon*, *parmi*, *hors*, *jusque*, *envers*.

¹⁸ [http://fr.fifa.com/mm/document/afdeveloping/refereeing/law_9_the_ball_in_and_out_play_fr_47393.pdf, cit. 2012-04-11].

Semblablement, une bouilloire hors d'état a pour antonyme une bouilloire en état.

En effet, c'est notamment dans le domaine spatial que *hors* et *hors de* sont couplés avec *dans*.

La phrase ci-dessous est par contre correcte du point de vue grammatical, mais il existe peu de chance de rencontrer un tel énoncé :

°Hors du poirier, il y a deux poires. – Dans le poirier, il y a deux poires.

6. Quelques éléments de comparaison avec le tchèque

Nous avons remarqué, dans la deuxième partie, que *hors* et *hors de* évoquent en tchèque surtout l'équivalent *mimo*. Ce dernier est dérivé du verbe *minout*¹⁹ et a des emplois prépositionnels et adverbiaux. Dans le domaine prépositionnel, il connaît aussi l'utilisation spatiale, temporelle et abstraite (*mimo město*, *mimo úterý*, *mimo ohrožení života*), et se construit avec l'accusatif.

Les équivalents tchèques de *hors* et *hors de* sont pourtant assez variés et ne relèvent toujours pas du domaine prépositionnel, notamment pour ce qui est des emplois abstraits. À titre d'exemple, présentons ces quelques phrases :

Marie est actuellement hors de son domicile. – Marie je právě mimo domov.

Hors du triangle, il y a un petit carré. – Vně trojúhelníku je malý čtverec.

La grenouille a sauté hors de l'eau. – Žába vyskočila z vody.

Le climat hors saison. – Počasí mimo sezónu.

Les dossiers présentés hors délais ont été écartés. – Příhlášky, které přišly po termínu, byly vyřazeny.

Ce champagne est hors d'âge. – Toto šampaňské je velmi staré.

Cette dispute l'a mis hors de lui. – Tato hádka ho velmi rozčílila.

Cette maison est hors de prix. – Tento dům je velmi drahý.

Le prix hors taxe est de 20 couronnes. – Cena bez daně je 20 korun.

Bagages hors format. – Nadrozměrná zavazadla.

Toutes les filles sont venues, hors Marie. – Přišly všechny dívky kromě Marie/s výjimkou Marie/až na Marii.

Il est à noter que lorsque *hors de* désigne l'emploi spatial statique, il se traduit souvent, mais pas exclusivement, en tchèque par la préposition *mimo*. Par contre, au cas où *hors de* marque l'emploi local dynamique et sert à désigner le lieu d'où l'on vient, il se traduit en tchèque par la préposition *z*. Les apprenants tchèques commettent souvent une erreur lorsqu'ils traduisent en français les syntagmes de type *vyskočit z vody*, car la préposition tchèque *z* évoque l'équivalent français *de*, donc au lieu de *sauter hors de l'eau*, ils ont recours à utiliser **sauter de l'eau*. La préposition tchèque *mimo* apparaît dans l'expression de la localisation statique ainsi que dans l'expression du déplacement où elle marque le lieu par où l'on va (par exemple *jít mimo značenou stezku*). Contrairement à *hors de*, elle ne désigne pas le lieu d'où l'on vient.

¹⁹ Voir Šaur (2004: 106).

7. Conclusion

Le terme *hors* est utilisé en français contemporain notamment en tant que locution prépositive, *hors de* jouissant surtout des emplois spatiaux et notionnels, mais aussi de l'utilisation temporelle. Certains emplois de *hors* sont déjà sortis d'usage et sa forme prépositionnelle simple subsiste particulièrement dans des expressions figées.

Les formes prépositionnelles *hors* et *hors de* ont pour fonction essentielle de désigner l'extériorité. Ils ont pour antonymes par exemple les prépositions *dans*, *à*, *en* et *pendant*, dont la première peut être qualifiée de prototypique, à savoir dans le domaine spatial. Les analyses des corpus montrent que la distribution du terme *hors* est considérablement plus étroite que celle de la préposition *dans*.

Dans la langue tchèque, les formes prépositionnelles *hors* et *hors de* peuvent avoir plusieurs équivalents qui relèvent non seulement du domaine prépositionnel. Pour ce qui est des prépositions, nous pouvons citer, à titre d'exemple, *mimo*, *vně*, *z* ou *bez*. Il paraît que la préposition tchèque *mimo* pourrait être qualifiée d'équivalent prototypique.

Résumé. Lokomotiva je mimo provoz. O výrazu hors. Příspěvek se zabývá francouzským výrazem *hors*. Studuje jeho obecnou charakteristiku, morfosyntaktické zařazení, užití, významy a četnost výskytu. Dále se věnuje předložkovému sousloví *hors de*. V neposlední řadě též představuje antonyma k tvarům *hors* a *hors de* či některé jejich české ekvivalenty, jako např. předložky *mimo* a *z*.

Bibliographie

- CADIOT, Pierre (1997), *Les prépositions abstraites en français*, Paris: Armand Colin/Masson.
- DIDEROT, Denis, D'ALEMBERT, Jean Le Rond (éd.) (1778), *Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers, par une société de gens de lettres*, Vol. 7, Genève: Imprimerie de Jean-Léonard Pellet, nouvelle édition.
- GREVISSE, Maurice, GOOSSE, André (2008), *Le bon usage*, Bruxelles: De Boeck & Larcier s. a., 14^e éd.
- LEVY, Marc (2007), *Les enfants de la liberté*, Paris: Robert Laffont.
- MARTINET, André (sdr., 1979), *Grammaire fonctionnelle du français*, Paris: Didier.
- MELIS, Ludo (2003), *La préposition en français*, Paris: Éditions Ophrys.
- MICHELET, Jules (1855), *Histoire de France au seizième siècle (VII) – Renaissance*, Paris: Chamerot, libraire-éditeur.
- REY, Alain (1992), *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris: Le Robert.
- ROBERT, Paul (1966), *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française (tome troisième)*, Paris: Le Robert.
- ŠABRŠULA, Jan (1989), *Les espèces de relation – Nové kapitoly z rozboru moderní francouzštiny IV*, Praha: Univerzita Karlova v Praze et SPN.

- ŠAUR, Vladimír (2004), *Pravidla českého pravopisu s výkladem mluvnice*, Praha: Ottovo nakladatelství.
- VAGUER, Céline (2008), “Classement syntaxique des prépositions simples du français”, in: LEEMAN, Danielle (éd.), *Langue française n°157 : Énigmatiques prépositions*, Paris: Larousse, p. 20–36.
- VAGUER, Céline (2009a), “Que dire de *hors* ?”, in: FRANÇOIS, Jacques, GILBERT, Éric, GUIMIER, Claude, KRAUSE, Maxi (éds.), *Autour de la préposition*, Caen: Presses Universitaires de Caen, p. 237–246.
- VAGUER, Céline (2009b), “*Mon père m’a expliqué qu’on ne devait pas aimer hors mariage*. Approches lexicographique, diachronique et synchronique de *hors*”, in: DE MULDER, Walter, STOSIC, Dejan (éds.), *Langages 2009/1 – n° 173*, Paris: Armand Colin, p. 76–94.
- VANDELOISE, Claude (1986), *L’espace en français : sémantique des prépositions spatiales*, Paris: Éditions du Seuil.
- http://fr.fifa.com/mm/document/afdeveloping/refereeing/law_9_the_ball_in_and_out_play_fr_47393.pdf, cit. 11-04-2012.
- <http://www.ndf.fr/poing-de-vue/23-01-2012/jean-marie-le-mene-hors-de-question-de-passer-impunement-par-dessus-le-respect-de-la-vie-humaine>, cit. 11-04-2012.
- <http://experts-univers.com/fiche-paie-hors-que-ne-travaille-pas.html>, cit. 11-04-2012.
- <http://www.lalibre.be/actu/belgique/article/724321/budgets-sudistes-en-ordre-de-chiffres-a-252-millions-le-coup-de-peigne-ca-mettrait-le-coiffeur-hors-prix.html>, cit. 23-04-2012.
- <http://www.police-arlon.be/img/reglement-general-police.pdf>, cit. 07-05-2012.
- <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/genre/36604/citation>, cit. 07-05-2012.
- http://www.insee.fr/fr/themes/tableau.asp?ref_id=NATTEF13510®_id=0, cit. 07-05-2012.
- <https://assistance.b-and-you.fr/questions/168637-prk-je-paye-23-88-hors-que-je- dois-payer-19-99>, cit. 11-04-2012.

Iva Dedková
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta
Ostravská univerzita v Ostravě
Reální 5
CZ–701 03 OSTRAVA
République tchèque

LES ALLEMANDS VUS PAR LES FRANÇAIS : LES CHANGEMENTS DES RELATIONS FRANCO- -ALLEMANDES DANS LE TEMPS ET LEUR REFLET DANS LE LEXIQUE FRANÇAIS

Zuzana Hildenbrand
Université Palacký Olomouc

zuzana.hildenbrand@upol.cz

Résumé. L'article présente les résultats partiels d'une étude consacrée à la circulation des emprunts à l'allemand dans le français contemporain. L'auteur s'est concentrée plus en détail sur l'impact de l'évolution des rapports sociaux franco-allemands sur l'évolution du lexique, concrètement en prêtant l'attention à plusieurs appellations péjoratives des Allemands plus ou moins courantes dans le français, en particulier aux germanismes *fritz* et *fridolin*. Il a été constaté que les deux mots sont réservés au français parlé, *fridolin* devient de plus en plus rare. Les unités ne sont néanmoins pas encore sorties de l'usage, et ce malgré l'attitude proallemande fortement proclamée par la majorité des répondants.

Mots clé. Relations franco-allemandes. Emprunts lexicaux. Appellations péjoratives.

Abstract. The German seen by the French: the evolution of the Franco-German relations and their reflection in the French lexicon. The paper presents a part of results of a study devoted to German loanwords circulating in contemporary French. The author paid particular attention to the impact of the changes in Franco-German relations on those in vocabulary. She focused specifically on several pejorative appellations for the Germans, less or more common in French, particularly on two germanisms *fritz* and *fridolin*. Both of them are reserved for spoken language, yet *fridolin* is becoming

rare. However, the units are still being used, in spite of a strongly pro-German attitude claimed by the majority of respondents.

Keywords. Franco-German relations. German loanwords. Pejorative appellations.

1. Introduction

Les relations internationales franco-allemandes sont réputées comme tendues depuis des siècles. L'histoire, chargée de conflits militaires entre les deux nations, a donné de multiples raisons pour la création d'une telle tension : la guerre de Cent Ans et la guerre de Trente ans, les guerres de Religion, la guerre franco-prussienne, la Première et la Deuxième Guerre mondiale, sans oublier le jeu de ping-pong perpétuel avec l'Alsace-Lorraine.

Malgré cette aversion légendaire des Français envers les Allemands, toutes ces confrontations ont laissé des traces plus ou moins profondes dans les lexiques des deux langues concernées – phénomène qui a constitué, récemment, le sujet d'étude de notre thèse ; concrètement les emprunts à l'allemand dans le français contemporain. Nous nous sommes concentrée en particulier sur une centaine de germanismes faisant partie du vocabulaire français commun et nous avons étudié leur fréquence dans la langue moderne écrite et ensuite la mesure de leur connaissance et de leur utilisation par les locuteurs français actuels (Navrátilová, 2011).

Notre recherche a apporté plusieurs résultats complémentaires dignes d'être remarqués, notamment quelques reflets des relations franco-allemandes tantôt dans le lexique, tantôt dans la société actuelle : nous nous sommes consacrée entre autres à l'étude de certains emprunts à l'allemand dont les formes adoptées par le français servent d'appellations péjoratives des Allemands-mêmes et nous avons donc pu vérifier à quel point celles-ci sont encore vivantes de nos jours. Ensuite, en effectuant la dernière phase de la recherche, c.-à-d. une enquête parmi 168 répondants natifs, nous avons fait des découvertes surprenantes quant à la relation actuelle des Français envers les Allemands.

Dans un premier temps, nous allons esquisser un inventaire des désignations péjoratives des Allemands existant dans le lexique français. Dans un deuxième temps, nous allons nous concentrer sur celles d'entre elles qui sont issues de l'allemand et nous allons présenter les résultats de notre recherche ciblant leur fréquence et leur usage actuel. Dans un troisième temps, nous allons observer à quel point ces données correspondent avec ce que les Français de nos jours affirment au sujet de leur attitude envers leurs voisins allemands.

2. *Fritz, boche et compagnie*

Dans son *Précis d'histoire de la langue et du vocabulaire français*, Albert Dauzat (1949: 144) parle, du côté français, d'un « réflexe de défense linguistique » issu de l'aversion des Français envers leurs voisins allemands longuement enracinée. Le phénomène de mépris envers le peuple allemand se manifeste aussi, comme nous l'avons déjà abordé, dans notre corpus d'étude où l'on peut repérer deux expressions péjoratives désignant les Allemands :

fridolin et *fritz*. D'après le *Trésor de la langue française (informatisé)*¹, *fridolin* (subst. m.), emprunt du prénom allemand de même forme, diminutif de *Friedo*², est attesté en 1880 dans le sens « homme drôle » et a subi une extension sémantique vers « Allemand » en 1917³. *Fritz* (subst. m.), portant soit également la signification « Allemand », éventuellement « soldat allemand », est attesté depuis 1914 et provient naturellement du prénom allemand *Fritz*, un des plus courants, diminutif de *Friedrich* (*TLF(i)*)⁴.

Outre ces deux germanismes, d'autres expressions familières ou argotiques existent en français : les plus connues sont *chleu(h)*, *boche* ou *alboche* ou éventuellement encore, assez rarement et chez la vieille génération, *doryphore*. *Chleu(h)* (adj./subst.) ressemble, grâce à son orthographe et surtout grâce à son aspect phonétique (le phonème [ʃ] + consonne), à un emprunt à l'allemand, alors qu'il ne l'est pas⁵. Dans le *TLF(i)*, il est classifié comme un « emprunt à l'arabe du Maroc [...] introduit en France vers 1933 par des soldats ayant combattu au Maroc »⁶.

Boche (subst./adj.) est attesté, d'après le *TLF(i)*, depuis 1886, 24 ans après la première attestation de l'expression plus longue *tête de boche*⁷. *Alboche* (subst./adj.) est encore plus ancien : le mot est attesté pour la 1^{ère} fois en 1860 à Nancy. Quant à l'étymologie des deux mots, le *TLF(i)* propose plusieurs versions, dont la plus probable semble être, dans les deux cas, celle de l'aphérèse de *caboché*⁸. Le mot *boche* semble être assez populaire : il figure dans le *Dictionnaire du français parlé* de P. Rézeau et C. Bernet dans le phraséologisme

¹ *TLF(i)*.

² Selon Colin/Mével/Leclère (1994), il s'agirait néanmoins plutôt d'un diminutif de *Fritz*.

³ Esnault (1965) énumère plusieurs variantes du mot – *Frido*, *Friolin* et *Frigolin* – et précise que ce dernier serait même plus fréquent que *Fridolin*. Il fait remarquer aussi l'existence de *Fridolin* en tant qu'adjectif, avec sa variante féminine *Fridoline*.

⁴ Le *TLF(i)* mentionne deux variantes de *fritz* : *frisé*, *frisou*. Esnault (1965) en donne trois de plus – *Frits*, *Frit'* et *Friteux* – et note que le mot peut aussi porter la signification « langue allemande ».

⁵ Selon Otto Jänicke, ce mot serait à compter parmi les faux-germanismes de registre populaire ou argotique, empruntés ensuite également par les dialectes allemands frontaliers, ce qui produit des confusions par rapport aux étymons supposés de ces expressions. D'après Jänicke, dans le français populaire du 19^e et du début du 20^e siècle existait une persuasion selon laquelle la substitution de /s-/ par /ʃ-/ donnait aux mots plus d'expressivité, ainsi que les mots commençant par /ʃ/ + consonne/. On trouve donc des mots comme *chleu*, *schnick*, *schnouff*, *schnock*, *chtard*, *chtibe(s)*, *chtouille*, *schproum* etc., qu'on est tentés de prendre globalement pour des emprunts à l'allemand, or, ils ne le sont pas tous (Jänicke, 1997: 88–89).

⁶ « **Étymol. et Hist.** 1. 1866 Chellouh ling. et ethno. (tribu du Maroc) (Lar. 19e) ; 1891 chleuh (Gde Encyclop.); 2. p. ext. a) 1914–18 chleuh « soldat des troupes territoriales » (arg. des soldats combattant au Maroc, ESN.); b) 1936 « frontalier parlant une langue autre que le français : comtois ou alsacien » (Esn., Dauzat ds Fr. mod., t. 16, p. 139); c) 1939 « personne allemande ou de langue allemande » (à Metz d'apr. Dauzat, loc. cit.); d) mai 1940 « militaire allemand » (Esn., Dauzat, loc. cit.). Empr. à l'ar. du Maroc : , plur. , nom d'une tribu du Maroc, , nom de leur lang. (Lang. Monde, p. 162). Mot introduit en France vers 1933 par des soldats ayant combattu au Maroc (pour les sens dér. sous 2, Dauzat, loc. cit.). », cf. *TLF(i)*.

⁷ Esnault (1965) donne deux significations du mot *boche* : 1) « Allemand », 2) « Alsacien » (depuis 1867, attesté comme *Alsaceboche*) ou « Luxembourgeois ».

⁸ « **ALBOCHE** [...] **Étymol. ET HIST.** [...] Formation arg. à partir d'*al(lemant)** et de (*ca*) *boche**, et non composée d'*al(lemant)** et de *boche** », cf. *TLF(i)*.

Encore un que les Boches n'auront pas !, bien que les auteurs de l'ouvrage le considèrent comme vieilli (sachant que le dictionnaire date de 1989). Plus récemment, *boche* aurait été évoqué par jeu de mots dans un slogan publicitaire de l'entreprise allemande Bosch : *C'est bien, c'est beau, c'est Bosch* (Doutriaux, 2004: 160).

Bien plus vieilli et plus rare est le *doryphore* (subst. m.), provenant du latin *doryphorus* et portant d'abord la signification de l'histoire antique « soldat armé d'une lance, appartenant à certaines milices ou servant de garde du corps », ensuite correspondant à un terme d'entomologie désignant un « coléoptère s'attaquant aux feuilles de différentes plantes [...] qui se nourrit des feuilles de pommes de terre », et qui a subi enfin un élargissement de sens dans le langage populaire pendant la Seconde Guerre mondiale pour aboutir à « (gén. *au plur.*) militaires allemands ainsi appelés par la population française des zones occupées pendant la guerre de 1939–1945 en raison de leur nombre » (*TLF(i)*).

Une telle multitude de synonymes péjoratifs qui non seulement sont enracinés depuis des décennies dans le langage populaire mais qui aussi ont trouvé leur place dans des dictionnaires de la langue française, et cela non uniquement dans les dictionnaires spécialisés à la langue populaire, à la phraséologie ou à l'argot mais également dans des dictionnaires généraux et de grande renommée tels que p. ex. le *TLF(i)*, témoigne incontestablement d'une attitude anti-allemande de la part des Français. Voyons à quel point cette attitude hostile perdure dans la langue et dans la mentalité des Français d'aujourd'hui.

3. *Fridolin* et *fritz* dans le français de nos jours

Nous avons déjà annoncé que notre recherche principale se concentrait sur les emprunts à l'allemand, uniquement les germanismes *fritz* et *fridolin* ont donc été soumis à une analyse plus détaillée. Celle-ci consistait alors, dans sa 1^{ère} phase, en une étude de fréquence, dans le français écrit, de 103 germanismes choisis⁹, et ceci par l'intermédiaire des versions informatisées des journaux *Libération*, *Le Figaro* et *Le Nouvel Observateur*, dans l'étendue temporelle 2000–2011¹⁰. Ensuite, les unités dont la fréquence à l'écrit s'est montrée la plus basse (entre 0 et 30 occurrences) ont été classées dans un questionnaire destiné à l'évaluation par les Français natifs. L'ensemble des lexèmes correspondant à ce critère

« **BOCHE** [...] **Étymol. ET HIST.** 1862 *têtes de boches* (pop., Metz d'apr. ESN.); 1874 *id.* arg. des typographes (E. BOUTMY, *La Lang. verte typographique*, cité par SAIN. *Lang. par.*, p. 532); 1881 *id.* (L. RIGAUD, *Dict. de l'arg. mod.*, p. 46 : *Tête de boche*); 1886, juin arg. milit., *boche* synon. d'Allemand (HURET, *Courrier français* dans ESN. *Poilu*, p. 87). *Boche* dans *tête de boche* est peut-être issu de *caboche* « tête » par aphérèse (et prob. pas empr. à l'ital. *boccia* « boule de jeu », DAUZAT, *Les Argots*, Paris, 1929, p. 109, note 1); le sens de « allemand » est soit une spécialisation du même mot (*EWFS*²) soit issu par aphérèse de *alboche* « allemand » (av. 1870, témoignage de M. Armand Schuller, ancien secrétaire du *Temps* d'apr. DAUZAT, *op. cit.*, p. 109), altération de allemand ou bien d'apr. (*tête de*) *boche*, ou bien d'apr. *-boche* devenu une espèce de suff. arg. en raison de son emploi dans des mots comme *rigolboche* (1860, BL.–W.⁵), cf. aussi postérieurement attestés *fantaboche*, *italboche*. », cf. *TLF(i)*.

⁹ Pour la méthodologie et les critères de ce choix, cf. Navrátilová (2011a: 15–22).

¹⁰ Pour la méthodologie et les résultats détaillés de cette phase de recherche, cf. Navrátilová (2011b: 45–101).

comptait 49 unités¹¹. Ce fait en lui-même démontre par ailleurs déjà assez clairement qu'en général, la fréquence d'une grande partie des emprunts à l'allemand dans le français contemporain est négligeable.

Les deux lexèmes visés ont pu être examinés dans les deux étapes de la recherche parce que dans le corpus des textes examinés, leur fréquence s'est révélée particulièrement minuscule : *fridolin* n'a donné que 4 occurrences et *fritz* 7¹². Deux explications possibles se proposent pour ces résultats : soit, on a affaire aux mots vieilliss, pratiquement sortis de l'usage, soit, leur caractère est tellement populaire et tellement péjoratif qu'ils ne sont pas dignes d'apparaître dans des articles de journaux de bon niveau et leur usage serait réservé exclusivement à la langue parlée.

C'est justement la 2^e phase de notre recherche qui donne une réponse, du moins partielle, à cette question. Pour chacun des 49 mots étudiés, les répondants à l'enquête devaient cocher une case qui correspondait le mieux à leur degré de connaissance et usage de l'expression demandée (et noter leur propre définition du mot en question). Pour *fritz* et *fridolin*, les résultats sont les suivants :

Mots	Je ne connais pas	%	Déjà entendu mais pas sûr de la signification	%	Je connais mais je n'utilise pas	%	Je connais et j'utilise	%	Total
<i>fridolin</i>	114	67,86 %	12	7,14 %	29	17,26 %	13	7,74 %	168
<i>fritz</i>	63	37,50 %	22	13,10 %	60	35,71 %	23	13,69 %	168

Il ne s'agit certainement pas de pourcentages extrêmement importants ; surtout les quelques 8 % de réponses affirmatives quant à l'usage de *fridolin* laissent effectivement supposer plutôt le vieillissement du mot. Toutefois, une disparité assez prononcée entre la fréquence des lexèmes à l'écrit et la connaissance et l'usage de ceux-ci par les locuteurs actuels est clairement visible. *Fritz* et *fridolin* sont loin d'être complètement oubliés et presque 14 % des Français déclarent se servir de *fritz* pour désigner les Allemands.

Ces chiffres gagnent une dimension de plus suite à la comparaison globale des résultats de toutes les unités étudiées : sur l'ensemble des 49 mots examinés, *fritz* prend la 8^e place et *fridolin* la 14^e parmi les plus utilisés. Dans le groupe des unités connues mais pas utilisées, *fridolin* occupe la 11^e place et *fritz* même la 3^e. Nous pouvons donc constater qu'à l'échelle des germanismes, quoique globalement assez rares, *fridolin* et *fritz* se rangent plutôt en tête de la liste.

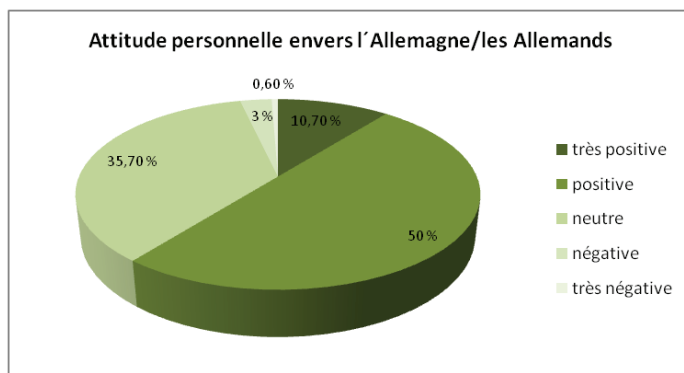
4. Attitude personnelle des Français d'aujourd'hui envers l'Allemagne/les Allemands

Dans notre enquête, hormis les questions purement linguistiques, nous avons tenté d'observer quelles sont les relations actuelles des répondants envers la nation allemande, quelles

¹¹ Pour la méthodologie et les résultats détaillés de cette phase de recherche, cf. Navrátilová (2011b: 102–135).

¹² Nous avons obtenu ces résultats après avoir soigneusement écarté les occurrences des vrais noms propres *Fritz* et *Fridolin*.

sont leurs connaissances en allemand et ainsi de suite. Une de nos questions concernait l'attitude personnelle des individus envers l'Allemagne/les Allemands et a donné des résultats assez surprenants :



Certes, au XX^e siècle, la haine des Français envers les Allemands était encore vivante avant tout dans les années après la Seconde Guerre mondiale et on pourrait supposer que les sentiments négatifs persisteraient peut-être encore chez les personnes les plus âgées ; plus de 60 ans se sont écoulés depuis la guerre et la génération actuelle semble déjà être plus indifférente à ce sujet. Malgré cela, nous nous serions attendue à la majorité des voix dans la catégorie « neutre », alors qu'on constate que 50 % des répondants affirment avoir une attitude positive envers l'Allemagne et 10,7 % même une attitude très positive. Les pourcentages correspondant aux sentiments négatifs envers les Allemands sont négligeables. Il est d'ailleurs étonnant que les quelques pourcents de réponses dans la case « négative » et « très négative » viennent majoritairement de la part de la jeune génération.

Une nouvelle disparité surgit alors de la comparaison de cette catégorie de réponses avec les réponses par rapport à l'usage des mots *fritz* et *fridolin*. Uniquement 3,6 % des interrogés avouent qu'ils n'aiment pas les Allemands. Cependant, presque 8 % des répondants traitent couramment les Allemands de *fridolins* et presque 14 % de *fritz*. Comment expliquer cette incohérence ? En remplissant le questionnaire, les répondants auraient-ils essayé de se montrer plus gentils qu'ils ne le sont en réalité ? (Sur ce sujet, il faut toutefois noter que les réponses étaient anonymes.) Ou bien voudrait-ce dire que la note péjorative des mots *fridolin* et *fritz* s'affaiblit et qu'avec le temps, ils tendent vers un caractère plus neutre ? Nous ne sommes pas près de trouver la réponse à ces questions, néanmoins, plusieurs conclusions découlant de notre analyse sont à formuler.

5. Conclusions

Le mépris franco-allemand, profondément ancré dans l'histoire, se reflète dans le lexique français entre autres par l'existence de diverses dénominations péjoratives des Allemands. Parmi elles, deux emprunts à l'allemand-même sont à repérer ; les déonomastiques *fritz* et *fridolin*. Dans le français écrit du XXI^e s., leur fréquence est minuscule, par contre, les deux mots circulent encore dans le français parlé de registre populaire (*fritz* étant beaucoup plus connu et utilisé que *fridolin*, qui tend vers la disparition), et cela malgré le fait que

l'attitude personnelle des Français d'aujourd'hui envers leurs voisins allemands semble être bien plus positive qu'il y a quelques décennies.

Il serait sans aucun doute d'un grand intérêt de soumettre à la même recherche également toutes les autres désignations des Allemands et leurs variantes afin d'estimer lesquelles sont les plus vitales dans le français actuel.

Résumé. Článek se zabývá vývojem francouzsko-německých vztahů a jejich odrazem v současném francouzském lexiku. Pozornost je věnována pejorativním pojmenováním Němců ve francouzštině, obzvláště germanismům *fritz* a *fridolin*, a jejich frekvenci v dnešním jazyce.

Bibliographie

- BERNET, C. – RÉZEAU, P. (1989), *Dictionnaire du français parlé. Le monde des expressions familières*, Paris: Seuil.
- COLIN, J.-P., MÉVEL, J.-P., LECLÈRE, C. (1994), *Dictionnaire de l'argot*, 2^e éd. Paris: Larousse. [1^{ère} édition, 1990]
- DAUZAT, A. (1949), *Précis d'histoire de la langue et du vocabulaire français*, Paris: Larousse.
- DOUTRIAUX, C. (2004), *Karambolage. Petites mythologies française et allemande*, Paris: Éditions du Seuil/Arte Éditions.
- ESNAULT, Gaston (1965), *Dictionnaire historique des argots français*, Paris: Larousse.
- MBS, P., QUEMADA, B. (dir.) (1971–1994), *Trésor de la Langue Française. Dictionnaire de la langue du XIX^e et du XX^e siècle (1789–1960)*, Paris: Éditions du CNRS/Gallimard.
- JÄNICKE, O. (1997), "Etymologische Anmerkungen zu einigen Bezeichnungen des französischen Substandards", in : G. Holtus, J. Kramer, W. Schweickard (éd.), *Italica et Romanica. Festschrift für Max Pfister zum 65. Geburtstag*, Tübingen: Niemeyer, volume 1, 85–96.
- NAVRÁTILOVÁ, Z. (2011a), "Emprunts lexicaux à l'allemand dans le français", in: *Romanica Olomucensia*, Olomouc: FF UP, n° 23.1, 15–22.
- NAVRÁTILOVÁ, Z. (2011b), *Emprunts lexicaux à l'allemand dans le français contemporain*, thèse non publiée, Olomouc: FF UP.

Sitographie

- ATILF – CNRS & Nancy Université, *Trésor de la Langue Française informatisé*, Nancy [http://atilf.atilf.fr/tlf.htm, cit. 18-06-2012].
- Nouvel Observateur du Monde, SA/ NTT Europe Ltd, *Le Nouvel Observateur*, Paris [http://tempsreel.nouvelobs.com/, cit. 18-06-2012].

SARL Libération, *Libération.fr*, Paris [<http://www.liberation.fr/>, cit. 18-06-2012]. Société du Figaro, SAS/ SDV Plurimédia, *Le Figaro.fr*, Paris/Strasbourg [<http://www.lefigaro.fr/>, cit. 18-06-2012].

Zuzana Hildenbrand
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta
Univerzita Palackého v Olomouci
Křížkovského 10
CZ-771 80 OLOMOUC
République tchèque

UNA VARIETÀ SENZA STORICITÀ: IL LINGUAGGIO GIOVANILE IN ITALIA

Zora Jačová
Università Comenius di Bratislava

zorajacova@gmail.com

Riassunto. Nel contributo abbiamo analizzato le varie componenti del linguaggio giovanile in Italia sotto un profilo sia diacronico che sincronico, evidenziando alcuni tratti innovativi a livello sintattico e lessicale di un linguaggio, caratterizzato da una sostanza variabile ed eterogenea. Basandoci soprattutto sugli studi di Radtke, Cortelazzo e Sobrero, abbiamo individuato fra le componenti più significative, al livello di variazione diafasica e diatopica della lingua, gli apporti dialettali e i forestierismi. Prendendo spunto da una recente ricerca di Trifone, abbiamo poi dato risalto al rapporto di connessione fra il linguaggio giovanile, l'italiano standard e molteplici varietà di linguaggio, fra cui il gergo. Abbiamo analizzato l'influsso esercitato sul linguaggio giovanile dai mezzi mediatici e dalle moderne forme di comunicazione tecnologica, riaffermando, alla fine, la tesi che il linguaggio giovanile, povero di storicità, è una delle varietà più significative dell'italiano contemporaneo.

Parole chiave. Varietà. Diafasico. Gergo. Italiano standard. Variabilità. Storicità.

Abstract. A variety without history: the youth language in Italy. The article points to various components of the youth language in Italy from a diachronic as well as a synchronic point of view. We have focused our analysis on some innovative features in the morphosyntactic and lexical level of this language distinguished by its heterogeneous and variable form. From the diaphasic and diatopic perspective, with the support of several studies especially by Radtke, Cortelazzo and Sobrero, we stressed that the most important components of this variety of language are the dialectal influence and internationalisms. On the basis of a recent study by Trifone we have underlined the relationship between the youth language, the standard Italian language and various Italian styles,

especially jargon. We have emphasized the impact of mass media and of technological communication on the youth language. We eventually confirmed the thesis that the youth language, although it lacks historical development, is one of the most significant varieties of contemporary Italian.

Keywords. Variety. Diaphasic. Jargon. Standard Italian. Variability. Historical development.

1. Introduzione

Il problema di base per un'analisi approfondita del linguaggio giovanile in Italia è legato anzitutto alla difficoltà oggettiva di fornire una definizione univoca ed esaustiva di tale varietà di linguaggio. Analizzando la sua natura fluttuante e sfaccettata, il suo tratto più peculiare va ricercato nella pluralità degli strati e delle componenti che ne fanno una realtà poliedrica e sfuggente, dai confini piuttosto incerti. Gli elementi di forte riconoscibilità a livello di parlato giovanile coincidono con le marcate caratteristiche gergali che coesistono su un piano più generale con alcune altre connotazioni, proprie di una varietà diafasica della lingua. La sostanza eterogenea del 'giovanilese' è legata alla compresenza di sottogruppi e di più sottovarietà con un'accentuata caratterizzazione gergale, rilevata, in particolare, da Radtke, il quale dà un forte risalto all'aspetto della "differenziazione", parlando di "più varietà giovanili caratterizzate da molteplici sfaccettature e da una gamma eterogenea di manifestazioni linguistiche che coprono una realtà assai ampia" (Radtke, 1996: 196).

Un elemento assai peculiare è quello che il linguaggio giovanile (d'ora in poi LG) condivide con i gerghi¹ il forte senso d'appartenenza al gruppo e la marcata volontà di distinzione all'interno del repertorio linguistico comune rispetto ad altre categorie di utenti. Alla luce di tutto questo, riteniamo di potere attribuire al LG il carattere distintivo di una varietà 'paragergale' transitoria e polimorfa, ma non di meno assai vitale e significativa nel repertorio dell'italiano contemporaneo. Un'altra caratteristica rilevante, che distingue il LG da altre varietà diafasiche della lingua, è rappresentata nel caso italiano dalla sua storia piuttosto recente (il LG nasce verso gli anni '50 del '900) e quindi dalla mancanza di una tradizione storica consolidata. Tutto ciò preclude, in parte, la possibilità di analizzare questa varietà di linguaggio dal punto di vista dell'evoluzione diacronica, basandosi su una documentazione scientificamente attendibile. Ciononostante, la varietà diafasica del LG, il cui vocabolario è costituito da una singolare miscela di lingua nazionale, di

¹ Il termine 'gergo' (per indicare un linguaggio convenzionale, spesso allusivo ed ermetico, che tende a caratterizzare un gruppo e ad escludere dalla comprensione gli estranei) deriva probabilmente dall'antico francese *jargon* che significava 'gorgheggio degli uccelli'. In italiano antico si diceva *gergone*; in inglese è molto usato il termine *slang* (oggi adottato anche in italiano); in spagnolo *jerga*, dal termine *jerigonza* nato nel '700; infine, in portoghese *girigonza*. Il termine 'gergo' si riferisce ad una varietà particolare di lingua usata da un gruppo omogeneo e ristretto di persone, con caratteri criptici, di segretezza (il gergo dei muratori, degli artigiani, dei carcerati ecc.). Sanga distingue opportunamente "fra l'uso improprio ed estensivo del vocabolo gergo (il gergo dei medici, dei giornalisti, ecc.) e i gerghi storici che sono uguali, talché è possibile parlare di un gergo unitario che possiede varietà locali, piuttosto che di gerghi diversi" (Sanga, 1996: 519).

italiano regionale, popolare e di internazionalismi, rappresenta indubbiamente uno dei fenomeni più significativi e vitali di quest'ultimo cinquantennio in Italia. Alla base del LG c'è soprattutto la forte sollecitazione sociale a costituire, in contrapposizione alla varietà ufficiale di italiano standardizzato, una varietà informale e colloquiale con forti tratti di specificità, tipici dell'italiano parlato spontaneo o 'parlato-parlato' (Berruto, 1996: 10). Si tratta di una varietà di lingua fluttuante e variegata che punta non tanto sulla stratificazione ma su forme più radicali e variabili d'uso dell'italiano colloquiale. Un aspetto assai peculiare è la tendenza a dilatare i propri confini in direzione del parlato più informale, coprendo con la sua carica polemica ed eversiva lo spazio rimasto vuoto della variazione situazionale di livello informale. Il carattere congenito di caducità, in questa varietà diafasica della lingua, si associa alla sua forte carica polemica e trasgressiva che si intreccia con una spiccata componente ludica e scherzosa. Tutto ciò distingue sensibilmente il LG da altre varietà simili, come ad es. quella dei gerghi², dove è assai più marcato l'intento criptico e la componente settaria, peraltro presenti anche nel LG.

Un fattore fondamentale di distinzione fra LG e gerghi (con particolare riguardo al gergo di caserma) è legato anzitutto al fatto che quest'ultimo "risponde all'incoercibile esigenza di reazione polemica e di esorcizzazione di pratiche di vita insopportabili, cristallizzandosi in forme di ritualizzazione dei comportamenti e di una certa stabilità, al di là del ricambio degli utenti" (Coveri, 1988: 111). Al di là degli elementi in comune, fra cui il carattere criptico e convenzionale che è particolarmente marcato nei gerghi (si pensi ad esempio al gergo della malavita), va attribuito un forte risalto ad un elemento di distinzione che divide nettamente il gergo dal LG. Partendo dal presupposto, rilevato da Radtke, che i gerghi provengono da centri urbani e non rurali influenzando il substandard della lingua nazionale, il loro tratto più peculiare è il carattere stabile, compatto e circoscritto³. Il tratto più distintivo del LG è, invece, quello della variabilità e rinnovabilità a livello generazionale, definendosi sia lungo il versante della variazione diafasica e diastratica che di quella diatopica della lingua (un giovane di Milano, appartenente ad una certa classe sociale, si esprime in modo diverso rispetto ad uno di Roma o proveniente da altre parti d'Italia). Allo stesso modo, espressioni diffuse e comprensibili a tutti in una certa regione, non lo sono spesso in altre (un esempio è il vocabolo di area romanesca *piotta*, in origine 'centomila lire') a meno che esse non entrino a far parte del repertorio della lingua comune. Al contrario dei gerghi, inoltre, la varietà diafasica del LG non si pone la finalità di isolare i suoi

² Il gergo, inteso in senso stretto, si caratterizza per il fatto di non essere autonomo rispetto alla lingua di base (a differenza del dialetto) dalla quale comunque differisce anche per la funzione criptica, legata al carattere di segretezza del gergo stesso. Accade però spesso che espressioni gergali debordino dai confini di nascita per penetrare nella lingua standard. Si pensi all'uso quotidiano da parte dei mass media (e non solo) dell'espressione 'cosa nostra', originariamente coniata all'interno della mafia. La stessa cosa accade con varie forme gergali di categorie artigianali, sparse sul territorio nazionale. Il gergo in senso lato è costituito invece dalle parlate in cui la segretezza non è essenziale. Si pensi ai linguaggi giovanili, ai gerghi scientifici o ai linguaggi settoriali.

³ La creazione di un linguaggio riservato ad un gruppo sociale ben definito non è un fenomeno nuovo ma è sempre esistito in tutte le civiltà. Già nell'Europa del Medioevo si registrano molti casi di linguaggi ermetici e alquanto criptici, spesso legati ai mestieri: il gergo dei carpentieri, dei fornai, dei tessitori o dei medici che inventarono vocaboli speciali per i loro utensili e i materiali impiegati.

componenti ma quella invece di relazionare costantemente con il mondo esterno e con la lingua comune, con una marcata aspirazione a distinguersi. Un ultimo aspetto che separa il LG dal gergo è il suo marcato carattere di eterogeneità a tutti e tre i livelli di variazione sociale della lingua.

Esaminando la natura instabile e polimorfa del repertorio del LG, sottoposto ad una rapida usura, occorre evidenziare anzitutto quello che è l'aspetto costitutivo forse più distintivo. Il fatto, cioè, che alla base di una varietà diafasica⁴ transitoria e sfaccettata (in cui coesiste una grande pluralità di componenti e di linguaggi) non occorre ricercarvi l'ambizione da parte dei giovani di trasmettere un codice o sottocodice specifico di linguaggio cifrato e trasgressivo. Tanto meno, la presenza di messaggi esistenziali, carichi di contenuti nuovi. Il tratto più peculiare su cui conviene insistere è il bisogno incoercibile di sentirsi parte di un gruppo sociale definito che interpreta e condivide le inquietudini comuni ad ogni generazione: aspirazioni, speranze, turbamenti. Il LG "è percepito soggettivamente dai giovani stessi come flusso continuo, produttore di strumenti comunicativi ed espressivi realizzati *just in time* e destinati a funzionare per il breve lasso di tempo in cui la fosforica euforia verbale di una leva anagrafica ha la ventura di esprimersi attraversando gli anni della gioventù" (Novelli:2008). Al di là della natura piuttosto effimera del LG, vanno segnalati alcuni elementi di stabilità che ne accompagnano costantemente lo sviluppo. Sviluppando alcuni spunti di riflessione di E. Sapir nell'opera *Il linguaggio* (1921), Sobrero scorge la molla principale da cui trae impulso il LG "nella forza esorcizzante del desiderio istintivo di essere membri di una comunità di parlanti, che aiuti a superare le tre fondamentali paure dell'adolescente: la paura del mondo dei grandi, del mondo del lavoro e delle cose, la paura di restare soli" (Sobrero, 1988: 109).

2. Periodizzazioni storiche

Seguiremo la dinamica evolutiva del LG, collocandolo lungo due versanti contigui e interagenti: il primo agganciato alla dimensione lessicale della lingua (per quanto riguarda, più concretamente, gli apporti sul piano soprattutto lessicale di questo linguaggio affettivo) il secondo, invece, ancorato alle dimensioni di variazione diafasica, diastratica e diatopica della lingua. A differenza di altre lingue nazionali (come il tedesco) che fanno risalire le prime tracce storiche di linguaggio giovanile come gergo studentesco già nel Settecento, in Italia la nascita del LG coincide con alcuni fenomeni sociologici del secondo dopoguerra che hanno agito come fattori determinanti sul processo di unificazione linguistica nazionale. Alludiamo qui, in particolare, al processo di urbanizzazione e di scolarizzazione che hanno favorito il progressivo abbandono delle varietà dialettali da parte dei giovani. Tale fenomeno appare strettamente connesso con il processo di industrializzazione e di italo-fonia nel Paese, che ha trovato nelle grandi città un terreno privilegiato di sviluppo,

⁴ Nel constatare il fatto che la variabilità sociale della lingua è diventata uno dei settori principali della sociolinguistica, Berruto osserva che "la variabilità linguistica e la sociolinguistica sono solo in parziale sovrapposizione, nel senso che lo studio della variabilità costituisce un grande ambito della sociolinguistica, ma la sociolinguistica si occupa anche di cose che non hanno attinenza alla variabilità, mentre vi sono aspetti della variabilità che non compete alla sociolinguistica trattare" (Berruto, 1996: 17).

dando vita a situazioni di interscambio e di osmosi fra lingua comune e dialetti, che hanno coinvolto sia i residenti che gli immigrati (De Mauro, 1963: 73). Una mappa di sviluppo evolutivo della lingua dei giovani, basato sullo schema standard delle periodizzazioni e su criteri metodologici semplificativi, consentirebbe però di cogliere soltanto in parte l'estrema variabilità del LG nel suo bisogno fisiologico di rigenerarsi per distinguersi dal periodo precedente. I nessi di relazione, che legano tradizionalmente il LG con il gergo della caserma, sono riconducibili al fatto che in Italia un primo linguaggio tipico dei giovani può essere fatto risalire storicamente, per l'appunto, alla vita di caserma. Quando, cioè, nel periodo postunitario, i giovani provenienti dalle varie regioni del Paese dovevano arruolarsi obbligatoriamente (espressioni come *imbranato* o *pezzo grosso* derivano proprio dall'ambiente militare).

Intorno agli anni '50 del Novecento, quando la borghesia milanese adoperava modalità peculiari di linguaggio (il cosiddetto 'parlare snob'), il linguaggio giovanile coincideva sostanzialmente con il gergo studentesco (*sgobbone*, *spaghetto*, ecc.), presentando un carattere alquanto statico, limitato e circoscritto. Su un piano più generale, si può affermare che la fase precedente al '68 è caratterizzata dalla centralità e dalla funzione preminente della scuola, mentre invece la fase successiva si presenta sotto il segno del primato della politica e delle ideologie, associate ai movimenti di contestazione, con forti agganci al mondo sindacale.

La fase di periodizzazione anteriore al '68 evidenzia quindi i primi segni del graduale costituirsi di una varietà di LG, dotata di una certa carica trasgressiva e anticonformista, tendente a scardinare gli equilibri del codice verbale tradizionale di comunicazione. Un'emblematica testimonianza in tal senso è l'allarmato giudizio di A. Schiaffini che negli anni '60 denunciava con preoccupazione "la tendenza a sovvertire gli equilibri e i principi della comunicazione verbale soprattutto nei giovani della media e dell'alta borghesia, inclini ad esibizionismi snobistici e ad invenzioni grottesche (*gettonare* per 'telefonare' o *dare la biada al ferro* per 'fare benzina')" (Schiaffini, 1960: 268). Un'altra testimonianza significativa che contribuisce a far luce sulla nascita di una varietà di linguaggio giovanile negli anni '60 è quella riferita da Cortelazzo al romanzo di Maria Corti, *Il ballo dei sapienti* (Milano: 1966) che descrive con ricchezza di materiale il linguaggio di una classe di liceali milanesi⁵.

Se i primi anni '60 rappresentano per il LG una fase di incubazione, con sfumature di linguaggio paragonabile al prepolitico, il vero momento di rottura si verifica nel '68, quando le tendenze eversive dei giovani sfociano nel linguaggio settario dei movimenti di contestazione, nelle manifestazioni di piazza e nelle occupazioni violente dell'università. La conseguenza è che il LG, proprio quando i giovani rivendicano un ruolo preminente nella società, perde, paradossalmente, le sue connotazioni più specifiche, assorbito dal cosiddetto 'sinistrese', aprendo un momento di stasi nella sua dinamica evolutiva⁶.

⁵ Sull'attendibilità storica del materiale presente nel romanzo pesa "il dubbio della iper caratterizzazione, dello spazio lasciato all'inventiva dell'autore: un tratto certo ineliminabile della scrittura creativa, che però inficia, in misura diversa da fonte a fonte, l'utilizzabilità scientifica dei materiali contenuti" (Cortelazzo, 1994: 293).

⁶ Il 'sinistrese' è una forma specifica di linguaggio studentesco fortemente politicizzato e intellettualizzato che, sotto la spinta di sollecitazioni sociologiche e politiche, appare basato sull'ossessiva ripetizione di slogan politici, di connettivi, di forme vuote e fatiche, destinate ad una rapida

I giovani del '68 “abbandonano il linguaggio giovanile, come nelle università avevano abbandonato quale forma di organizzazione di gruppo la goliardia a favore delle assemblee o nei licei il giornalino studentesco a favore dei volantini. La conseguenza è che i giovani rinunciarono per lo più ad esibire una forma di linguaggio loro esclusiva” (Cortelazzo, 1994: 298).

Sotto il segno prevalente del riflusso si presenta il periodo storico compreso fra la metà degli anni Settanta e Ottanta⁷, con il passaggio dal radicalismo sessantottesco della fase liberatoria (legata all'estrema politicizzazione del linguaggio giovanile degli anni '60) ad uno stadio alquanto statico di conformismo generazionale. Il segno prevalente è quello del ritorno dal pubblico e dal sociale al privato, quando i giovani si mostrano impegnati a costituire nuove modalità di linguaggio con forti caratteri distintivi, libero da sollecitazioni ideologiche esterne. Vengono così riattivati i ritmi velocissimi di ricambio che rappresentano forse il carattere più peculiare del LG rispetto ad altre varietà lungo l'asse diafasico e diatopico della lingua. Dalla metà degli anni '70 si registra quindi (dopo la fase del radicalismo ideologico del '68) il graduale ritorno al privato, attraverso un processo di riconoscibilità e caratterizzazione dei gruppi giovanili che sarà tipica dei periodi successivi. Gli anni '80 segnano, come si è già detto, il punto di massima della parabola evolutiva delle varietà dei linguaggi giovanili che si vengono ad emancipare dalla tradizionale posizione di varietà periferica e subalterna. A partire da questo momento il LG entra nel circuito dei mezzi mediatici di massa, travasandosi in misura crescente nel lessico quotidiano. Negli anni '80, all'insegna del cosiddetto 'paninarese', si costituiscono linguaggi di gruppo e codici verbali alquanto ermetici, dotati di notevoli effetti deformanti e capaci di rafforzare la riconoscibilità di gruppo (*punks, yuppies, new romantic, paninari, ecc.*). Si apre così una fase storica in cui sull'arricchimento del lessico giovanile agisce anzitutto il medium televisivo. Il linguaggio adoperato dai giovani in questo periodo presenta i caratteri peculiari di un codice verbale inaccessibile agli estranei, mirato ad identificarsi e distinguersi (più che un mezzo per comunicare) attraverso il ricorso ad un linguaggio cifrato, tipico di una setta.

Dopo gli anni '90, che vedono la progressiva dissoluzione dei modelli e la frammentazione delle tendenze giovanili, si registra un ampio spettro di modelli, gusti e tendenze eterogenee, difficilmente riassumibili. Si segnala soprattutto all'attenzione, almeno all'inizio, un sensibile incremento del lessico di carattere sociopolitico, legato ai movimenti pacifisti e ai *no-global*, nonché alla nascita di un movimento nuovo: i *cybergruppi* (che considerano il linguaggio come il più importante elemento di coesione e di identità). Infine, i cosiddetti *hackers*⁸ che condividono un tipo di gergo fortemente permeato dalla lingua

usura e stereotipizzazione (*qualunquismo, qualunquista, a livello di, cioè, nel senso che, nella misura in cui, a prescindere da, prendere coscienza, ecc.*).

⁷ I *paninari* erano giovani di metà anni '80, dei quali non è difficile tracciare un profilo sommario: ragazzi tra 14 e i 20 anni, appartenenti alla piccola - media borghesia, di orientamento ideologico vagamente di destra. La denominazione *paninari* deriva dalle paninoteche, i posti preferiti sono i *fast-food*, dove durante i fine settimana i giovani si trattenevano a chiacchierare per lunghe ore (cfr. Coveri, 1988).

⁸ Il termine *hacker* (dall'inglese *to hack* / fare a pezzi), traducibile in italiano con 'maneggino', fece la sua comparsa già negli anni '50 nel gergo studentesco, quando la parola veniva adoperata con il significato scherzoso di 'burla, goliardata'. Se, in origine, il termine inglese *hacker* indicava

inglese a da termini dell'informatica. Tali forme costituiscono il mezzo primario di comunicazione a livello di intergruppo e di intragruppo, dando vita ad un linguaggio, nel quale si compenetrano e consolidano affinità e sentimenti di identità di gruppo, quale mezzo di identificazione immediata tra membri sconosciuti.

Partendo dalla considerazione di base che ogni periodizzazione ha un carattere inevitabilmente schematico e riduttivo, occorre rilevare che il LG si evolve a ritmi decisamente più sostenuti rispetto al linguaggio ordinario. Di conseguenza, numerose espressioni, adoperate in un certo periodo, possono risultare a breve distanza di tempo già obsolete, pur restando comprensibili. Il rapido logoramento del lessico, che fa apparire ai più giovani molte parole quasi come reperti archeologici, coinvolge ad es. vocaboli come *gasato* (vanitoso, euforico, esaltato), *imbranato*, *pomiciare*, *sballo*. Alla generazione successiva molti di questi vocaboli appaiono ormai desueti a causa dei rapidi ritmi del ricambio generazionale e della particolare dinamica della cultura giovanile⁹. Al di là del sostanziale carattere di caducità e di rapida usura del frasario giovanile, c'è chi ritiene tuttavia (cfr. Novelli: 2008) di potere individuare il filo di una continuità cronologica, attestata da frequenti passaggi dall'uso proprio a quello estensivo di numerosi vocaboli, cristallizzati nel tempo attraverso un fitto intreccio di differenziazioni metaforiche, iperboliche o metonimiche: *beccare*, *benza* ('benzina'), *bestiale*, *buzzurro*, *cagare*, *cesso* ('brutto, detto di persona'), *cuccare*, *duro*, *figo*, *figata*, *frocio*, *gaggio* ('tipo in gamba'), *ganzo*, *leccare* ('arruffianarsi qualcuno'), *lumare* ('osservare con desiderio o interesse'), *menare*, *menata*, *pacca* ('botta, colpo; effetto della droga'), *pacco* ('fregatura'), *pezzo* ('sgridata, scenata'), *pisquano* ('ragazzo sciocco'), *pompare* ('possedere una donna'), *rugare*, *secchione*, *sgamare*, *sputtanare*, *stangare* ('bocciare').

3. Una varietà fluttuante e polimorfa

“Bella, France, ci becchiamo retard. Vedi di non darmi 'na sola”. “Tranquo, ci sarò”. Ci troviamo qui di fronte ad uno specimen di conversazione in ‘giovanilese’ fra due giovani romani, che, tradotto in italiano colloquiale, suonerebbe così: “Ciao, Francesco, ci vediamo più tardi. Cerca di non darmi una fregatura”; “Sta’ tranquillo, ci sarò”. Ci troviamo di fronte ad un frammento pittoresco ed espressivo di linguaggio giovanile, anzi, di linguaggi giovanili, data l'estrema variabilità interna delle modalità di adoperare e innovare la lingua italiana, caratteristica dei giovani. Come si è già detto prima, il linguaggio giovanile vero e proprio rappresenta un fenomeno relativamente recente, connesso con gli imponenti sommovimenti sociali che hanno portato alla concentrazione nelle aree urbane e suburbane di categorie di utenti linguistici assai giovani. Questi, nella diversità delle loro provenienze geografiche e linguistiche, contribuiscono in misura notevole ad arricchire e diversificare le forme di linguaggio. Le varietà di LG, nel loro prevalente carattere

una forma innocua di divertimento, oggi presenta per lo più una connotazione negativa (essendo impropriamente accomunato con *cracker*) acquistando l'accezione di ‘pirata informatico’.

⁹ Il giornalista Novelli, rilevando una relazione edipica del LG con la lingua madre, afferma: “Per chi viene dopo la maggioranza di quelle parole non cade nel completo oblio, ma è sentita come completamente obsoleta. Per la minor parte di quelle parole, c'è la cooptazione da parte della ‘madre’. Ma, in questo caso, la parola torna, se non agli adulti, certamente tra gli adulti” (Novelli, 2008, in: *Speciale Lingue e Linguaggi del Sito Treccani*).

di provvisorietà, vanno pertanto esaminate alla luce della molteplicità delle componenti e degli strati che ne costituiscono la sostanza fluttuante e assai composita¹⁰. Si ha d'altra parte ragione di ritenere che il LG, caratterizzato da un continuo ricambio del repertorio lessicale, venga percepito soggettivamente dai giovani stessi come *flusso continuo* di modalità comunicative elaborate per l'occasione e destinate a durare per il breve periodo in cui si fissa nel codice verbale di una categoria di giovani che si esprime con il linguaggio di quel tempo.

Spostandoci dal microletto del *peer-group* al polo opposto dei vocaboli che hanno diffusione 'panitaliana' (con caratteristiche simili a quelle dei prestiti interni) si può notare che essi, proprio in virtù della loro diffusione, hanno attenuato notevolmente il carattere gergale e l'impatto espressivo originario. Nate nell'ambito del LG, molte voci hanno perso la loro identità generazionale per amalgamarsi nel linguaggio colloquiale e familiare, diventando ormai un patrimonio comune dei parlanti di ogni età. Un dato costante di questi ultimi anni, quando l'italiano si presenta sotto il segno prevalente dell'oralità e del mistilinguismo, è quindi il massiccio travaso lessicale di molte voci dal LG all'italiano colloquiale, adottate sempre più spesso nel parlato quotidiano anche da persone adulte. Alla luce di tutto questo, è possibile definire il LG come una varietà diafasica della lingua (con sensibili implicazioni lungo l'asse diastratico e diatopico e con forti tratti gergali) che si evolve e cambia all'incirca ogni dieci anni, ponendo così il problema di fissarne in tempo reale la fluttuante variabilità delle sue caratteristiche. Di che pasta è fatta l'ibrida sostanza del LG? Come afferma Novelli (2008) "di una pasta che prevede l'impiego di farine di diversa natura". Una metafora culinaria, questa, che evoca efficacemente l'idea della mistura di ingredienti piuttosto eterogenei e l'esito finale di un impasto omogeneo, nel quale però non riesce troppo difficile individuare gli ingredienti primari. Secondo Sobrero "le componenti fondamentali della mistura linguistica del parlato giovanile sono cinque: una base d'italiano colloquiale; uno strato dialettale; uno strato gergale tradizionale; uno strato gergale 'innovante' e uno proveniente dalla lingua della pubblicità e della televisione" (Sobrero, 1990:101). In base a tale classificazione, che ha il merito di mettere a fuoco la presenza di molteplici implicazioni socio-culturali, lasciando però un po' in ombra la dimensione internazionale¹¹ del LG, una componente fondamentale dell'ibrida sostanza del LG è quella del dialetto.

A questo riguardo occorre dire che, se fino a qualche tempo fa si usava l'italiano per le situazioni formali e il dialetto per quelle informali e colloquiali, oggi il 'giovanilese' è diventato una realtà linguistica substandard assai variegata che sostituisce il gergo popolare a livello del parlare affettivo, emotivo e informale. Inquadrando la fenomenologia del

¹⁰ Sono passati ormai tanti anni da quando la studiosa Forconi nel 1988 (nella stesura di voci per il *Vocabolario della lingua italiana*, Treccani) includeva nel suo *Dizionario dello slang italiano* il vocabolo *figata*, definito "cosa o situazione riuscite bene, che danno eccitazione e divertimento" (*la festa di ieri è stata una gran figata*), considerandolo esclusivamente connotato in senso generazionale.

¹¹ Per quanto riguarda il prestigio dell'influsso angloamericano nel linguaggio giovanile, legato prevalentemente al consumo della droga (*trip, down, sugar*) e della musica rock, il Radtke afferma che "l'influsso angloamericano nel gergo dei tossicodipendenti porta con sé un effetto omogeneizzante, privo di notevoli marcatezze diatopiche nel linguaggio giovanile" (Radtke, 1996: 215).

LG sul versante della variazione diatopica della lingua, è possibile osservare come nella singolare miscela del LG confluiscono molteplici varietà di dialetto. Questo soprattutto perché, spostandoci da una periferia all'altra del Paese (spesso persino all'interno di una stessa città), cambia la categoria di riferimento e ogni gruppo evidenzia qualche vocabolo autoctono. A Roma si va 'a mazzetta' o 'a rota' quando si fa qualcosa ripetutamente; a Milano si va 'a pasturare' non per pescare ma per andare a conoscere persone dell'altro sesso con lo scopo di avere rapporti; se poi si rimorchia una 'vreccia' vuol dire che la ricerca ha avuto successo. A Napoli il vocabolo 'vreccia' è usato dai giovani per indicare invece una donna prosperosa.

Come afferma Cortelazzo, "il linguaggio giovanile è analogo a quello del vestirsi in una data maniera, a seconda del gruppo di appartenenza". L'intento principale è, da una parte, quello di distinguersi dagli adulti, dall'altra, di dividerne gli stessi valori e obiettivi. Il parlare allo stesso modo fa sì quindi che si sia uguali a quelli dello stesso gruppo ma contemporaneamente diversi da tutti gli altri che ne sono fuori. Gli studiosi R. Ambrogio e G. Casalegno, autori di un ampio *Dizionario storico dei linguaggi giovanili* (2004), non si discostano troppo dallo schema adottato da Sobrero, aggiungendovi l'apporto di forestierismi (anzitutto, angloamericanismi) veicolati dall'informatica e dalla musica *rap*; in particolare, numerosi ispanismi e anglicismi¹² spesso deformati ludicamente. Riconducibili all'influsso prevalente sul LG dell'inglese sono così numerose commistioni e spostamenti semantici nel settore dell'informatica e del *web*, della musica o del gergo soprattutto della droga, assai permeabili al massiccio afflusso di forestierismi. Numerosi sono gli adattamenti fonomorfolgici (*chattare*, *resettare*, *rappare*, *flashare/flescicare* (da 'sconvolgersi per l'effetto di droghe' a 'turbare' o 'evocare un'immagine mentale'); *striappare* ('perdere il controllo per effetto della droga, eccitarsi'); *funkettone* ('musicista funk'). Altrettanto frequenti sono gli spostamenti semantici: *sconnesso* (da 'non collegato in rete' a 'confuso, rimbambito'); *trip* (da 'esperienza allucinatoria sotto effetto di stupefacenti' e 'dose di acido', 'mania, ossessione', 'cotta, infatuazione').

Basandoci sulla classificazione adottata da Sobrero (1990) cui Cortelazzo (1994) aggiunge l'apporto degli internazionalismi, le componenti più rilevanti del LG sono:

- 1) una base di italiano colloquiale informale, scherzoso;
- 2) uno strato dialettale con dialettalismi adattati fono-morfologicamente all'italiano: *busserie* ('botte', dal bolognese *busse*); *raspa* ('persona avara', dal bolognese *raspa/lima*); *abbummamento* ('stordimento', dal siciliano); *besugo* ('sciocco', dal genovese). A tale riguardo va detto che il lessico giovanile è territorialmente circoscritto, dato che l'uso di una voce può limitarsi ad una sola regione;

¹² Oltre a tali fenomeni, su cui agisce una spinta ludica più o meno latente, si segnalano frequenti prelievi adattati o no: *trip*, *down* ('depressione che segue alla fase euforica da assunzione di droga'); *diler* (angloamer. *dealer*) e *pusher* ('spacciatore'); *brown* ('tipo di eroina'). Altrettanto frequenti sono i calchi, spesso deformati, attraverso i tradizionali strumenti derivativi (affissati, denominali, deverbali con suffisso zero): *sniffo* ('sniffata'), *tiro* ('sniffata di coca' e 'coinvolgimento sentimentale'); *pippotto* ('sniffata di coca o eroina'); *pista* ('striscia di coca'); *fattura* ('sotto l'effetto della droga').

- 3) uno strato gergale ‘tradizionale’ (linguaggio giovanile di lunga durata): *beccare, benza, cuccare, pacco*, ecc; il gergo militare: *banfare, cazziare, scoppiare, stare muto e rassegnato*; il gergo della droga: *intrippare, farsi una pera, rollare (una canna), sballare*. Numerosi vocaboli subiscono frequenti slittamenti semantici, con estensione e spostamento di significato: *anfetaminico* (‘sconvolto per l’assunzione di anfetamine’, ‘agitato, alterato psichicamente’, ‘eccitante, coinvolgente’); *acido* (‘LSD’); *flash* (‘sensazione istantanea di piacere, in seguito all’assunzione di stupefacenti’, ‘emozione violenta’, ‘pensiero senza fondamento’); *sballo* (‘euforia o stordimento da assunzione di droga’ oppure ancora ‘esperienza, situazione o persona molto attraente’); *sballare* (‘diventare euforico o perdere il controllo dopo assunzione di droga’); *stare a rota* (‘essere in crisi di astinenza’);
- 4) uno strato gergale innovante ed effimero, che rappresenta l’unico strato prettamente giovanile, con usi linguistici legati ad un gruppo particolare, attraverso molteplici meccanismi innovativi;
- 5) iperboli (*da dio, una bomba, un grande, bestiale, mostruoso*); metafore (*ameba / pigro; pizza o mattone/cosa o persona noiosa*); uso estensivo del significato (*libidine/ il massimo del divertimento*); metonimie (*osram / persona che si fa lampade*); antonomasia (*mandrake / un tipo assai sveglio*);
- 6) in rapporto al significante: apocopi e acronimi (*arterio / genitore, hendy / da handicappato*);
- 7) uno strato proveniente dalla lingua dei mass-media (televisione, internet e lingua della pubblicità): *gallo, sciftare, giga*;
- 8) uno strato costituito da internazionalismi e pseudoforestierismi (*cucador, arrapescion*);
- 9) uno strato costituito da vocaboli specialistici (*amorfo / persona scialba, insignificante*).

Come si è già detto, fra le funzioni principali svolte dal LG si segnalano anzitutto: l’affermazione del senso di appartenenza al gruppo e la distinzione esibizionistica verso l’esterno; la creazione dell’identità del gruppo, associata all’intento giocoso e scherzoso da parte dei giovani tramite la deformazione caricaturale della lingua comune; l’affermazione dell’immagine di sé per i membri del gruppo cui si accompagna l’assunzione di un ruolo specifico all’interno del gruppo; l’assenza, infine, specie in questi ultimi anni, di un intento criptolalico come pure di una carica contestataria antagonistica¹³. Il primo modo in cui il

¹³ Espressione di un codice verbale criptico, tendente a scardinare l’ordine di successione delle sillabe è una varietà di parlato ludico giovanile che ebbe le sue radici nella Francia dell’Ottocento, chiamata *Verlan*, formato dall’inversione delle sillabe di *à l’en-vers* (‘al contrario’). Il *Verlan* (un misto di gergo nazionale, di lingue d’immigrazione magrebina e nero-africana) rappresenta una terminologia di gruppo con propri campi semantici. La funzione criptica di questo linguaggio giovanile, che si contrapponeva con la sua forte carica eversiva al canone ufficiale della purezza del francese (della quale era depositaria la classe media), si basava su un codice verbale inaccessibile agli estranei, in particolare polizia ed insegnanti. Il *Verlan*, diffuso nelle periferie francesi, nel suo carattere effimero, è il riflesso di forti tensioni sociali e di un sentimento di dolorosa emarginazione.

LG (definito scherzosamente da Novelli, con un vocabolo tipico del giovanile, ‘una lingua fuori di testa’¹⁴) agisce sulla lingua italiana, consiste nell’immissione di elementi nuovi, spesso di matrice regionale¹⁵, che perdono col tempo la marcatezza diacronica. Questo vale anche per numerose espressioni che nascono in varietà gergali, penetrano poi nel LG, si riconnotano in forma attenuata, diffondendosi poi nell’italiano comune. Un esempio è l’espressione *fuori di testa*, diffusa nell’uso giovanile, che genera per attrazione una serie di coloriti sinonimi (si sostituisce al vocabolo non marcato *testa* un termine equivalente ma più espressivo, per es. *zucchina*) dilatandosi iperbolicamente e riferendosi non più a tossicodipendenti ma a chiunque dica cose insensate. In seguito ad un processo linguistico di adattamento, la locuzione si fissa nel circuito dell’italiano comune, assumendo valenze semantiche più vaghe e sfumate (è *fuori di testa* / è del tutto assente). Considerando il crescente spessore d’irradiazione del LG, sorge spontanea la domanda “se un giorno ci esprimeremo tutti in ‘giovanilese’ o, per meglio dire, in un ‘parlato giovanile’, le cui peculiarità attendono ancora di essere sufficientemente approfondite” (Cortelazzo, 1994: 315). Sarebbe d’altra parte difficile negare oggi la crescente espansione nell’ambito dell’italiano colloquiale di un lessico fortemente mescolato, infarcito di parole e locuzioni irradiate e filtrate dalle varietà di lingua, parlate originariamente soltanto dai giovani. Con l’italiano colloquiale il LG condivide la funzione connotativa della lingua, legata all’espressività, a svantaggio di quella denotativa di cose, situazioni e comportamenti. Il fatto è che i giovani puntano su una valutazione soggettiva ed affettiva della realtà, in grado di sanare la dicotomia (legata all’opposizione ‘formale - informale’) nonché sull’intensificazione ludica dell’espressività in direzione della massima informalità. La relazione proporzionalmente inversa nel LG tra grado di espressività e diffusione di singole espressioni giovanili è stata messa bene a fuoco da Antonelli (1999) il quale rileva il massimo grado di espressività e il minimo di diffusione nel circuito dello scambio comunicativo tra membri di un solo *peer-group*. Il crescente spessore di permeabilità dell’italiano standard all’influsso del giovanile è in parte riconducibile alla tendenza nel parlante comune a modulare il suo linguaggio in base al contesto situazionale¹⁶, veicolando anche numerose espressioni

¹⁴ La locuzione *fuori di testa* proveniente dal gergo dei drogati, cui sono connesse le espressioni *sballo* e *sballato*, ricalcata dal vocabolo inglese *out of mind*, fa parte di una ricca serie di locuzioni in cui il nesso che funge da determinante è un termine di paragone (*come una campana*, *come un cammello*, *come un copertone* ecc.) o un elemento limitativo (*di biglia*, *di cervello*, *di cranio*, *di zucchina*, ecc.). Nella locuzione *fuori di testa* ‘fuori’ sta per ‘alterato a livello psichico, che sragiona per l’effetto di alcol o droga’.

¹⁵ Nel numero 1–2 della rivista giovanile “Studenti & C” (1996) troviamo illustrata la distribuzione territoriale delle varianti regionali (geosinonimi) dell’espressione ‘marinare la scuola’: a Torino: *Tajè da scola*; a Roma e a Venezia: *Fare focaccia*; a Milano: *Bigiare la scuola*; a Bologna: *Fare fughino*, a Reggio Emilia: *Fare focaccia*; a Firenze: *Bu’are* (bucare); a Napoli e a Bari: *Fare filone*; a Palermo: *Na iccamo*; a Cagliari: *Fare vela*; a Bolzano: *Fare blau* [http://angarmegia.com/linguaggio_verbale.htm; cit. 4.5.2012].

¹⁶ Il caso estremo è quello di espressioni coniate dagli studenti della stessa classe in un solo istituto scolastico. Un esempio è *fare l’Homer* (‘non mantenere le promesse fatte ai figli’) con riferimento ai genitori di sesso maschile. Esso rimanda alla figura di Homer Simpson, personaggio dei fumetti e dei cartoni animati, capostipite di una famiglia borghese statunitense (i Simpson di una nota serie televisiva molto amata dai giovani) descritta talvolta con sarcasmo, in tutte le sue

appartenenti alle varietà giovanili. Si registra quindi un sempre più largo ricorso, in situazioni comunicative informali, ad una varietà diafasica incipiente d'italiano sub-standard, rispondente ad esigenze di spontaneità e immediatezza espressiva, insieme ad un'implicita rivendicazione di 'modernità'. In uno spazio comunicativo rimasto vuoto dopo il regresso dei dialetti, insieme al processo di stereotipizzazione della lingua, le spinte più innovative hanno trovato un valido supporto nella varietà del 'giovanilese'. È quindi condivisibile la tesi di Radtke che "l'innovazione delle varietà giovanili precede la dinamicità dell'italiano contemporaneo".

Inquadrando la nostra analisi lungo l'asse della variazione diafasica¹⁷ e diatopica, ci preme segnalare due punti di vista che inquadrano aspetti di un certo rilievo, agganciati al contesto prima descritto. M. Arcangeli (1999), esaminando alcuni esempi (lessicali, morfologici, morfosintattici) di LG d'area urbana (Roma), non certo privi di creatività, si chiede se "il giovanilese attuale di area romana e il giovanilese attuale *tout court* costituiscono non tanto o non sempre l'area di ricaduta di fenomeni linguistici più generali, quanto una zona franca in cui esercitare *l'imagination linguistique au pouvoir*". Si tratta, cioè, di una zona franca che "laddove si spinga fino al rantolo autocomunicativo dei graffitari nostrani (emuli dei *writers* statunitensi) o, per esempio, alle giocose grafie che combinano insieme spezzoni italiani con frammenti inglesi, rischia di trasformarsi in autoreferenziale" (Arcangeli, 1999: 254). Sul piano diastratico e diatopico Giuseppe Antonelli osserva (sempre a Roma) che la maggiore padronanza del lessico giovanile d'impronta dialettale da parte della classe alta rispetto a quella bassa testimonia che l'elemento dialettale non viene percepito come varietà culturalmente squalificante o emarginalizzante ma come varietà espressiva. Lo studioso si chiede alla fine se "il fatto che non tutti i ragazzi dispongono di un repertorio diafasicamente differenziato non comporti che il LG impregnato di dialetto non possa diventare uno strumento di emarginazione nei giovani che tendono ad utilizzarlo in ogni situazione comunicativa" (Antonelli, 1999: 232). La 'rinnovabilità' rappresenta il tratto più peculiare del LG, conformemente con la natura alquanto sfuggente e ambigua della categoria sociologica di giovani, priva di per sé di tratti omogenei ben definibili. Alla sua tipologia di linguaggio fluttuante dalla natura cangiante e polimorfa¹⁸ contribuisce fortemente, come si è visto, il fatto che esso interagisce con più dimensioni di variazione della lingua: diafasica, diastratica (gruppi e sottogruppi sociali caratterizzati, dalla classe piccolo-borghese al proletariato) e diatopica (diversità regionali di sottogruppi urbani settentrionali o rurali).

idiosincrasie e contraddizioni. La locuzione, molto espressiva, secondo Antonelli (1999) sarebbe usata dagli studenti della terza F della scuola media A. Severo di Roma.

¹⁷ Va rilevata l'obiettivo difficoltà, rilevata da Berruto, di fissare confini netti fra le dimensioni di variazione della lingua, dato il rapporto di interconnessione che le lega l'una con l'altra (la diastratia dentro la diatopia, la diafasia dentro la diastratia, la diamesia dentro la diafasia). "Un parlante nel periodo dello sviluppo linguistico impara una varietà sociale dell'italiano della propria regione, entro la quale impara diversi registri adeguati a diverse situazioni, entro cui impara la fondamentale dicotomia fra parlato e scritto" (Berruto, 1996: 10).

¹⁸ Il linguaggio giovanile è "uno slang scherzoso e creativo, fatto di sigle e metafore, di parole scorciate e storpiate; di tormentoni rubati al cinema e alla tv; di neologismi rielaborati dal gergo motoristico, discotecario e di Internet. Il linguaggio dei giovani è una meteora velocissima che, dicono gli esperti, dura al massimo una decina d'anni, poi cambia" (Simonetti: 2005).

4. I *media* e il linguaggio giovanile

Negli anni '80 il LG conquista un posto preminente grazie alla funzione propulsiva dei *mass media* associata a quella della narrativa durante l'ultimo ventennio¹⁹. Il fenomeno più significativo di questi anni è rappresentato dal codice dei 'paninari', caratterizzato da un'accentuata componente criptica che riflette la volontà di riaffermare i caratteri distintivi legati all'identità del gruppo (*pani, panini, panozzi, galli, galli di Dio*). Un prototipo di 'paninarese', definito dal Coveri (1988) "varietà di un sottogruppo borghese urbano settentrionale, e non necessariamente studentesco" è questo stralcio di discorso, tratto da Coveri dal romanzo di Letizia Mottica *All'infinito mondo paninaro* (1988):

"Iao, sono Vale. Ho una notizia mega da darti. Apri bene i padiglioni, stamattina, mentre tu eri ancora nel Nirvana, ho conosciuto un gallo che non ti dico. È fiondato ieri sera da Medioplanum ed è alloggiato a Villa Ester, non molto lontano dalla mia domus. Il gallo si chiama Marco, ho capito che veniva dalle Pampas milanesi appena ha aperto la bocca"(Letizia Mottica, in: Coveri, 1988: 107).

Confluendo in misura massiccia nel registro colloquiale d'italiano, il codice verbale criptico del LG forma un intreccio inestricabile di rispecchiamento e di ipercaratterizzazione linguistica influenzando sensibilmente i moduli espressivi della narrativa dell'ultimo ventennio. Una funzione dirompente viene svolta specialmente dal medium televisivo che a partire dagli anni '80 incide in profondità sulla lingua soprattutto degli under 18 (come attesta peraltro la narrativa dell'ultimo ventennio), modellando e alimentando il nuovo dizionario dei *teenagers*, sempre più criptico²⁰. Nel lessico giovanile di questi anni vale la pena di sottolineare almeno l'uso semanticamente estensivo del vocabolo *scialla* che oggi non serve più a coprirsi ma sta per 'invitare a darsi una calmata'; allo stesso modo, *bella*, non è un complimento ad una ragazza ma il saluto più frequente degli adolescenti. Traendo impulso dal "parlare paninaro", il LG si riqualifica anche nella narrativa degli anni '80 e '90 come componente suggestiva e pittoresca, nonché come filone lessicale significativo, suscettibile di proficue operazioni di riuso: in giornalini per *teenagers* (*Paninaro, Zippo panino, Cucador, Randa, Storie tese, Darry*); in programmi televisivi come *Drive in di Italia 1*; nelle canzoni di Vasco Rossi e Jovanotti; nel cinema con film come *Troppo forte*

¹⁹ Una delle ragioni principali del successo dei primi due romanzi di F. Moccia *Tre metri sopra il cielo* (1992) e *Ho voglia di te* (2006) è l'uso mirato della lingua usata dai giovani. Nel repertorio del lessico giovanile sfruttato espressionisticamente da Moccia (su cui agisce sensibilmente, oltre al mezzo televisivo, l'influsso del gergo informatico e omologante della corrente internetiana) e vocaboli tratti dal mondo del *micro*, dei *lead* e dei *chip*, spiccano locuzioni assai colorite come 'm'acchiappa un casino' o bestemmie ripulite come 'porca trota' o 'mannaggia alla trota salmonata'. Noto è la componente gergale, sottolineata dallo stesso Moccia che segnala ad es. l'espressione di origine pugliese *fare* × per 'marinare la scuola', che a Bari diventa *fare pane*.

²⁰ *Emo* non è un extraterrestre ma il diminutivo di 'emotivo', segno della tendenza al sentimentalismo e vulnerabilità di carattere; *truzzo* non è un animale in via d'estinzione ma un 'discotecaro con capelli a spazzola e zeppe', letteralmente 'colui che va in discoteca', in base al suono onomatopeico 'tuz-tuz' della musica house (Portale Adnkronos.com/IGN / 18.10.2009). A questo riguardo va detto, però, che vocaboli come *truzzo* o *tamarro* (cafone) si mantengono anche la di fuori del contesto gergale nella comunicazione fra giovani

di Carlo Verdone o in quelli con Renato Pozzetto e Jerry Calà, fino alla testimonianza più recente, fornita dal film *Scialla* di Francesco Bruni, vincitore di Controcampo Italiano 2011. La novità delle fonti di diffusione multimediali (soprattutto audiovisive) rappresenta quindi l'elemento innovativo dirompente, in grado di fare la differenza rispetto al gergo tradizionale del 'giovanilese' dei decenni precedenti. Assume un particolare risalto la componente ludica, presente in particolare nei messaggi pubblicitari e in *Reality show*, terreno privilegiato di contaminazione verbale e di ibridazione di generi, che fa da principale tramite di una lingua marcatamente espressiva e ricca di neologismi presso il pubblico eterogeneo dei telespettatori. Il fattore preminente è legato a correnti di costume e ai personaggi delle nuove mode giovanili, specie i concerti e i *Reality show* (ad es. "X Factor" su RAI 2) che sdoganano con disinvoltura le formule assai trasgressive di un nuovo codice giovanile verbale e di comportamento generazionale²¹.

A partire dagli anni '80 si avverte già una chiara eco del linguaggio giovanile, oltre che nei mezzi di comunicazione di massa (soprattutto quello televisivo²²), in una varietà diafasica al margine della lingua, fortemente medializzata e caratterizzata da una marcata componente iconica e ludica, con numerose analogie a livello strutturale con il LG: il linguaggio della pubblicità²³ (sarebbe meglio dire "un uso pubblicitario della lingua"). Si tratta in questo caso di una varietà di lingua ai margini della lingua, eterogenea e cangiante, aperta al parlato, con punte regionali e popolari. Alla lingua degli *spot* pubblicitari, caratterizzati dal gusto della deformazione ludica e caricaturale del linguaggio, è legata la frequente operazione di riuso da parte dei giovani di slogan pubblicitari (*E nuova? Lavata con Perlana; ed è tutto intorno a te / Vodafone; fate l'amore con il sapore / yoghurt Müller; perché io valgo / L'Oréal*, ecc.) attivando un processo di verbalizzazione formale a livello di sub-standard linguistico.

Con il linguaggio della pubblicità il LG ha in comune la tendenza al "parlare stereotipato", legato alla rapida usura di slogan diffusi dalla televisione in programmi di largo consumo. Sotto il profilo delle finalità espressivo-ludiche (con effetti spesso intensivi) i fenomeni più rilevanti del LG nei due ultimi decenni, sulla base di una recente indagine²⁴, sono i seguenti:

²¹ Espressione emblematica di fenomeni e mode di costume, legate alla varietà diafasica del LG è Johnny Groove, un personaggio di quest'ultimo decennio, nato nel 2007 dall'attenta osservazione da parte del comico Giovanni Vernia della vita notturna milanese e della musica *house* in generale. Jonny Groove che riflette, oltre ai cambiamenti nel linguaggio, anche quelli legati ai riferimenti nella comicità, rappresenta il personaggio più amato di "Zelig" (cabaret comico di Canale 5), del cui cast nel giugno 2008 faceva parte il comico G. Vernia che ha conquistato i ragazzi del nuovo millennio ballando al ritmo di "Essiamonoi".

²² Tra i modelli retorici, propagati dal mezzo televisivo e fissati nell'immaginario collettivo (e quindi storicizzati), ricordiamo ad es. il 'Nobbuono' / non buono di Andy Luotto in "Nell'altra domenica" di Renzo Arbore; 'Non capisco, ma mi adeguo' di Maurizio Ferrini in "Quelli della notte"; per finire 'Cumpa' dei Pali e Dispari, 'Chi è Tatiana?' di Gabriele Cirilli o il 'Vaaa beene, ooocchèi' di Marco Ranzani (*alias* Albertino).

²³ Ad accostare il linguaggio della pubblicità a quello giovanile, oltre alla componente fortemente espressiva, elativa e ludica, è anzitutto il suo carattere effimero e transeunte, legato all'esigenza vitale di un continuo rinnovamento, nonché di un precoce, ineluttabile logoramento.

²⁴ [http://angarmegia.com/linguaggio_verbale.htm; cit. 4.5.2012].

1. numerosi prelievi dalla sfera informatica e dai linguaggi tecnici: (*giga* / grandioso; *bit* / un attimo; *è stato un floppy* / è stato un fallimento; *resettare* / riavviare cancellando (dall'ingl. *to reset*); *formattare* / sverginare; *sconnesso* / distratto; *nick* / nome; *svalvolare* / impazzire; non mi importa *un bit* / niente;
2. tendenza a costituire serie di anglicismi, ispanismi e latinismi insieme alle forme italiane: *boy* / ragazzo (fidanzato); *girl* / ragazza (fidanzata); *parents* / genitori; *city* / città; *hola* / ciao; *domus* / casa;
3. coniazione giocosa di pseudo-forestierismi: *arrapèscion*, *modulescion*, *dru-gatero* / tossico;
4. utilizzo di ideofoni americanizzanti, prelevati dal mondo del fumetto, basati su suoni onomatopeici emessi dai personaggi quando mangiano o si leccano (*yum*, *slurp*, *smack*, *gasp*);
5. modelli retorici di parlato stereotipato, basati su slogan promossi dagli spots pubblicitari;
6. frammentazione sintattica e particelle deittiche con funzione enfaticizzante (*non è che...*; *no*, *niente*).
7. neologismi costruiti su suffissati in *oso* (*ramboso*, *sciccoso*); univerbazioni: *bellarobba*, *chessoio*; affissati: *megagalattico* / favoloso; slittamenti semantici con valore iperbolico: *bestiale* / straordinario.

Uno dei fenomeni più peculiari del LG nell'era tecnologica, sotto l'influsso seducente "delle fonti multimediali che favoriscono l'estendersi di un sapere immediato e analogico" (Dardano, 1994: 379) è la tendenza sempre più rilevante da parte dei giovani verso una scrittura all'insegna dell'essenzialità, insieme all'impiego sempre più diffuso di volgarismi, legati all'uso disfemico della lingua²⁵. Si diffonde sempre più una scrittura cifrata e telegrafica, con troncamenti, acronimi e forme mescolate che rispecchiano la prevalente tendenza generale (tipica di una civiltà tecnologica dominata dall'influsso dell'anglo-americano) verso l'economia del segno linguistico. Sul piano morfosintattico il fenomeno più rilevante è la disarticolazione della catena sintattica e la violazione delle regole codificate, mirata a condensare il massimo numero di parole nel minor numero di caratteri (*chats* e SMS). Oggi i giovani non scrivono più ad es. *perché*, ma *xkè*; invece di *ti voglio bene*, l'acronimo *TVB*; *'3mendo* (tremendo); *'novelordin* (non vedo l'ora di vederti); *'cpt* (capito); *cmq* (comunque); *xxx* (baci). All'essenzialità del segno linguistico, associata al gusto ludico per un linguaggio cifrato e sincopato, sono collegabili altre abbreviazioni e troncamenti di largo uso: *mega* (grande); *prof* (professore); *raga* (ragazzi); forestierismi: *gym* (ginnastica, palestra), *figo* (bello, uno che ha successo con le ragazze); o ancora parole prese a prestito dal gergo dei tossicodipendenti: *cannarsi*, *sballo*, *calarsi*. Il linguaggio giocoso e scapigliato dei giovani, sotto la spinta erosiva e propulsiva della Rete, punta

²⁵ Non desta ormai reazioni scandalizzate l'uso diffuso polisemantico del vocabolo 'cazzo', che esprime un ampio ventaglio di stati d'animo (ira, rabbia, irritazione, nervosismo, sorpresa, ammirazione, entusiasmo, ecc.) svolgendo sempre più spesso la funzione di connettivo multiuso, oltre che di interiezione (*cazzo, si è fatto tardi; è stata una serata da sballo, cazzo!*) e ampliando la sua frequenza. Il vocabolo, riferito alla sfera genitale, perde pertanto la sua carica trasgressiva originaria, desementalizzandosi come tratto substandard nella lingua colloquiale.

su canali alternativi e su forme sempre più libere e immediate²⁶, costringendo gli adulti ad un necessario aggiornamento del loro tradizionale vocabolario d'uso, nonché ad un ampliamento della tastiera delle forme di comunicazione verbale e non verbale. Nell'era di Internet²⁷ vocaboli come *clickare*, *scrollare*, *nickname*, *zippare*, *account* e *cybernauta* invadono la conversazione quotidiana dei giovani fino a creare un vero e proprio gergo del 'net-dipendente'. È quanto emerge dalla ricerca (1.8.2011) sull'impatto dell'uso di Internet sul linguaggio degli adolescenti realizzata da Giuseppe Lavenia (docente universitario e responsabile dell'Area nuove dipendenze del Centro studi e ricerche 'Nostos'). Dalla ricerca condotta su un campione di 500 soggetti (358 maschi e 142 femmine, tutti adolescenti, tra i 14 e i 18 anni) è emerso un chiaro quadro dell'indice di frequenza di termini informatici e telematici nella conversazione quotidiana, mentre i termini più usati *off-line* sono quelli da più tempo sulla scena (specialmente in tv). I dati emersi lasciano prevedere, in definitiva, che le parole ora meno usate siano destinate ad allargarsi progressivamente a macchia d'olio anche nel linguaggio quotidiano.

Una significativa attestazione del singolare guazzabuglio di voci giovanili regionali è il testo del monologo nel programma trasmesso nel marzo 1992 dalla TV privata abruzzese Rete Otto. Il testo ha offerto lo spunto a Trifone per effettuare una piccola indagine sociolinguistica supplementare su un campione di ragazzi pescaresi, allo scopo di valutare l'effettiva diffusione dei fenomeni più tipici dei linguaggi giovanili nella città abruzzese. I risultati dell'indagine (ne esce avvalorato, fra l'altro, il dato emerso da una precedente indagine compiuta da Nora Galli de'Paratesi sulla posizione preminente di Milano come centro "maggiormente standardizzato" e prestigioso dell'italiano comune) appaiono assai indicativi sul grado di diffusione del lessico di frequenza giovanile degli anni '90. Accanto ai due lemmi di provenienza studentesca *secchione* e *filone* (fare *filone* / 'marinare la scuola'), i vocaboli che registrano il maggiore divario fra conoscenza e uso sono *sballo* (88% di conoscenza contro 31% di uso) e il vocabolo *giusto* (73% di conoscenza contro 26% di uso). Si segnala soprattutto la tendenza nei giovani pescaresi a ricorrere ad una bizzarra mistura di gergalismi, legati alla droga (*andare in acido*, *bucomane*, *cannato*); di gergalismi endogeni (unità linguistiche di natura occasionale e generazionale, sviluppatasi in determinate circostanze negli stessi gruppi giovanili) come ad es. *a sangue*, *allucinante*, *osceno*, *lupo*; di giovanilismi già diffusi da tempo (*alla grande*, *tirarsela*); di dialettalismi (*ubriaco come una seccia*).

²⁶ "Il linguaggio dei giovani – spiega all'Adnkronos il sociologo A. Abruzzese – si articola per gruppi: sia orizzontalmente per ceti sociali, che verticalmente per età, fattore molto importante perché delimita un periodo di tempo determinato. Questo fenomeno oggi è più evidente perché a differenza del passato, quando famiglia e scuola esercitavano autorità ed erano un tramite per rendere meno forti le differenze tra una generazione e l'altra, oggi queste due istituzioni sono state scavalcate. Per questo i giovani si trovano ad avere una maggiore libertà, acquistata anche attraverso i mass media e internet" (Portale Adnkronos.com/IGN, 18.10.2009).

²⁷ Su 25 vocaboli ben 12 sono usati regolarmente in una normale conversazione da più del 50% del campione. Spiccano termini come *hacker*, *clickare* e *craccare*, ma soprattutto *scrollare* e *nickname*. *Hacker* viene adoperato dal 67% dei soggetti, da raramente a sempre, ben il 64,44% afferma di usarla in una conversazione off-line. *Scrollare* è utilizzato dal 51% e ben il 71,57% finisce per adoperarlo nel comune parlare. L'espressione *cadut* viene adoperata dal 59,2% del campione anche nelle comuni conversazioni (cfr. Lastampa.it/News, 1.8.2011).

Nel calderone di voci presenti nel testo pescarese esaminato “la fondamentale cifra stilistica è in definitiva ravvisabile proprio nell’effetto straniante, prodotto dall’accavalarsi tumultuoso dei diversi registri, con una particolare predilezione per quelli più coloriti e carnali” (Trifone, 2007: 139). Di fronte al chiaro prevalere dell’intento ludico su quello criptico emerge, in particolare, la tendenza nei giovani abitanti di una città centromeridionale come Pescara (punto di confluenza di importanti scambi commerciali) ad usare una varietà di ‘giovanilese’ basata su un lessico uniforme e stereotipato, costellato di abruzzesismi²⁸ e volgarismi, legati alla sfera sessuale. Un significativo riflesso dell’attuale fase di sviluppo del LG, colorita miscela di gerghi tecnici e popolari, è presente nella narrativa degli ultimi anni, spesso orientata sul problema cruciale del precariato giovanile. Nei romanzi più rappresentativi di alcuni giovani scrittori, da Giorgio Falco²⁹ a Michela Murgia) il mistilinguismo fa leva su una colorita contaminazione linguistica (dell’informale e del popolare con il tecnologico).

5. Conclusioni

Il LG, privo di documentazione diacronica (se si esclude la parlata militaresca che intorno agli anni ’50 svolgeva la funzione di mediatore generazionale fra dialettofoni e utenti dell’italiano colloquiale), rappresenta una varietà diafasica del repertorio dell’italiano assai significativa, punto di confluenza di più varietà di linguaggio. Il LG evolve e si trasforma a ritmi velocissimi, sottraendosi ad ogni tentativo di codificazione nei classici dizionari a causa della sua rapida usura e legittimando pertanto la definizione di “varietà senza storicità” (cfr. Radtke, 1996: 197). In alternativa al dialetto, adoperato tradizionalmente nelle occasioni informali e colloquiali, il LG svolge la funzione di varietà linguistica substandard con funzione dirompente e con connotazioni alternative di *antilanguage*, volta a recuperare una sorta di gergo popolare a livello del parlare informale e affettivo³⁰. Pensiamo di poter dire che la spinta principale da cui trae costante impulso il LG è la sollecitazione dei giovani ad esplorare da soli e senza adeguati supporti aree linguistiche e culturali poco note alle generazioni più anziane. Il LG si caratterizza quindi come una *modalità comunicativa fluttuante e polimorfa* che, quanto più aspira ad assumere

²⁸ Nell’ambito di un frasario e registro stilistico ripetitivo e poco graduato Trifone rileva che le indicazioni semantiche più utilizzate fanno leva su lemmi di matrice dialettale come: *una frega* (‘un casino, un sacco’), *freghet!* (esclamazione di stupore); *allucinante* (‘bestiale, da far paura, pazzesco’), *schizzato* (‘fuori di testa, fuori di coccia’), *paranoia* (‘noia da morire, scazzamento’), *tosto* (‘tipo duro, figo, forte, fregno’).

²⁹ Si segnalano all’attenzione soprattutto il romanzo di G. Falco *Pausa caffè* (Milano, Sironi: 2004) e quello di M. Desiati *Vita precaria e amore eterno* (Milano, Mondadori: 2006) dove Trifone riscontra singolari analogie con la problematica sociale, affrontata già cinquant’anni fa da L. Bianciardi nel romanzo *La Vita agra* (1962).

³⁰ M. Dardano, mettendo a fuoco i forti tratti di specificità rispetto ai gerghi del LG (che condivide con l’italiano colloquiale la funzione connotativa della lingua a svantaggio di quella relativa alla denominazione referenziale di cose e situazioni) sottolinea in particolare “la funzione ludica dei gergalismi presenti nel giovanilese (*lumare* /vedere; *lumini*/occhi; *planare*/arrivare, ecc.) come pure dei forestierismi, per lo più anglicismi. La parola *lokare* /guardare/ ricalca lo schema del modello di partenza *zoomare*, ma acquisendo connotazioni semantiche diverse dagli anglicismi morfologicamente adattati e semanticamente neutri come *zoomare*” (Dardano, 1994: 353).

diffusione interregionale e omogenea sul territorio nazionale, tanto più necessariamente tende a perdere in espressività, favorendo il travaso di lessico e locuzioni nella lingua colloquiale comune. Un suo aspetto complementare è la dimensione ludica, connessa col fattore della creatività e dell'originalità linguistica, elementi prioritari nella vita di gruppo. Nel suo carattere fisiologico di variabilità e ricambiabilità il LG, nella sostanza assai composta del suo repertorio, si rivela essere più marcatamente emotivo rispetto alla varietà standard, con un potenziale espressivo che sembra giocare a sfavore del linguaggio che esprime una conoscenza logico-razionale, lineare. D'altra parte, sarebbe difficile adoperare un codice verbale senza la potenza espressiva di parole-immagini e di suggestioni allusive, simbolo del codice verbale di un gruppo giovanile. Quest'ultimo, nell'affermarsi di variabili che riguardano anche particolari modalità di aggregazione e di comunicazione fra coetanei, si rivela sempre più come un luogo di elaborazione e trasmissione di una cultura, di cui si sa troppo poco (Sobrero, 1987: 189). Che molte parole non siano più di esclusivo uso giovanile lo dimostra il continuo *transfer* dal LG all'italiano parlato "a scapito dell'incidenza già compromessa del fattore diagenetico, quando non solo i giovani non abbandonano più il loro vocabolario quando diventano meno giovani, ma lo adottano anche gli adulti" (Arcangeli 1999: 253). Rispondendo al bisogno vitale di un linguaggio spontaneo e immediato, mirato alla conquista di uno spazio sociale e legato alla valutazione soggettiva della realtà, di solito in antitesi con quella convenzionale, il LG fa soprattutto leva sulla personalizzazione del linguaggio parlato come mezzo espressivo di comunicazione alternativa a quella degli adulti. Una significativa testimonianza è, come si è detto, il linguaggio graffiante e trasgressivo del giovane scrittore atipico di oggi, basato su una curiosa miscela di colloquialismi, tecnicismi e anglicismi "sotto il segno espressionistico di una scrittura grottesca e un po' schizoide, tipico di un italiano tecnopop che forse prefigura le sorti non proprio magnifiche dell'italiano medio di domani" (Trifone, 2007: 176). Si può quindi affermare in conclusione che la varietà diagenetico del LG, nella sua congenita caducità, rappresenta una delle componenti più vitali e dei bacini più significativi della complessa architettura dell'italiano d'oggi, accelerando e consolidando i mutamenti in corso.

Resumé: V príspevku sme skúmali mnohostrannú podobu jazyka mladých a to tak na morfosyntaktickej, ako aj na lexikálnej rovine. Medzi najvýznamnejšie zložky tejto premenlivej jazykovej variety patria dialektizmy a internacionalizmy. Potom, čo sme poukázali na konštantný interakčný vzťah medzi mládežníckym hovorovým štýlom a štandardnou taliančinou, sme kládli veľký dôraz na významný vplyv, ktorý v jazyku mladých zohrávajú moderné formy a prostriedky masmediálnej komunikácie.

Bibliografia

- AMBROGIO, Renzo – CASALEGNO, Giovanni (2004), *Scròstati, gaggio! Dizionario storico dei linguaggi giovanili*, Torino: Utet libreria.
- ANTONELLI, Giuseppe (1999), “A proposito della neodialettalità metropolitana: un’inchiesta pilota sul linguaggio giovanile romano”: in Dardano Maurizio *et al.* (a cura di), *Roma e il suo territorio. Lingua, dialetto, società*, Roma: Bulzoni, pp. 225–248.
- ARCANGELI, Massimo (1999), “Bella! Ma de che? Lingua giovanile metropolitana in bocca romana”: in Dardano Maurizio *et al.* (a cura di), *Roma e il suo territorio. Lingua, dialetto, società*, Roma: Bulzoni, pp. 249–266.
- BERRUTO, Gaetano (1996). “La varietà del repertorio”: in A. A. Sobrero (a cura di), *Introduzione all’italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*, Roma – Bari: Laterza, pp. 3–32.
- CORTELAZZO, Michele Antonio (1994), “Il parlato giovanile”, in *Storia della lingua italiana* (a cura di Luca Serianni e Pietro Trifone), vol. II., Torino: Einaudi, pp. 291–322.
- COVERI, Lorenzo (1988), “Iao paninaro”: in *Italiano e Oltre*, 3, Firenze: La Nuova Italia Editrice, pp. 107–111.
- DARDANO, Maurizio (1994), “Profilo dell’italiano contemporaneo”: in *Storia della lingua italiana* (a cura di Luca Serianni e Pietro Trifone), vol. II., Torino: Einaudi, pp. 343–429.
- DE MAURO, Tullio (1963 [1991]), *Storia linguistica dell’Italia unita*, Bari: Laterza.
- FORCONI, Augusta (1988), *La mala lingua. Dizionario dello slang italiano*, Milano: Sugarco.
- NOVELLI, Silverio (2008), “La parola ai giovani. Il linguaggio giovanile in Italia”, in: *Speciale Lingue e Linguaggi del Sito Treccani* [http://www.studio-arcobaleno.it/allegati/pdf/Giovani_sito.pdf; cit. 14.4.2012].
- RADTKE, Eduard (1996), “Varietà giovanili”, in: A. A. Sobrero (a cura di), *Introduzione all’italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*, Roma-Bari: Laterza, pp. 191–235.
- SANGA, Glauco (1996), “Gerghi”, in: A. A. Sobrero (a cura di), *Introduzione all’italiano contemporaneo. La variazione e gli usi*, Roma – Bari: Laterza, pp. 151–185.
- SCHIAFFINI, Alfredo (1961), *Lessicologia italiana. Dalle lezioni dell’anno accademico 1960–61* (a cura di F.Sabatini), Roma: Ricerche.
- SIMONETTI, Maria (2005), “Slang interattivo”, *L’Espresso*, 24.08.2005.
- SOBRERO, Alberto Antonio (1987), “Fra un panino e una parola”, in: *Italiano e Oltre*, 4, Firenze: Nuova Italia Editrice, p. 189.
- SOBRERO, Alberto Antonio (1988), “Il Cucco DOC”, in: *Italiano e Oltre*, 3, Firenze: La Nuova Italia Editrice, p. 109.
- SOBRERO, Alberto Antonio (1990), *Varietà linguistiche giovanili fra passato e futuro*, in: G. Martignoni (a cura di), *Seduzioni di normalità. Linguaggio giovanili e anni Ottanta*, Comano, pp. 97–109.
- TRIFONE, Pietro (2007), *Malalingua*, Bologna: Il Mulino.

http://angarmegia.com/linguaggio_verbale.htm; cit. 14.4.2012.

LASTAMPA.it/ NEWS (1.8.2011), *Il gergo della rete contagia il linguaggio dei giovani* [http://www.lastampa.it/cmstp/rubriche/girata.asp?IDblog=308ID_articolo=9333; cit. 2.5.2012].

ADNKRONOS.com/IGN (18.10.2009), *Scialla, Truzzo, Emo. Ecco tutti i nuovi vocaboli del linguaggio dei giovani* [<http://www.adnkronos.com/IGN/News/Cronaca/?id=3.0.3890855130>; cit. 2.5.2012].

Zora Jačová
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta
Univerzita Komenského v Bratislave
Gondova 2
SK-814 99 BRATISLAVA
Repubblica Slovaca

LE LANGAGE ADMINISTRATIF FRANÇAIS DE LA 1^{ÈRE} MOITIÉ DU XIV^E SIÈCLE

Zdeňka Schejbalová
Université Masaryk de Brno

schejbalova76@volny.cz

Résumé. L'analyse linguistique de l'accord conclu en 1329 entre Jean de Luxembourg, roi de Bohême, et Guillaume I^{er}, comte de Bar, se concentre sur les phénomènes orthographiques, phonétiques, morphologiques et syntactiques. Le texte administratif officiel apporte des exemples de la transformation du français du XIV^e siècle où le système flexionnel est en décadence due à l'amuisement de *-s* final. Néanmoins, le texte maintient une structure fixe aux expressions et constructions archaïsants typiques pour le style juridique. C'est un document unique de l'évolution du français.

Mots clés. Analyse linguistique. Langue administrative du XIV^e siècle. Accord de 1329. Jean de Luxembourg. Guillaume I^{er} de Bar.

Abstract. **The French administrative language of the first half of the XIVth century.** The linguistic analysis of the contract concluded in 1329 between John of Luxembourg, King of Bohemia, and William I, Count of Bar, focuses on orthographic, phonetic, morphological and syntactic phenomena. This official administrative text illustrative of the transformation of the 14th-century French language when the disintegration of the declination system was due to the extinction of the pronunciation of the final consonant *-s*. However, the text retains a solid structure with archaic words and constructions typical of legal style. It is a unique and authentic document illustrating the development of the French language.

Keywords. Linguistic analysis. Administrative language of the 14th century. Contract from 1329. John of Luxembourg. William I of Bar.

1. Introduction

Le document authentique qui va être le sujet de notre analyse linguistique a été rédigé dans la première moitié du XIV^e siècle où la dynastie des Capétiens a pris fin après la mort du roi de France Charles IV, le 1^{er} février 1328.

Il s'agit d'un accord conclu entre Jean de Luxembourg, roi de Bohême, et Édouard I^{er}, comte de Bar, à la présence de Jean de Châtillon comme représentant du roi de France, Philippe VI de Valois, et de Guillaume I^{er}, comte de Hainaut et de Hollande, le 13 août 1329 à Marville en Lorraine. Tous les différends seront arrangés par le comte de Hainaut. Pour confirmer la conciliation, on s'accorde que les épousailles et les noces entre le fils du comte de Bar, Henri IV, et la fille de Jean, Bonne (en allemand Jutta, Judith ou Guta, en tchèque Jitka), future épouse de Jean II le Bon, s'accompliront dans la manière que le roi de France décédé, Charles IV, a statué. Le mariage se tiendra à Luxembourg le 14 novembre 1329.

À l'époque en question, la princesse Bonne de Luxembourg était plusieurs fois l'objet des desseins matrimoniaux de son père Jean de Luxembourg pour affermir ses liens dynastiques. À l'âge de 7 ans, en 1322, elle a été promise comme épouse à Frédéric II le Sévère, landgrave de Thuringe et margrave de Misnie. Pour régler le conflit entre Jean de Luxembourg et Édouard de Bar concernant la possession des châteaux de Mirvault et Moncy et quelques droits dans la ville de Verdun (Spěváček, 1982: 154), en 1323, elle a été fiancée au fils de celui-ci et par l'accord de 1329, que nous analysons, la date du mariage qui n'a pas eu lieu cependant a été fixée au 14 novembre 1329. Ensuite en 1330, Jean a promis la main de Bonne à Othon de Habsbourg, duc d'Autriche et de Styrie. Enfin, c'est le dauphin Jean de Valois, futur roi de France Jean II le Bon, avec qui elle a été mariée le 28 juillet 1332 à l'église Notre-Dame de Melun (Ibid.: 201–211).

L'original de l'accord de mariage de 1329, écrit sur parchemin 14x23,5 cm, en fracture gothique et accompagné de sceaux de 4 parties concernées, est conservé dans les Archives nationales de Luxembourg¹.

Le texte est analysé à l'aide des dictionnaires et grammaires mentionnés dans la bibliographie (Grevisse, 1990, Hendrich *et al.*, 2001, Brunot, 1966, Meyer-Lübke, 1935, Gamillscheg, 1949), la source la plus importante est représentée par les sites internet du CNRTL (Centre national de ressources textuelles et lexicales)² et du Lexilogos³.

La langue utilisée dans l'accord se distingue par les traits qui caractérisent la période du moyen français, phase de transformation de la langue française.

2. Orthographe

L'orthographe cesse d'être phonétique. Dans le même texte de 16 lignes, dans des mots identiques, nous trouvons deux graphies différentes : alternance des consonnes finales *t/c* : *selont/selonc*, *s/z* : *les/lez*, *eus/euz* due au fait que les consonnes finales s'amuïssent progressivement à la fin des mots, alternance des voyelles *i/y* *allyances/alliances*. Il y a

¹ ANL A.X, Nr. 44.

² <http://www.cnrtl.fr>

³ <http://www.lexilogos.com>

l'orthographe changée même dans le nom propre cité deux fois : *Jehan de Chasteillon/Jehan de Chasteillon*, probablement une faute de scribe.

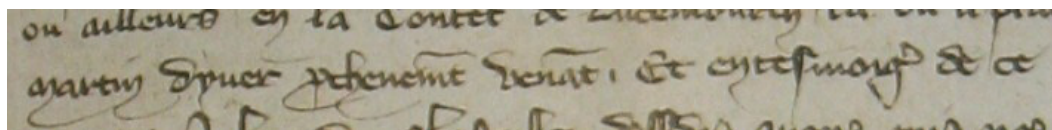
Les diphtongues sont encore présentes: *dou filz le conte de Bar, lez dit signours, a monseignour, toutes demouront*, celle de l'adjectif possessif *leur* est déjà différenciée ou>eu : *ou leur gens, et leur gens aussi*. Dans le cas de *signours* et *monseignour*, il y a un flottement monophongue *i*/diphtongue *ei*. L'expression *doost* (d'août) est un exemple de l'assimilation de la voyelle *ao*>*oo* : *augustus*>*agustus*>*aost*>*oost*.

Le nom de lieu *Luxembourg* a l'orthographe *Lucemburch* qui vient de *Lucilinburhuc* (petit château). Le premier élément vient de l'ancien haut-allemand *luzzil*, moyen haut-allemand *lützel*⁴. Le bigraphe final *-ch* est prononcé comme la consonne vélaire sourde /k/. La graphie du nom de lieu désignant *la Bohême* reste phonétique : *roy de Boeme*.

Depuis l'antiquité graveurs, scribes, copistes ont recours à la brachygraphie, différents modes d'abrégés les mots. Il y a plusieurs raisons qui l'expliquent : *Le désir ou plutôt le besoin de réduire l'écriture, soit pour lui faire occuper moins d'espace, soit pour en rendre l'exécution plus rapide, soit encore, comme l'ont pensé quelques-uns, pour dérober au vulgaire la connaissance de certains textes, fit imaginer par les anciens divers systèmes abrégiateurs* (Chassant, 1843 : IV).

Dans l'original nous trouvons des abréviations par contraction où l'on a tranché quelques lettres médiales, en conservant la première et la dernière lettre. Le copiste garde une ou deux lettres médiales caractéristiques du mot qui servent à l'identifier. Il y en a qui n'ont que la lettre initiale et celle finale ou bien seulement celle initiale.

Les abréviations sont, en général, surmontées d'une sorte de trait, crochet, arceau, tilde ou barre horizontale, en tant que signe abrégatif.



Dans l'extrait du manuscrit ci-dessus⁵, nous pouvons observer, à titre d'illustration, des mots abrégés accompagnés de signes abrégatifs:

pchenemt – prochenement, *venat* – venant, *en tesmoig* – en tesmoignage

Faute de signes abrégatifs à la disposition, nous ne mentionnons que les mots abrégés.

Dans notre texte nous en avons trouvé encore d'autres : substantifs, adjectifs qualificatifs, formes verbales, adverbes, prépositions, rendus par une seule lettre initiale : *q* – que, *s* – saint, *p* – par ; par la lettre initiale et finale : *de pt* – de part, par la troncation de la fin du mot : *monseign* – monseigneur, *missi* – missire, *ent* – entre ; par la chute des voyelles ou consonnes médiales : *chhrs* ou *chls* – chevaliers, *sut* – sunt, *gre* – grace, *briemt* – briement, *gnt* – grant, *psente* – presente, *emps* – empres, *letts* – lettres, *se psera* – se pasera, *en la mane* – en la maniere.

⁴ http://www.lexilogos.com/luxembourg_carte.htm#origine

⁵ Kindl, M., Státníková, P., *Královský sňatek: Eliška Přemyslovna a Jan Lucemburský – 1310 : průvodce dobou*, Praha: Gallery, 2010, p. 209.

3. Morphologie

Le système flexionnel est en décadence, au cas sujet pluriel on emploie les formes du cas régime avec *-s* final : cas sujet pluriel : *touz debatz es descorz*, *touz descourz*, cas régime singulier : *leur descort*. La forme du cas sujet singulier n'est conservé que dans quatre expressions : *missire Jehan de Chasteillion*, *nous roys de Boeme*, *que dieus absoille*, *dez maintenant lez diz roys de Boeme et conte de Bar sunt entre eus et leur gens aussi en bonne amour*. Dans d'autres cas il y a la forme du cas régime singulier ou pluriel : *que lez diz signours ou leur gens eussent*, *ou cas que les deus souverains dessusdiz ne seroient en accort*. Même dans la désignation du roi de France au cas sujet il n'y a pas *-s* final : ... *en la maniere que le roy Charle de France que dieus absoille lordena par sez lettres saieles ...*

Les relations de possession et d'appartenance où le complément est représenté par un nom de personne, sont exprimées par la simple juxtaposition : *la feste saint Martin dyver*, *dou filz le conte de Bar*, *la fille le Roy de Boeme*.

L'article défini précède les substantifs précédés par les prépositions : *entre le roy de Boeme*, *en la contet*, *en la maniere*, *en leur vertu*. Il est contracté avec les prépositions *de* et *en* : *dou filz le conte de Bar*, *selont la teneur dez allyances*, *touz debatz es descorz*.

Après la préposition à le substantif reste sans article : *a roy de Boeme*, *a jour de huy*. La construction verbo-nominale sans article, en tant qu'expression figée, témoigne de son ancienneté : *ne seroient en accort*.

Si l'adjectif précède un substantif, celui-ci reste aussi sans article : *pour plus grant confirmation*, *en bone amour*, *en bone pays*.

L'article est absent devant un substantif employé en épithète *jour doost* (d'août), *confirmation de pays et damour*.

L'article défini au pluriel se termine soit par *-s* (moins souvent), soit par *-z* : *les deus souverians dessusdiz*, *par lez chevaliers ou par lez chevaliers*, *entre lez diz roy de Boeme et conte de Bar*, *lez diz roys de Boeme et conte de Bar*, *lez quelles alliances*.

Dans le cas suivant, nous pouvons observer que deux substantifs liés par la conjonction de coordination *et* sont chacun précédé par une autre forme de l'article défini au pluriel *lez/les* : « *lez espousailes et les noces* ». La consonne finale *-z* peut rendre la liaison avec le mot qui commence par une voyelle : « *la teneur dez allyances, lez espousailes, ...* ». Mais comme nous l'avons vu plus haut, la consonne finale *-z* se trouve aussi devant les mots avec une consonne à l'initiale : *lez chevaliers*. On peut en déduire qu'il y a un flottement dans la graphie dû à l'amuïssement des consonnes finales. Le même phénomène apparaît dans l'adjectif *lez diz signours* employé au cas sujet pluriel et l'adjectif composé d'un adverbe (*dessus*) et d'un participe passé (*dis/diz/dit*) : *dessusdis*, *dessusdiz* – employé au cas sujet pluriel, *dessusdit* – employé au cas régime singulier. Le pronom personnel tonique à la 3^e personne est terminé aussi soit par *-z*, marquant la liaison, soit par *-s* : *euz entre eus*, *entre eus et leur gens*. L'adjectif possessif au pluriel *par sez lettres* comporte *-z* final.

L'article indéfini n'y apparaît pas.

L'adjectif *grant* ne s'accorde pas encore au féminin : *pour plus grant confirmation*. Le genre du substantif *amour* est féminin, car l'adjectif a la forme du féminin : *en bone amour*, *en bone pays*. Il y a un usage fréquent des adjectifs déverbatifs *dessusdis/dessusdiz/*, complété par un adverbe : *pris pardessus*, qui réfèrent à un contexte précédé, aux

parties prises mentionnées ci-dessus. Le langage juridique contemporain se sert de l'adjectif *susdit, e*. Il s'agit d'une des particularités d'un texte de caractère juridique.

Le pronom personnel atone masculin à la 3^e personne du pluriel ne prend pas encore -s final : *il repporteroient*. Le signe du pluriel n'apparaît pas, également, dans l'adjectif possessif *leur* : *leur gens*.

Le pronom personnel atone masculin au régime indirect singulier reste *li* : *ce que bon li semblera*.

Le pronom impersonnel sujet n'est pas encore utilisé : *est assavoir, accorde est que, est accorde que*, sauf le verbe *plaire* : *ou il plaira a roy*.

Il y a un exemple de l'adjectif démonstratif au masculin et au féminin : *ce droit, a ceste presente cedula*.

Les numéraux, transcrits en lettres, sont représentés par les adjectif numéral cardinal et ordinal : *deux* avec la consonne -s finale : *les deus souverains* ; l'année de l'accord 1329 – le numéral *cent* présente la réduction du groupe consonantique final -ts (cents) en -s (*cents*), le numéral *vingt* garde encore la graphie phonétique *vint*, la conjonction *et* relie les numéraux qui suivent l'expression *troiscens* : *mil troiscens et vint et neuf*. Pour marquer la date on se sert de l'adjectif numéral ordinal précédant le substantif *jour* : *le tresaime jour*.

Comme l'accord veut assurer un avenir paisible des deux parties concernées, le temps utilisé le plus fréquemment est le futur simple : *il plaira a roy, touz debaz seront terminez et accordez, lequel leur fera ... et lez accordera, que il pourra, le mariage ... se parfera, et en seront faites lez espousailles*. Quant au verbe *demeurer*, il y a la forme de la 3^e personne du pluriel *demouront* qui rend le futur simple. Au moins, nous nous attendrions à la forme avec la consonne -r- double : *demourront*, mais dans ce cas c'est la terminaison -ont qui révèle le temps futur du verbe.

Le verbe *être* à la 3^e personne du pluriel de l'indicatif garde la forme latine abrégée : *sut*.

Le mode conditionnel est exprimé par l'imparfait du subjonctif : « *Accorde est que touz debatz es descorz que lez diz signours ou leur gens eussent, ...* ».

Le conditionnel présent est utilisé pour rendre une action qui précède à une autre action au futur simple :

« *Et ou cas que les deus souverains dessusdiz ne seroient en accort il repporteroient leur descort a monseignour de Haynau le quel fera suz ce droit et lez accordera selonc ce que bon li semblera le plus briement que il pourra bonnement* ».

A la fin du texte on utilise le passé composé : « *nous ... avons mis nos signes...* » dont l'action se passe au passé, mais par son résultat, elle est liée au présent (après avoir écrit cet accord, les chevaliers ont mis leurs signes).

Par contre l'accord est terminé par une formule figée avec le parfait latin : « *ce fuit fait a Marville ...* ». D'autre part pour rendre le passé, on emploie le passé simple : « *... en la maniere que le roy Charle de France que dieus absoille lordena ...* ».

L'expression figée à l'époque *que Dieu absoille* (que Dieu absolve – *que Dieu pardonne*) est utilisée derrière le nom du roi Charles IV décédé quelques mois avant l'élaboration de l'accord. Le verbe archaïque *absoiller* (absoudre) a la forme du subjonctif présent dans la proposition optative (*pardonner les péchés, en parlant du jugement de Dieu après la mort*).

Le participe présent *venant* est transcrit par une forme abrégée : « *emprs la feste s Martin dyver prochenemt venat* ».

L'adverbe *sus*, dans l'expression *le quel leur fera suz ce droit*, avec la lettre *z* finale, vient de la préposition latine *susum*. Il se réfère à quelque chose dont il a été question précédemment, plus haut dans le texte (*le droit*). Dans le langage juridique contemporain, on emploie l'adjectif *susdit,e*. L'adverbe *ades*, issu de la locution latine *ad id ipsum*, signifie *toujours*. D'autres adverbes utilisés sont formés à l'aide du suffixe *-ment* abrégé à *-mt* : *briemt, bonnemt, prochenemt*.

La préposition *empres* réduite à *emps*, issu du latin *in pressum*, a le sens d'*après*. *En* est suivi de l'article défini *en la contet* marquant le lieu, dans la locution prépositionnelle sans article la préposition *en* indique la manière : *en tesmoignage*, ou l'état : *en bone amour, en bone pays*. La locution prépositionnelle *en leur vertu* a le sens de caractère juridique de *leur fait, sous leur influence*.

4. Syntaxe

Le texte ayant un caractère de déclaration officielle contient, du point de vue syntactique, des propositions déclaratives. La syntaxe de la phrase est relativement fixe.

Il n'y a qu'une proposition négative qui est exprimée par le seul adverbe négatif *ne* : *se lez dessusdis ne saccordoyent par la vertu ...*

Pour introduire le texte on emploie le présentatif *c'est* : *cest laccort fait entre ...* qui apporte l'identification du type injonctif du texte.

La subordination est représentée par des propositions relatives, conjonctives sujet, complément d'objet, complément circonstanciel de lieu, propositions adverbiales de condition.

Les subordonnées relatives sont introduites par le pronom relatif objet *que* dont l'antécédent est un substantif animé : « *le roy ... que dieus absoille* » ; le verbe est au mode subjonctif, parce qu'il s'agit d'une phrase optative ; ou un substantif inanimé : « *touz debatz ... que lez diz signours eussent....* », le verbe de la proposition relative est au mode subjonctif, car elle exprime une éventualité. Il y apparaît aussi le pronom relatif sujet avec article *le quel* dont l'antécédent est un substantif animé : « *a monseignour ... lequel leur fera suz ce droit* ». Une des propositions relatives commence par le pronom relatif de complément circonstanciel de lieu *où* : « *la ou il plaira a roy* ».

Les subordonnées conjonctives sujet sont introduites par la conjonction *que* : ... *est assavoir que ... , accorde est que ... , est accorde que ...* L'ordre des mots *participe passé – verbe être* se trouve tout au début de la proposition, étant une formule juridique. Employée dans l'ordre *verbe-participe passé*, l'expression est précédé par un complément adverbial de cause : *pour plus grant confirmation ... est accorde que ...*

La conjonction composée *ou cas que* est employée dans la proposition hypothétique. Le verbe dans la subordonnée, ainsi que dans celle principale, a la forme du conditionnel présent : « *ou cas que les deus souverains ... ne seroient en accort... il reppoteroient...* ». Après la conjonction *se* il y a le verbe au présent de l'indicatif : « *se lez dessusdis ne saccordoyent ...* ».

5. Conclusion

Ce bref document officiel de l'administration royale présente des flottements orthographiques, ainsi que morphologiques, surtout dans le système flexionnel. Tout en révélant la transformation linguistique survenue au XIV^e siècle, il garde, néanmoins, certains traits de l'ancien français dans ses formes et expressions fixes (*accorde est que, ce fuit fait a*) caractéristiques pour le style juridique.

La valeur inégale de ce document authentique repose non seulement sur sa dimension historique et culturelle générale, mais aussi sur le témoignage de l'état et de l'évolution de la langue française à l'époque en question que nous avons essayé d'illustrer par notre analyse.

Résumé. Francouzský administrativní jazyk 1. poloviny XIV. století. Lingvistická analýza smlouvy uzavřené v roce 1329 mezi českým králem Janem Lucemburským a Vilémem I., hrabětem z Baru, se zaměřuje na pravopisné, fonetické, morfologické a syntaktické jevy. Oficiální administrativní text dokládá příklady přerodu francouzštiny v období XIV. století, kdy dochází k rozpadu deklinačního systému jako důsledku zániku výslovnosti koncového -s. Text si však zachovává pevnou strukturu s archaizujícími výrazy a konstrukcemi typickými pro právnícký styl. Je jedinečným dokladem vývoje francouzského jazyka.

Bibliographie

- BRUNOT, F. (1966), *Histoire de la langue française des origines à nos jours*. Tome I, Paris: Armand Colin.
- CHASSANT, L.-A. (1846), *Dictionnaire des abréviations latines et françaises, usitées dans les inscriptions lapidaires et métalliques, les manuscrits et les chartes*, Evreux: Cornemillot.
- GAMILLSCHEG, E. (1949), *Etymologisches Wörterbuch der französischen Sprache*, Heidelberg: Karl Winter-Universitätsverlag.
- GREVISSE, M. (1990), *Le bon usage*, Paris: Duculot.
- HENDRICH, J., RADINA, O., TLÁSKAL, J. (2001), *Francouzská mluvnice*, Plzeň: Fraus.
- KINDL, M., STÁTNÍKOVÁ, P. (2010), *Královský sňatek : Eliška Přemyslovna a Jan Lucemburský – 1310 : průvodce dobou*, Praha: Gallery.
- MEYER-LÜBKE, W. (1935), *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg: Nathan.
- NOVOTNÝ, F. (1948), *Latinská mluvnice*. Díl třetí, Praha.
- SPĚVÁČEK, J. (1982), *Král diplomat*, Praha: Panorama.

Sitographie

<http://www.lexilogos.com> (consulté le 5 mai 2012)

<http://www.cnrtl.fr> (consulté le 5 mai 2012)

Zdeňka Schejbalová
Katedra romanistiky
Pedagogická fakulta
Masarykova univerzita v Brně
Pořící 9/11
CZ-603 00 BRNO
République tchèque

LOS VERBOS PRONOMINALES EN EL ESPAÑOL ACTUAL Y SUS LOCUCIONES

Jana Veselá
Universidad de Ostrava

jana.vesela@osu.cz

Resumen. El artículo se ocupa de la problemática de los verbos pronominales en el español actual, su definición y clasificación. Se describen los esquemas formales según los cuales algunos de estos verbos construyen las unidades fraseológicas llamadas *locuciones*. En total se analizan treinta y dos verbos y sus locuciones registradas en el diccionario *CLAVE*. El análisis se centra preferentemente en la descripción formal de estas estructuras. Son ante todo los verbos pronominales alternantes los que forman estas construcciones. Predominan las locuciones con el acusativo pronominal *las*.

Palabras clave. Español. Verbo pronominal. Definición. Locuciones verbales con los verbos pronominales. Esquemas formales.

Abstract. Pronominal verbs in Spanish and their locutions. The article deals with the so-called Spanish pronominal verbs, their definition and classification. On the basis of the corpus which consists of the locutions involving pronominal verbs that were excerpted from the *CLAVE* dictionary, the author describes seventeen morphosyntactic paradigms which serve as the basis for the formation of these phrasemes. Altogether, thirty-two verbs constituting the core of these phraseological units were analysed. These locutions most often consist of alternating pronominal verbs. Verbs constructed with the pronominal accusative *las* prevail.

Keywords. Spanish language. Pronominal verb. Definition. Verbal locutions with pronominal verbs. Formation paradigms.

1. Introducción

En la presente contribución, reanudando nuestra investigación del elemento *se* en el español actual, nos dedicamos al análisis de los verbos en los que destaca el valor léxico de dicho signo lingüístico con especial atención a las locuciones que estos verbos generan. Se trata de los llamados *verbos pronominales*. En el marco de los verbos pronominales hay que distinguir dos grupos, los exclusivamente pronominales que no existen sino en forma pronominal y los pronominales alternantes (NGRAE, 2009)¹ que existen en ambas formas, la pronominal y la no pronominal usándose las formas no pronominales como predicados transitivos o intransitivos, en muchos casos la forma no pronominal se caracteriza por ambos usos sintácticos según la acepción respectiva. Los verbos pronominales se usan en las oraciones intransitivas constituyendo predicados solos, con un complementeo distinto al directo o con un complemento circunstancial.

A lo largo de nuestra investigación, examinando la extensión semántica de los verbos pronominales, nos hemos fijado en que el número de acepciones que tienen los verbos exclusivamente pronominales es relativamente bajo —tienen uno o dos significados (rara vez tres)— al contrario, la polisemia verbal va aumentando si el verbo da lugar a un uso sintáctico más variado. Ahora bien, los verbos cuya extensión semántica es muy amplia y que permiten construir predicados tanto transitivos como intransitivos, existen en ambas formas, en la no pronominal y la pronominal.

Además, los verbos pronominales aparecen a veces en función de predicados complejos como núcleos de construcciones lexicalizadas que los diccionarios registran como locuciones. Estas se construyen con pautas sintácticas muy variadas y los verbos pronominales participantes adoptan significados nuevos.

2. El *se* léxico como parte integrante de los verbos pronominales

En nuestra investigación hemos llegado a la conclusión de que el español actual dispone del *se* personal (variante de *le* o *les*) con función de complemento indirecto; el *se* reflexivo (con diferenciación entre el complemento directo y el complemento indirecto); recíproco (con diferenciación entre el complemento directo y el complemento indirecto); dativo concordado; dativo simpatético (o de posesión) y el *se* léxico que forma parte de los verbos pronominales. Estos valores se clasificarían según la NGRAE como paradigmáticos. El *se* de pasiva refleja e impersonal representarían, según la misma clasificación, el *se* no paradigmático. Antes, nos encontrábamos también con la distinción entre el *se* pronominal y no pronominal.

El ser componente de las formas de tercera persona de los verbos pronominales representa entonces uno de los valores del *se* paradigmático. La NGRAE habla del *morfema*

¹ RAE – ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA (2009), *Nueva gramática de la lengua española*, 2 vols, Madrid: Espasa Libros, S. L. U.

pronominal en este caso. Nosotros, coincidiendo con la clasificación y nomenclatura de Milagros del Castillo Curto (s. a.)² preferimos hablar del *se léxico* que, en el caso de los verbos exclusivamente pronominales, tenemos que considerarlo como morfema pronominal vacío mientras que en el caso de los verbos pronominales alternantes, se trata de un morfema pronominal con significado ocasional que se ve dotado de uno o más significados *ad hoc*.

2.1. La acotación del término «verbo pronominal»

La RAE sigue manteniendo su postura respecto de los verbos pronominales en estos contextos afirmando que son las formas pronominales las que adoptan matices expresivos en contraste con su(s) equivalente(s) forma(s) sin incremento pronominal. Sin embargo, el incremento pronominal es indispensable también en los verbos con los que se construye en español la llamada «voz media». Igual que los académicos, también otros lingüistas están persuadidos de que la voz media sirve para expresar que «[...] al sujeto le ocurre lo denotado por el verbo, sin que haya causa conocida o sin que esta importe, a veces por tratarse de una acción inherente a la naturaleza del sujeto: *El barco se hundió; En primavera los campos se llenan de flores*» (DPD, 2005)³. El fenómeno de la voz media tiene que ver con la clasificación semántica de los verbos. Según este criterio los verbos expresan acciones, procesos, estados y cambios de estado. Todos menos los verbos de acción generan las construcciones de voz media; añadamos que su predicado es siempre intransitivo. Muchos lingüistas afirman al respecto que esta construcción no es reflexiva —falta un agente verdadero—, simplemente le ocurre algo a alguien. Hay lingüistas que, tomando en consideración el criterio semántico, distinguen entre las construcciones reflexivas y mediales, otros las encajan en las construcciones que forman los verbos pronominales⁴.

De todos modos, no debemos confundir el valor reflexivo y recíproco del *se* con su valor léxico. En las construcciones reflexivas existen siempre uno o más agentes a los que vuelve la acción. Como es sabido —y lo señalan, entre otros, R. Seco (1973 [1930])⁵, Gili y Gaya (1968 [1943]), M. Seco (1980 [1972]) o Alarcos Llorach (1990 [1970]; (1996 [1994]) — en las oraciones recíprocas dos o más sujetos realizan la acción y la reciben mutuamente. Son una modalidad de las oraciones reflexivas de las que no se distinguen por la forma sino por el sentido. A veces, es posible distinguir entre los dos tipos de oraciones solamente con ayuda de un reforzamiento en forma de las expresiones, tales como *mutuamente, entre sí, los unos con los otros*, etc.

Se da a entender asimismo que las oraciones reflexivas y recíprocas solo pueden tener lugar con los verbos transitivos. Con los intransitivos no puede haber reciprocidad. Al

² http://dialnet.unirioja.es/servlet/fichero_articulo?codigo=896950&orden...; 17.8.2010.

³ <http://buscon.rae.es/dpdI>; 2.3.2011.

⁴ Consúltese Héctor Campos (2000 [1999]), “Transitividad e intransitividad”, in: Bosque Muñoz, I. – Demonte Barreto, V. (dirs.), *Gramática descriptiva de la lengua española*, vol. 2 (Segunda parte. Las construcciones sintácticas fundamentales. Relaciones temporales, aspectuales y modales), Madrid: RAE, Espasa Calpe, pp. 1519–1574.

⁵ En las referencias bibliográficas indicamos tanto la fecha de edición o reimpresión que manejamos, como la de la primera edición (entre corchetes).

aceptar esta premisa deberíamos llegar a la conclusión de que no podrá producirse nunca la reciprocidad con los verbos pronominales que son intransitivos.

Ahora bien, partiendo de la definición del *Diccionario de la lengua*, 22.^a ed., el verbo pronominal es:

El que se construye en todas sus formas con un pronombre átono que concuerda con el sujeto y que no desempeña ninguna función sintáctica oracional. Algunos verbos son exclusivamente pronominales como *arrepentirse*, y otros adoptan determinados matices significativos o expresivos en las formas reflexivas; p. ej., *caer* o *morir* (DRAE, 2001)⁶.

Cabe añadir que es solo a partir de la 19.^a edición del DRAE aparecida en 1970 que se denominan pronominales los verbos conjugados con los pronombres reflexivos (me, te, se, nos, os, se), o bien con el se y sus alomorfos. Los lingüistas solían hablar de los verbos reflexivos siempre que estos formaban construcciones con se y sus alomorfos. Cabe destacar que R. Seco (1930) discierne los verbos reflexivos propios de los verbos reflexivos improprios correspondiendo estos términos a los verbos pronominales y reflexivos respectivamente según la distinción actual de la RAE (NGRAE, 2009).

El *Esbozo* (2000 [1973]) advierte de lo inexactas que eran las clasificaciones precedentes que etiquetaban los verbos solamente como reflexivos, ya que esta denominación no respondía a todos los matices expresivos y significativos que dichos verbos adoptan. En cambio, el término «pronominal», a pesar de aludir solo al aspecto formal, implica los valores tanto reflexivos como no reflexivos.

La *NGRAE* continúa precisando las características asignadas a los verbos pronominales: *Se llaman verbos pronominales los que contienen en su conjugación formas pronominales átonas con rasgos de persona* (NGRAE, 2009: 3099) y trata de clasificarlos analizándolos desde varios ángulos. Se aplican aquí simultáneamente los tres puntos de vista: el morfológico, el sintáctico y el semántico. A decir verdad, sería casi imposible en este caso aislar los tres criterios.

Morfológicamente, podemos dividir los verbos pronominales siguiendo la terminología de la *NGRAE* en *a*) intrínsecos reflexivos (o pronominales inherentes o exclusivamente pronominales⁷) y *b*) pronominales alternantes; estos últimos representan el grupo mayoritario; existen variantes sin el morfema pronominal de estos verbos, intransitivas o transitivas. Las transitivas, según la *NGRAE*, son mucho más frecuentes (el subrayado es nuestro):

Los campos se secan.
El sol seca los campos. (2009: 3102)

En el plano semántico-léxico el *se* funciona, pues, como morfema derivativo que interviene en la formación de los verbos pronominales. Muchos lo clasifican aquí como componente del predicado vacío. Otros acentúan el hecho de que se trata del pronombre porque

⁶ <http://buscon.rae.es/draeI>; 2.3.2011.

⁷ Nosotros utilizaremos el término los «verbos exclusivamente pronominales».

también en estos casos se hace patente su referencia personal (ME *quejo*, TE *quejas*, SE *queja*...).

La catalogación del *se* como «léxico» en esta ocasión se asenta en que al lado de los verbos exclusivamente pronominales coexisten numerosos verbos que presentan diferente significado si se construyen o no de forma pronominal. Puede tratarse de la diferenciación de uno o más significados según la forma. Pongamos como ejemplo la forma *entramparse* frente a *entrampar*. En forma pronominal el verbo tiene el significado de ‘empeñarse o contraer deudas de dinero’ (CLAVE) y con ese significado el verbo nunca se construye sin *se*. Es claramente distinto del significado del mismo verbo en forma no pronominal: ‘referido especialmente a un animal, hacer que caiga en una trampa’ (CLAVE, 2002 [1997]).

Sucede que el cambio de significado lo acompaña el cambio de régimen verbal (*acordar* algo – *acordarse* de algo). Otra vez, ocurre el cambio de régimen pero no el de significado (*olvidar* algo – *olvidarse* de algo; *decidir* algo – *decidirse* por algo). Podemos observar también que ocurre el cambio del aspecto léxico (modo de acción) en algunas parejas (cf. *dormir* – *dormirse*; *ir* – *irse*).

En síntesis, por un lado, el *se* interviene en la estructura de los verbos exclusivamente pronominales como morfema libre vacío, es un mero marcador formal. En el caso de los verbos pronominales alternantes, el *se* desempeña la función del morfema libre con sentido ocasional. De todos modos, conforma la(s) acepción(es) de dichos verbos y es un medio formal relativamente productivo.

2.2. La polisemia de los verbos pronominales

Una vez acotada la definición del verbo pronominal podemos observar la polisemia de los lexemas en cuestión. Como hemos mencionado, el campo de referencia semántica de los verbos exclusivamente pronominales es restringido y no se caracterizan por una polisemia rica. El CLAVE aduce 250 verbos exclusivamente pronominales. En la mayoría de los casos (81,6%) nos encontramos con un solo significado (p. ej. *abalanzarse*, *abolsarse*, *condolerse*, *suicidarse*) o dos (15,6%, p. ej. *abstenerse*, *agazaparse*, *atragantarse*), solo excepcionalmente (2,8%) dichos verbos ofrecen tres significados (p. ej. *enquistarse*, *querrellarse*, *resentirse*, *zafarse*).

En cuanto a los verbos pronominales alternantes —son los que aparecen en forma no pronominal y pronominal con significados diferentes— estos son capaces de actuar en forma no pronominal sea como transitivos sea como intransitivos. La lista de los verbos usados como transitivos que disponen de la forma pronominal con significado(s) diferente(s) contiene 136 verbos con una extensión semántica elevada. El verbo *pasar* ocupa el primer lugar con 33 acepciones y es de extensión semántica máxima. Siguen los verbos *hacer* (32), *echar* y *poner* (24), *cerrar* y *picar* (21), *tirar* (20), *cargar* (19), *llevar* (18) como muestra de algunos de estos verbos polisémicos. Sus formas pronominales correspondientes amplían aún más la extensión semántica del lexema con significados nuevos: *cargarse* (6), *pasarse* (3), *echarse* (5), *cerrarse*, *llevarse* y *ponerse* y (4), *picarse* y *tirarse* (3), *hacerse* (2).

Los verbos intransitivos que figuran como pronominales alternantes son solamente 24 según el CLAVE. Nuestra lista incluye, entre otros, el verbo *salir* (18 acepciones), *ir* (17), *llegar* (11).

3. Las locuciones verbales

Las locuciones son unidades léxicas muy frecuentes en español. Según subraya Bartoš «el término locución [...] es uno de los más controvertidos en la fraseología española» (2012:33) y existen varios criterios de clasificación.

Según postula la *NGRAE* cuya definición es por excelencia formal-funcional poniendo en relieve la institucionalización y el carácter pluriverbal de las unidades en cuestión:

Se llaman LOCUCIONES los grupos de palabras lexicalizados (en el sentido ya formados e incluidos en el diccionario) que constituyen una sola pieza léxica y ejercen la misma función sintáctica que la categoría que les da nombre (*NGRAE*, 2009: 53).

La locución es, según aduce el diccionario *CLAVE* «Combinación fija de palabras que forman un solo elemento oracional y cuyo significado no es siempre el de la suma de los significados de sus miembros» (2002 [1997])⁸.

Siguiendo el criterio formal, se suelen distinguir en español las locuciones nominales, adjetivas, preposicionales, adverbiales, conjuntivas, interjectivas y verbales. Estas últimas son definidas por los lingüistas como conjuntos de palabras de las que al menos una es un verbo (Škultéty (1991)⁹, Corpas Pastor 1996, Gómez Torrego (2002 [1997])). Sintácticamente, el verbo es un solo núcleo del predicado y el elemento que lo acompaña no ejerce ninguna función sintáctica sino que forma con él el predicado. Hay también locuciones formadas por dos verbos. El segundo verbo aparece, en tal caso, en forma no personal: *llevarse a matar*. Estas locuciones no deben confundirse con las perífrasis verbales porque en ellas no hay verbos auxiliares ni principales formando ambos un conjunto que selecciona sus argumentos. Además, la forma no personal no es sustituible por cualquier otro infinitivo. Las locuciones son, entonces, el resultado de la lexicalización y representan una sola idea.

Las locuciones verbales expresan procesos, formando los predicados, con o sin complementos. Presentan una gran diversidad morfosintáctica (Corpas Pastor, 1996: 102). La situación en este campo parece complicada. Se dan no solo los conjuntos formados por dos verbos, uno en forma conjugada, otro en forma no personal, sino que existen «binomios» contruidos por dos núcleos verbales unidos por conjunción, p. ej. «*dar y tomar* (‘discutir, alterar, o bien, en equitación, aflojar y tirar alternativamente de las riendas’, *DALE*¹⁰)» (cit. en Corpas Pastor, 1996: 102). Según sostiene dicha autora, pertenecen a este tipo de locuciones también las locuciones compuestas de verbo y pronombre (p. ej. *cargárselas*), de verbo, pronombre y partícula (*tomarla con* alguien/algo) o de verbo más partícula asociada a éste, con complemento opcional, como *dar de sí*. Según la construcción, que es muy variada en español, Škultéty (1991: 51–56) distingue veintisiete modelos de fraseologismos verbales. Sin embargo, en su análisis no se hace distinción entre los verbos

⁸ En las referencias bibliográficas indicamos tanto la fecha de edición o reimpresión que manejamos, como la de la primera edición (entre corchetes).

⁹ Škultéty (1991: 50) utiliza, entre otros, el término *fraseologismos verbales*.

¹⁰ *DALE* – abreviatura utilizada por Corpas Pastor para el *Diccionario actual de la lengua española*, por Manuel Alvar Ezquerro, Barcelona: Bibliograf, 1990.

pronominales y los no pronominales y su investigación en este campo parte exclusivamente de la variedad cubana del español.

4. La metodología

Actualmente, no disponemos de una lista completa de verbos pronominales. La *NGRAE* presenta unos cincuenta verbos exclusiva o preferentemente pronominales (2009: 3103). Desgraciadamente, no se hace una distinción clara entre los que existen como exclusivamente pronominales y los que admiten variantes transitivas en otras acepciones. La ausencia de un listado parecido nos ha guiado a elaborar varios listados de verbos pronominales: primero el de los verbos catalogados por el *CLAVE* como exclusivamente pronominales y otro que ofrece una confrontación de las posturas adoptadas por los autores de los diccionarios *CLAVE* y *DEA* a la hora de clasificar el uso transitivo y/o intransitivo de los verbos españoles y categorizarlos como pronominales o no pronominales. Nos interesó saber qué verbos recogidos en el *CLAVE* y que nosotros habíamos encasillado como transitivos al observar su uso ejemplificado por este diccionario, se corresponden con los mismos verbos clasificados por este como pronominales con significado diferente, es decir, pronominales alternantes. Los mismos métodos los aplicamos durante la confección de la lista siguiente de verbos intransitivos. Otra lista recoge los verbos que se usan tanto en oraciones transitivas como en las intransitivas. La mayoría de estos verbos, igual que los del listado precedente, se caracterizan por una polisemia rica y disponen de un equivalente lexema pronominal (Veselá, 2010: 104–278). Luego, examinamos todas las construcciones con los verbos pronominales que el *CLAVE* clasifica como *locuciones*.

Hay varios motivos que nos han llevado a elegir el diccionario *CLAVE* para realizar nuestra investigación. En primer lugar, por la actualidad del léxico que recoge. Cabe destacar que los autores han confeccionado este diccionario con el afán de incluir las palabras más usuales del vocabulario español actual, eliminando términos y usos anticuados. Al contrario, el corpus contiene abundantes neologismos y figuran en él las expresiones empleadas preferentemente en la lengua diaria y en los medios de comunicación. Dicha obra lexicográfica, a pesar de su relativamente reducida extensión (unas 70 000 palabras), atiende a dos normas lingüísticas, la castellana (la del centro-norte peninsular) y la norma meridional (la del sur peninsular, Canarias e Hispanoamérica). Las acepciones pertenecientes a esta última van precedidas de la marca *En zonas del español meridional*. Las cifras arábigas, a su vez, sirven para ordenar las acepciones registradas según la frecuencia de su uso. El diccionario consultado registra no sólo los significados frecuentemente aparecidos en el estándar sino también en el registro argótico o vulgar. Durante la confección de los listados hemos prescindido de aquellos verbos pronominales que el *CLAVE* indica como exclusivamente argóticos y/o vulgares o los hemos reducido al mínimo. Especial atención hemos prestado a las acepciones señaladas como coloquiales (*col.*). Se trata, en nuestra opinión, de manifestaciones materializadas de la evolución continua por la que va pasando cada idioma, que es una materia viva. El *CLAVE* señala con el símbolo [puesto delante de un verbo o una acepción suya respectivamente, que tal verbo o acepción todavía no están registrados en el *DRAE*.

La primera lista que hemos elaborado a base de nuestro diccionario incluye 250 verbos exclusivamente pronominales. Se les podrían añadir otros que alega el *DEA* (solo

los verbos bajo la letra A exceden el número de los mismos citados por el *CLAVE* en 55 verbos; no hemos sumado todavía las demás letras). Los verbos pronominales alternantes (con variantes no pronominales usadas como transitivas) son 409. Los verbos pronominales alternantes (variantes usadas como intransitivas ascienden a 24 (son 32 acepciones de las formas pronominales en total). Los verbos pronominales alternantes (con variantes de ambos usos sintácticos) alcanzan el número de 136 (con 218 acepciones de formas pronominales en total). Por un lado, el diccionario *CLAVE* recoge 819 verbos pronominales (1067 acepciones en total), por otro lado, la *NGRAE*, como ya hemos dicho, ejemplifica el fenómeno de los verbos pronominales solo con unos cincuenta verbos.

Partiendo de la definición de la RAE (*NGRAE*, 2009: 53), hemos enfocado las locuciones generadas por los verbos pronominales. Hemos reunido exclusivamente aquellas construcciones que el *CLAVE* cataloga como locuciones, muchas de ellas coloquiales (lo que dejamos indicado mediante la marca *col.*). Las locuciones analizadas las compone, junto con otro(s) elemento(s), el verbo que existe tanto en forma pronominal como no pronominal con significados distintos. La locución se ha formado a base de la primera forma. Ejemplo: *arreglarse/arreglar: arreglárselas*.

5. Pautas sintácticas con las que se construyen las locuciones con verbos pronominales

Después de observar las construcciones lexicalizadas marcadas como locuciones¹¹ hemos llegado a contabilizar diecisiete modelos. A continuación ejemplificamos cada una de las pautas sirviéndonos, por un lado, de las definiciones y ejemplos ilustrativos dados por el *CLAVE* y, por otro lado, añadiendo algunos comentarios nuestros que se basan en los resultados sacados del análisis (el remarcado en negrita es nuestro).

(A) Verbo pronominal en imperativo (2.^a sg.):

[**piérdete** *col.*]¹² ‘Expresión que se usa para indicar a alguien que se vaya’.
¡‘Piérdete’ y no vuelvas por aquí hasta que yo no te llame!

El esquema (A) no corresponde exactamente a la definición académica de la locución que nos sirve de punto de partida; no se trata de grupos de palabras sino del verbo pronominal en solitario y el elemento pronominal como parte integrante. Cumple, sin embargo, con los demás requisitos: tiene función de predicado (verbal en este caso), se ve registrado por el diccionario como locución y, dada su fijación interna, se nota que la lexicalización se ha llevado a cabo.

El *CLAVE* también registra como locución la construcción *agárrate* generada por el verbo pronominal *agarrarse*. Se trata, sin embargo, de una locución interjectiva.

(B) Verbo pronominal en imperativo + Compl. directo *esa*

¹¹ Desgraciadamente, ni la 5.^a edición de 2002 con la que trabajamos ni la 6.^a que consultamos clasifica las locuciones en verbales, nominales, adjetivas, etc. Todas las locuciones aducidas por el *CLAVE* tan solo llevan la marca *loc.*

¹² Copiamos aquí el símbolo [que usa el *CLAVE* para indicar que el *DRAE* no registra todavía la expresión en cuestión.

chúpate esa *col.* ‘Expresión que se usa para recalcar algo oportuno o ingenioso que se acaba de decir’.

Lo sé antes que tú, ¡chúpate esa!

- (C) Verbo pronominal + Acusativo pronominal *lo*

pasárselo *col.* ‘Vivir o experimentar una serie de circunstancias’.

¿Cómo te lo has pasado en la playa?

- (D) Verbo pronominal + Acusativo pronominal *la*

pegársela *col.* ‘Caerse, chocarse o tener un accidente violento’.

Bájate de la mesa, que te la vas a pegar.

- (E) Verbo pronominal + Acusativo pronominal *la* + *a* alguien

pegársela a alguien **1. col.** ‘Engañarlo o burlarse de su buena fe’. **2. col.** ‘Ser infiel’.

(1) *Siempre me engañas, pero esta vez no me la vas a pegar.*

(2) *Como me enteré de que me la pegas, me largo y no vuelves a verme.*

- (F) Verbo pronominal + Acusativo pronominal *las*

componérselas *col.* ‘Encontrar el modo de solucionar uno mismo un problema o de salir adelante en la vida’.

Te has aprovechado, así que ahora compóntelas como puedas sin mí.

echárselas de *col.* En zonas del español meridional ‘Presumir de algo’.

Ese se las echa de muy culto.

Las pautas (C), (D) y (F) representan, en nuestra opinión, tres casos diferentes. Ninguno de los pronombres acusativos puede sustituir al otro, siendo invalidados siempre en cierto contexto. La locución *pasárselo* no puede, entonces, aparecer como **pasársela* ni **pasárselas*, etc. Cada uno de los tres tipos cumple con el requisito de fijación e idiomatismo, rasgos propios de los frasemas.

- (G) Verbo pronominal + Acusativo pronominal *las* + Sustantivo inanimado

traérselas algo *col.* ‘Ser muy difícil o muy malo’.

Este asunto se las trae y no es tan fácil como parecía.

- (H) Verbo pronominal + Acusativo pronominal *las* + Preposición *con* + Alguien

[vérselas con] alguien *col.* ‘Tener un enfrentamiento’.

Si sigue molestando, se las verá conmigo.

- (I) Verbo pronominal + Acusativo pronominal *las* + (Muy) *felices*

prometérselas (muy) felices *col.* ‘Tener, sin gran fundamento, esperanzas de que algo salga bien’.

Aunque estaba lleno de deudas, se las prometía muy felices con ese negocio porque confiaba en su suerte.

- (J) Verbo pronominal unipersonal (3.^a sg.) + Dativo pronominal *le* + Algo a Alguien
escaparse algo a alguien **1.** ‘Decirlo o emitirlo involuntariamente’. **2.** [No alcanzar a entenderlo].
(1) *Te lo cuento si después **no se te escapa** el secreto.*
(2) ***‘Se me escapa’** lo que me quiso decir con ese gesto.*

La pauta (J) con la que se construye la locución con el verbo *escaparse* da lugar a dos significados nuevos de este verbo pronominal alternante; se suman a las cuatro acepciones distintas alegadas por el *CLAVE*. Además, como no pronominal el verbo *escapar* dispone en total de cinco significados según si se usa como predicado transitivo o intransitivo.

- (K) Verbo pronominal + Adverbio
(1) **echarse atrás** ‘No cumplir un trato o desdecirse de algo’.
Me eché atrás porque no vi claro el negocio.
(2) **echarse encima** algo ‘Estar muy próximo’.
*Acaba de terminar el verano y ya **se echan encima** los primeros fríos.*
(3) **venirse abajo** alguien ‘Hundirse moralmente’.
*Cuando perdió el trabajo **se vino abajo**, y ahora va al psiquiatra.*

En nuestro corpus aparecen solo los adverbios *abajo*, *atrás* y *encima*.

- (L) Verbo pronominal + Preposición *a* + Infinitivo
(1) **[llevarse a matar col.** ‘Tener muy malas relaciones’.
(2) **matarse a** hacer algo ‘Hacerlo en exceso o de forma intensa’.
*Cuando llegan los exámenes, **‘se mata’ a estudiar.***
- (M) Verbo pronominal + Preposición + Sustantivo (animado/inanimado)/Pronombre
(1) **dejarse de** algo ‘Dejar de prestarle atención, para pasar a dedicársela a otras cuestiones’.
***Déjate de juegos de ordenador** y ponte a estudiar ahora mismo.*
(2) **entenderse con** alguien ‘Tratar con él’.
*Yo haré el informe y **tú te entiendes con el delegado.***
(3) **entenderse con** algo ‘Hacerse cargo de ello para manejarlo o sacarle rendimiento’.
Entiéndete tú con el nuevo ordenador.
- (N) Verbo pronominal + Infinitivo
dejarse caer col. ‘Presentarse de forma inesperada’.
*A ver cuándo **te dejas caer** por aquí, que hace mucho que no te vemos.*

La locución (N) construida con el verbo *dejarse* (pronominal alternante) se parece a la perífrasis verbal. Es la definición misma de esta construcción la que justifica su catalogación como locución. En función de predicado, en este caso, aparece también con el complemento circunstancial de lugar *por aquí*.

(O) Verbo pronominal + Expresión de reciprocidad

comerse (los) unos a (los) otros ‘Oponerse entre sí o arremeter unos contra otros de manera airada’.

Cuando empezaron las rebajas, se comían unos a otros por conseguir la mejor ganga.

(P) Verbo pronominal + Expresión de reflexividad

(1) **decir (entre/para) sí** ‘Reflexionar consigo mismo’.

Cuando se enteró, dijo para sí: «Esta me la pagas».

(2) **negarse** alguien **a sí mismo** ‘Sacrificar su propia voluntad en servicio de Dios o del prójimo’.

Jesús dijo: «Si quieres ser perfecto, niégate a ti mismo y sígueme».

El verbo *decir* es pronominal alternante. En la locución (1) aparece, sin embargo, en forma no pronominal seguido de la expresión reflexiva *para sí*.

(Q) No + Verbo + *Las* + *Todas* + Preposición *con* + Expresión de reflexividad

no llevarlas todas consigo col. ‘Tener algún recelo o temor’.

Aunque me diga que no me engaña, no las llevo todas conmigo.

6. Resultados del análisis

Hemos observado los siguientes verbos (subrayamos los exclusivamente pronominales): *apañarse*, *arreglarse*, *cargarse*, *comerse*, *componerse*, *chuparse*, *decir (entre/para sí)*, *dejarse*, *echarse*, *entenderse*, *escaparse*, *guillarse*, *hacerse*, *industriarse*, *jugarse*, *llevarse*, *manejarse*, *matarse*, *negarse*, *ofrecerse*, *pasarse*, *pegarse*, *perderse*, *pirarse*, *ponerse*, *prometerse*, *rifar* (no catalogado como pronominal), *traer* (no catalogado como pronominal), *venirse*, *verse*, *volver (en sí)* (no catalogado como pronominal) que han dado 41 locuciones verbales, una locución adjetiva (*agárrate col.*) y una locución adjetiva (*[para comérselo col.]*).

Solamente tres verbos del corpus que consta de 32 verbos son exclusivamente pronominales: *guillarse*, *industriarse* y *pirarse*. La mayoría de los verbos examinados (27) son pronominales alternantes. Los tres verbos exclusivamente pronominales generan las siguientes locuciones: *guillárselas col.* ‘Fugarse o irse’, *industriárselas col.* ‘Encontrar uno mismo la solución a un problema o el modo de salir adelante en la vida’ y *pirárselas col.* ‘Fugarse o irse’ (sinónimo de *guillárselas*).

Ocurre que alguna locución opera con la forma pronominal del verbo a pesar de que este todavía no ha sido registrado por el CLAVE en esta forma. Es el caso de *rifar*, *traer* y *volver*. Hemos encontrado locuciones sinónimas: *apañárselas col.*, *arreglárselas col.*,

componérselas col., *industriárselas col.* y *manejárselas (col.)* que tienen la definición idéntica, es decir ‘Encontrar uno mismo la solución a un problema o el modo de salir adelante en la vida’. Otro ejemplo de sinonimia lo ofrecen las locuciones cuyo significado es ‘fugarse o irse’: *guillárselas* y *pirárselas*, ambas indicadas como coloquiales. Según el *CLAVE* se trata de construcciones idénticas, catalogando el *DEA* la primera como una expresión jergal. Es interesante la clasificación del mismo verbo *pirarse* que, para el *CLAVE* es exclusivamente pronominal mientras que el *DEA* lo registra como pronominal alternante. La locución *pirárselas* aparece, además, en el *DEA* no solo con el significado ‘irse o marcharse’ sino también debería significar ‘morirse’.

Los ejemplos que acabamos de presentar constituyen diecisiete esquemas sintácticos. Hay verbos pronominales con la capacidad de construir locuciones de diferente tipo, por ejemplo: *dejarse (dejarse caer, dejarse de algo)*, *echarse (echarse atrás, echarse encima algo, echárselas de)*, *llevarse (llevarse a matar, llevarse por delante, no llevarlas todas consigo)* o *rifarse (rifarse a alguien, rifársela)*. En nuestro corpus que cuenta con 43 locuciones, prevalecen las locuciones compuestas del verbo pronominal asimilado con el complemento pronominal acusativo *las* (12 casos).

7. Conclusión

Sometidos al análisis los verbos pronominales, hemos llegado a la siguiente conclusión. Los verbos pronominales, ya se trate de los exclusivamente pronominales o los pronominales alternantes, se caracterizan por la presencia obligatoria del morfema *se*. Hablamos del valor léxico en este caso ya que este morfema pronominal es capaz de generar nuevas formas verbales dotándolas de significados nuevos. Los verbos exclusivamente pronominales no se caracterizan por una polisemia extensa, mientras que para los verbos pronominales alternantes es típica la riqueza de significados. Según resulta del examen de las locuciones construidas con los verbos pronominales que registra el diccionario *CLAVE*, son diecisiete las pautas sintácticas según las cuales se construyen las locuciones verbales cuyo núcleo es un verbo pronominal. Son, ante todo, los verbos pronominales alternantes los que juegan un papel importante en este proceso. Nuestro análisis se ha basado en el criterio formal-funcional y nos ha permitido llegar a constatar que en el español actual los predicados complejos que llamamos locuciones verbales se caracterizan por estructuras variadísimas y que se dan con relativamente alta frecuencia.

Résumé. Pronominální (zvrtná) slovesa v současné španělštině a jejich frazémy. Článek se zabývá problematikou tzv. pronominálních sloves ve španělštině, jejich definicí a klasifikací. Na základě korpusu, jenž tvoří kolokační frazémy (locuciones) s pronominálními slovesy vyexcerpované ze slovníku CLAVE, autorka článku popisuje sedmnáct morfosyntaktických vzorů, podle nichž jsou tyto frazémy tvořeny. Celkem byla analyzována třicet dvě slovesa, jež tvoří jádro těchto frazeologických jednotek. Nejvíce se na těchto frazémeh podílejí pronominální slovesa alternující. Převažující skupinu pak tvoří konstrukce slovesa se zájmeným akuzativem *las*.

Bibliografía

- ALARCOS LLORACH, Emilio (1996 [1994]), *Gramática de la lengua española*, Madrid: RAE, Espasa Calpe.
- ALARCOS LLORACH, Emilio (1990 [1970]), *Estudios de gramática funcional del español*, 3.^a ed., Madrid: Gredos.
- BARTOŠ, Lubomír (2012), “Cualidades humanas expresadas por unidades fraseológicas”, *Studia Romanistica*, Vol. 12, Num. 1/2012, Ostrava: FF OU, 31–44.
- CAMPOS, Héctor (2000 [1999]), “Transitividad e intransitividad”, in: BOSQUE MUÑOZ, I., DEMONTE BARRETO, V. (dirs.), *Gramática descriptiva de la lengua española*, vol. 2 (Segunda parte. Las construcciones sintácticas fundamentales. Relaciones temporales, aspectuales y modales), Madrid, RAE, Espasa Calpe, 1519–1574.
- CORPAS PASTOR, Gloria (1996), *Manual de fraseología española*, Madrid: Editorial Gredos.
- DEL CASTILLO CURTO, Milagros, (s. a.), *El SE y su combinatoria en los verbos españoles*, [http://dialnet.unirioja.es/servlet/fichero_articulo?codigo=896950&orden...;17.8.2010].
- GILI Y GAYA, Samuel (1968 [1943]), *Curso superior de sintaxis española*, La Habana: Instituto Cubano del Libro.
- GÓMEZ TORREGO, Leonardo (2002 [1997]), *Gramática didáctica del español*, 8.^a ed. corregida y aumentada, Madrid: Ediciones SM.
- MALDONADO GONZÁLEZ, C. (dir.) (2002 [1997]), *Clave. Diccionario de uso del español actual*, 5.^a ed. Madrid, Ediciones SM.
- MALDONADO GONZÁLEZ, C. (dir.) (2006 [1997]), *Clave. Diccionario de uso del español actual*, 6.^a ed. Madrid, Ediciones SM.
- RAE (2001 [1726]): *Diccionario de la lengua española*, 22.^a ed. [<http://buscon.rae.es/draeI;2.3.2011>].
- RAE (2005): *Diccionario panhispánico de dudas*. [<http://buscon.rae.es/dpdI;2.3.2011>].
- RAE (2000 [1973]), *Esbozo de una nueva gramática española*, Madrid: Espasa Calpe.
- RAE – ASOCIACIÓN DE ACADEMIAS DE LA LENGUA ESPAÑOLA (2009), *Nueva gramática de la lengua española*, 2 vols. Madrid, Espasa Libros, S. L. U.
- SECO, Manuel (1980 [1972]), *Gramática esencial del español*. Introducción al estudio de la lengua, 8.^a reimpr., Madrid: Aguilar.
- SECO, Rafael (1973 [1930]), *Manual de gramática española*, La Habana: Instituto Cubano del Libro.
- ŠKULTÉTY, Jozef (1991), *Súčasný španielsky jazyk. Španielska frazeológia*, Bratislava: Filozofická fakulta Univerzity Komenského.
- VESELÁ, Jana (2010), *El elemento español SE y sus valores*, Ostrava: Ostravská univerzita v Ostravě, Filozofická fakulta.

Abreviaturas:

<i>CLAVE</i>	<i>Clave. Diccionario de uso del español actual</i>
<i>DPD</i>	<i>Diccionario panhispánico de dudas</i>
<i>DRAE</i>	<i>Diccionario de la lengua española</i>
<i>Esbozo</i>	<i>Esbozo de una nueva gramática española</i>
<i>NGRAE</i>	<i>Nueva gramática de la lengua española</i>

Jana Veselá
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta
Ostravská univerzita v Ostravě
Reální 5
CZ-701 03 OSTRAVA
República Checa

Literatura / Littérature / Letteratura

EL “DOLOR PARAGUAYO” Y SUS INTÉRPRETES

Maksymilian Drozdowicz
Universidad de Ostrava

maksymilian.drozdowicz@osu.cz

Resumen. En el presente artículo tratamos de esclarecer el fenómeno que parte de la obra de Rafael Barrett y de su volumen de artículos titulado *El dolor paraguayo*. Demostramos su procedencia de la generación española del 98 y del *dolor de España* unamuniano y —como se ha universalizado el término del *dolor paraguayo* en la crítica sobre el tema de la modernidad de la tierra guaraní— intentamos demarcar sus principales características. Después de Rafael Barrett los escritores del *dolor paraguayo* son tanto Augusto Roa Bastos como Gabriel Casaccia y sus seguidores. El texto presentado demuestra el fenómeno mismo, el dolor del exilio y el contexto de violencia presente en la narrativa crítica paraguaya que se ha hecho incluso dominante en el discurso literario sobre la situación social del Paraguay moderno.

Palabras clave. Paraguay. Dolor paraguayo. Augusto Roa Bastos. Violencia. Exilio. Gabriel Casaccia. Elvio Romero.

Abstract. The “Paraguayan pain” and its interpreters. The author of the article tries to expand on the phenomenon which appears in many of Rafael Barrett’s works, particularly in the collection of his articles entitled *El dolor paraguayo* [Paraguayan pain]. He shows that the phenomenon emerged in the background of the Spanish *generation of 1898* and originates particularly from the Unamuno *regret for the destiny of Spain*. Since the term *Paraguayan pain* was generally spread in literary criticism as for the topic of the modernization of the Guarani-speaking country, the author of the article also presents the main attributes of this concept. Augusto Roa Bastos, Gabriel Casaccia and their followers, too, belong to the writers who identify themselves with the *Paraguayan*

pain, together with Rafael Barrett. The article deals not only with the phenomenon itself, but also with the “pain” of exile and the presence of violence in Paraguayan prose of critical realism, which became a dominant literary topic of the discourse on contemporary Paraguayan society.

Keywords. Paraguay. The Paraguayan pain. Augusto Roa Bastos. Violence. Exile. Gabriel Casaccia. Elvio Romero.

1. Unamuno

Respecto a la noción del ‘dolor’ en el contexto finisecular hispanoamericano hay varias interpretaciones, referentes también a la semejanza posible con el *dolor de España* que apareció en la generación del 98. A modo de ejemplo citemos el fragmento acerca del dolor sufrido por la sociedad novecentista:

El dolor purifica lo que está manchado, santifica lo que es bueno y diviniza lo que es santo. El dolor es el gran maestro de la humanidad. [...] [Miremos – M.D.] ese dolor del Desastre, como un poderoso auxiliar que será la base de nuestra perfección. El dolor es un cautiverio que puede poner coto a la gangrena de la corrupción política y social. El dolor nos enseñará las causas de nuestras desventuras, nos purificará de los que fueron sus agentes, y nos elevará como nación a impulsos de la España nueva que nace. [...] nos hará descifrar y que nos aprendamos de memoria la moral que se contiene en la derrota, y así sus consecuencias serán de salud y no de muerte (Morote, 1900: 749).

En un contexto totalmente distinto y muy actual escribe otro autor:

[...] así parece el “dolor” polaco. El hiato entre cómo quisiera vivir, cómo quería ser visto, y cómo realmente es, ocasiona el sufrimiento del polaco (Bonowicz, 2011: 40).¹

Me duele España, decía Miguel de Unamuno y otros noventayochistas españoles en los años del Desastre, ejemplificando en carne propia el concepto de la crueldad predicado por Nietzsche, para quien la voluntad de conocer suponía una voluptuosidad muy dolorosa pero gratificante. Calvo Carrilla afirma que Unamuno estaba metido en la duda que causaba el sufrimiento del espíritu, por lo cual constantemente negaba cuando quería afirmar algo (Calvo Carrilla, 1998: 195). Además, Unamuno daba a entender que compartía con los autores españoles del 98 el descubrimiento de su ‘yo’ y el afán de convertirse, como ellos —*adanes españoles avergonzados y orgullosos de su desnudez*— a Dios presente en el ‘yo’ común. Para Unamuno el dolor significaba un síntoma de refinamiento espiritual que purificaba y redimía. El mencionado crítico considera el concepto de patriotismo y de *dolor de España* como equivalentes en la mayoría de los autores de esta generación. Los dolores nacionales son esos *males de la Patria* que se habían convertido en *sangrantes*

¹ Traducción propia – M. D. Bonowicz hace aquí referencia a Andrzej Kijowski, escritor contemporáneo polaco.

heridas que hacían presentir la inmediata rigidez de la muerte (cf. Calvo Carilla, 1998: 11. 27. 92), por lo cual los escritores y pensadores crearon y promovieron una sensibilidad distinta, como supone José Luis Bellón Aguilera (2007: 51). Teniendo en cuenta lo dicho más arriba indicamos los trabajos de Francisco Corral Cabezudo (1994) y de Gregorio Morán (2007: 90 ss.) sobre el tema, aunque este segundo autor refuta el posible vínculo de Rafael Barrett con los autores del 98².

Es de notar un aparente paralelismo entre la noción del *dolor de España*, luego entre el *dolor paraguayo* de Rafael Barrett, que —creemos— queda reflejado en el marco social de la literatura de La Plata y el dolor como el tema de la disertación doctoral del otro integrante del 98, Pío Baroja. El término “*dolor paraguayo*” es todo un símbolo de la percepción y un entendimiento especial de los males del Paraguay que asolan el país, pero expresa también una exigencia de purificación. Renée Ferrer descubre el sufrimiento proveniente de la vivencia en el suelo paraguayo, que *se nutre [...] de la literatura robastiana o de El dolor paraguayo, de Rafael Barrett* y su origen se remonta más en el pasado. Gregorio Morán da a entender que el problema del *dolor paraguayo* puede tener un contexto más amplio:

Aunque no existen posibles semejanzas interpretativas, es de notar que en el campo puramente lingüístico la referencia al dolor puede caracterizar la mentalidad de la mencionada época tanto en España como en Latinoamérica (Morán, 2007: 89–90).

El crítico indica un modo específico para la interpretación de Barrett en la clave del concepto amplio del “dolor” sufrido por el periodista español en el suelo guaraní pero advierte el origen español de este tipo de postura vital tan característico entonces. En este aspecto Barrett puede ser percibido como hijo de su tiempo.

2. Barrett

La experiencia paraguaya aporta algo nuevo e inusual al periodista Barrett, le permite ver todo con una vista más agudizada y percibir con más fuerza e implacablemente los problemas que en otras partes —debido a su relativamente mejor desarrollo— no aparecen con tanta nitidez. Por la cantidad de contratiempos durante su estadía en el país guaraní el autor santanderino considera al Paraguay su *corona de espinas y glorias* (Gamarrá Doldán, 1969: 53), aunque queda profundamente fascinado, hablando de él incluso como de su destino: [...] *el único país mío, que amo entrañable [¡sic!], donde me volví bueno [...]* — como comenta en una de sus cartas a su esposa (Barrett, 2010.II: 594 Gómez, 2009)³. En sus textos, especialmente en las cartas intimistas, destacan fragmentos de mucho afecto por su país de adopción, tales como: [...] *no abandonaré nunca del todo al pobre Paraguay, a quien amaré siempre, porque allí me he hecho mejor [...]* (Barrett, 2010.II: 590)⁴. Barrett rechaza la historia como tema literario, proponiendo la realidad presente para los que piensan y escriben. Poniendo en práctica este postulado, *narra cuentos de miseria, de luto y de dolor actuales y presenta un cuadro verídico pero deprimente de la vida paraguaya,*

² Lo que ha quedado demostrado en el texto de Drozdowicz (2011).

³ Carta XXXV a Panchita, principios de diciembre de 1908.

⁴ Carta XXXI a Panchita, 1908.

echando por tierra leyendas nacionales pretéritas (cf. Rodríguez-Alcalá/Pardo de Carugati, 1999: 200–202). Rafael Barrett confiesa haber encontrado en el Paraguay mucho dolor: [n]ada existe menos aburrido que el dolor, decía⁵. A la hora de ir al exilio, sin embargo le da mucha pena dejar el país, como le informa a José Bertotto, su colaborador en la prensa clandestina anarquista: [...] *deploro el lastimoso estado en que he dejado el Paraguay*⁶. Gregorio Morán observa que Barrett es aristócrata y anarquista, gran amigo de Valle-Inclán que vino a América y se enamoró del Paraguay al punto que dejó de “dolerle” *España y le dolieron los males del corazón de América* (Morán, 2007: 30). Opina que es necesario padecer penurias, ya que [s]ólo los idiotas y los dioses viven sin sufrir. Pero el dolor, eterno padre de la esperanza, es optimista. Con el dolor se descubre el rumbo del camino hacia adelante y el sufrimiento es el generador de rebeliones pues [s]on los pueblos pisoteados los que se ponen de pie. Es la carne rajada a latigazos la que levanta las pirámides y toma la Bastilla (“A propósito de Ignacia”, en Corral, 1991: 148)

Francisco Corral percibe en Barrett un fuerte conflicto entre su persona y el entorno social, lo que sienta bases a su posterior radicalización, cuando —diciendo metafóricamente— el dolor en él se convierte de a poco en el anarquismo rebelde. Lo mismo parece demostrar ya antes, al emigrar a América, no haciendo nada más sino escapar a otro mundo, huyendo del sufrimiento en España. De este modo, Corral ve en el gesto barrettiano una especie de suicidio simbólico, un posible renacer hacia la nueva realidad. Su marcha al nuevo mundo, siendo una forma de protesta, puede ser interpretada como una escapatoria no destructiva y una *huida hacia adelante*, siendo al mismo tiempo muestra de la crisis en el ambiente intelectual de la España de fin de siglo (*vide* Corral, 1991: 54). El crítico español nota que Barrett

[...] ha recorrido el doloroso camino que le convierte en un altruista radical identificado desde el anarquismo con la causa de los más desfavorecidos (Corral, 1994: 121).

Conviene en este lugar mencionar una opinión sobre Barrett que fue publicada por José Enrique Rodó indicando el éxito de sus escritos a pesar del contenido tan poco agradable. Según Rodó, Barrett fue *un gran corazón que, por caso no frecuente en el mundo, vibró en consonancia con un gran cerebro* (cit. Morán, 2007: 30). Igual Ciriaco Duarte descubre aquel dolor barrettiano y lo destaca apuntando el mérito que consiste en que su protesta salió de la vivencia misma del contexto nacional y del conocimiento de la realidad del país. El autor, viajando y encontrando a varias personas como agrimensor y dirigente obrero,

penetró en su intimidad dolorida, extrajo de esa experiencia, conocida por el polvoriento camino de los descalzos y raídos del campo y la ciudad, sus conclusiones de investigador humanista y las expuso, con claridad meridiana, en artículos periodísticos (Duarte, 1987: 173–174).

⁵ Carta XXXII a Panchita, 1908, en Barrett (2010, II: 591)

⁶ Carta XXVIII, 23 de octubre 1908, en Barrett (2010, II: 585)

Sus artículos significan una revolución, son en aquella época el único [...] *grito de protesta airada, con la vehemencia del hombre herido en la dignidad de su pueblo*⁷. El mencionado Bertotto reconoce el valor de su escritura que, unida a las penas, se hace más humana y por eso más verdadera. Para él, Barrett tiene la fuerza de sus argumentos que no salían de las lecturas sino de sus experiencias, y entonces [s]u pluma esculpió en el dolor toda la verdad; su palabra azotó miradas y voces mercenarias, en plena calle abierta, afirma Bertotto usando el conocido motivo de la paliza dada al duque de Arión por el enojado Barrett (*vide* Bertotto, 1926: 31). Francisco Corral ve con razón una unión entre el arte y la rebeldía en Barrett autor cuando da a entender que

[...] el dolor cumple una función similar a la que le cabía como generador de la rebeldía. Ciertamente que arte y rebeldía se identifican, ya que el arte es, para Barrett, "un eterno conspirador contra las reglas" (Corral, 1991: 368).

Este investigador ve en Barrett a la persona conocedora del dolor y su obra que se alimenta de las experiencias dolorosas; asegura incluso que la condición *sine qua non* para la obra artística es el dolor de su creador, ya que el hecho de existir obras de arte en el mundo demuestra que *alguien ha sufrido* (como lo expresa el mismo Barrett en el texto "El progreso") (cf. Barrett, 2010. II: 495 ss., citado en Corral, 1994: 38). El valor del dolor parece importante debido a que conduce a la sublimación de las experiencias en una muestra de la existencia de lo estéticamente excelso: "*el dolor, y no el insignificante y estéril placer, constituye el recurso estético universal, el sublime claroscuro del arte*" ("A propósito de Ignacia", en Barrett, 2010. II: 246-247). Destaca el hecho de que precisamente durante los cuatro años de su enfermedad como tuberculoso, a partir de finales de 1906, conviviendo con el sufrimiento físico, reeleborándolo, teniendo ante la cara el futuro más cercano y tristemente inevitable, escribió la práctica totalidad de su obra más relevante. Permitámosle un poco a Barrett mismo tomar la palabra, también para saborear su estilo —por cierto—, para que nos presente algo más de este dolor que tanto le había inquietado. Primera viene la imagen de Asunción vista desde el buque, al iniciarse su último viaje rumbo a Francia para buscar la medicina para su tuberculosis :

¡Y todo parece tan reposado desde lejos, tan tranquilo y seguro! Pero yo sé que detrás de esas paredes inmóviles está el dolor. Cada vivienda guarda su secreto, quizá de felicidad efímera, probablemente de larga angustia ("Diario de a bordo", 1 de septiembre de 1910, en Barrett, 2010.II: 178).

Se indica que el narrador no tiene un fácil optimismo y percibe el doble fondo de las realidades circundantes. También es demostrado el entrenamiento epistemológico de no ver las cosas cómo se presentan y observar su propio dolor reflejado y ampliado por las experiencias ajenas. Otra muestra parece más angustiosa, deja ver el dolor callado y tristemente innecesario, como si nosotros —metafóricamente— fuéramos juguetes en las manos de los demiurgos crueles. Y este sufrimiento tratado como un experimento, un juego en fin, nos deja más impotentes, perplejos. Barrett observa a unos turistas que —aburridos— pescan y

⁷ El subrayado es del autor citado [–C. D].

Sacaban pirañas, y no sabían qué hacer con ellas. Desde mi camarote oía yo los coletazos de las víctimas y los acentos aburridos de los deportistas. Che... hacéle la autopsia... Traé tu cuchillo... mirá el corazón (“Diario de a bordo”, 4 de septiembre de 1910, en Barrett, 2010.II: 179).

Y cuando en la misma travesía, ya cerca de Cabo Verde, un pasajero italiano que ocupaba la tercera clase y viajaba para reencontrarse con su familia, pobre, tísico, muere, los camareros meten *sus huesesillos entre dos colchones* y lo largan al río a la medianoche, Barrett solo es capaz de suspirar: *¡Qué sencillo es desaparecer!* (Barrett, 2010.II: 181).

Estando aislado no podía actuar eficazmente y, en palabras de Ramiro de Maeztu, “[I]os ayes de Barrett no bastan por sí solos para resolver el problema de la selva” (Maeztu, 1926: 12). Entonces era de esperar que tuviera seguidores que siguieran su línea. Maeztu expresa esta certeza del fruto póstumo, especialmente cuando afirma que *Barrett está destinado a tener en América, y me atrevería a decir que aun en España, sus secuaces y simpatizadores* [...] (Maeztu, 1926: 13). En total, Paco Tovar resume su función de la siguiente manera: *La figura de R. Barrett es el símbolo de la comprensión y entendimiento del «dolor paraguayo»* (Dónoan, 1990: 11). Lo artístico quedará descartado incluso en el caso de Barrett, a quien Mabel Piccini no duda en nombrar *agonista tremendo y enfebrecido del «dolor paraguayo»*, quien se había convertido a la causa social e inspiró a más autores. Después de unas décadas el pensamiento de Barrett gana notoriedad, cuando la guerra del Chaco demuestra de nuevo los males nacionales y los intelectuales paraguayos volvieron a mirar hacia su propia realidad social con mirada crítica. Reencontraron entonces, por compartido, el dolor paraguayo de Barrett; y redescubrieron también, por precursor en su tiempo, un hacer literario de plena modernidad (Pérez-Maricevich, 1983: 170). Los seguidores de Barrett también expresan el dolor y el malestar proveniente de las confusas relaciones con su país natal y un desengaño por el tipo del gobierno ejercido. Gaona destaca que en el campo literario y científico paraguayo nadie como Barrett exhibió, con el lenguaje del crudo realismo, el *dolor paraguayo*. Para él, Moisés Bertoni, el botánico suizo e investigador de la flora paraguaya, y Rafael Barrett *constituyen la más positiva aportación extranjera a la formación de nuestro acervo científico, social, político y cultural* (Gaona, 2007: 241–242). Ya un poco después de la desaparición de Barrett en el Paraguay literario apareció otro español, Viriato Díaz Pérez, quien —según afirma Roa Bastos— *también adoptó el dolor paraguayo*, aunque sin estar totalmente de acuerdo con su antecedente. El propio don Viriato explicaba en su artículo “El recuerdo de Rafael Barrett”⁸ las diferencias ideológicas entre ambos. Tanto Viriato Díaz-Pérez como Barrett fueron descubridores de la realidad paraguaya y la diferencia consistía en que el primero investigaba la realidad político-cultural paraguaya, mientras que el segundo se dedicó a la realidad político-social. Cada uno, y empleando unas dosis de dolor, *se convirtió en un hombre de acción* [...] *en el terreno de las ideas y del pensamiento* (Roa Bastos, 1991: 82).

⁸ En Díaz-Pérez, 1922 (1973): 253–259.

3. Romero

Válida se hace la confirmación de Giovanna Minardi para la cual Paraguay muestra la cara oculta llamada el *dolor paraguayo* que sigue existiendo, silenciado constantemente por los gobiernos de turno. Ahí viene la importancia del exilio, porque el *dolor paraguayo* [...] *se apoya en el exilio y [...] no tiene el vértigo inquisitorial de la censura* (Minardi, 1998: 161), se relaciona el desarraigamiento y cobra una fuerza creativa especialmente a partir de la dictadura de Higinio Morínigo y de la revolución de 1947⁹. En el contexto paraguayo de Teresa Méndez-Faith proviene la distinción entre el “exilio de dentro” y el “exilio de fuera” siendo ambos dos tipos de aislamiento que describen realidades todavía vigentes en el Cono Sur y aluden, especialmente, a la situación del escritor que ni dentro ni fuera de su propio país puede deshacerse de su condición de “exiliado”. Se incluye dentro del “exilio de fuera” al millón y más de paraguayos que se vieron forzados a emigrar del país durante las últimas tres décadas del siglo XX por razones políticas o económicas y dentro del “exilio de dentro” cabe la migración interna que también ha aumentado en los últimos años pero cuyo monto es de difícil calculación (Méndez-Faith, 2007: 87). La misma autora paraguayo-estadounidense indica las dos causas básicas —política y económica— de la emigración paraguaya, explicando que la política es la más importante porque lleva el mayor número de gente al exterior (Méndez-Faith, 2007: 87). La prueba del dolor de un exiliado la tenemos en varios textos y entre los más significativos pertenece la poesía de Herib Campos Cervera, especialmente el volumen *Ceniza redimida* (1950), de que es posible sacar una muestra representativa, el poema titulado “Un puñado de tierra”:

Ahora estoy de nuevo desnudo.
Desnudo y desolado
sobre un acantilado de recuerdos;
perdido entre recodos de tinieblas.
Desnudo y desolado;
lejos del firme símbolo de tu sangre (Méndez-Faith, 1994: 38).

La vida de un exiliado es dominada por *un grito de muros hostiles y sin término y un lamento ciego de músicas perdidas* (“Palabras del hombre secreto”, en Méndez-Faith, 1994: 42). A cada paso Campos Cervera destaca su decaimiento emocional a través de la repetición de *¡Ay, Dios mío!* que forma como un estribillo o el uso de exclamaciones. También lo percibimos a través de una confesión directa: [...] *un hombre tan triste como yo* (“Palabras del hombre secreto”, en Méndez-Faith, 1994: 44).

También ya desde el Paraguay dictatorial en los años 60 Roque Vallejos descubre al poeta Elvio Romero y lo presenta intrafronteras (Vallejos, 1967: 40)¹⁰. El volumen poético *Días roturados* (1947) el poeta lo dedica así: “A mi tierra: síntesis amarga del dolor y la violencia”. Los elementos de Rafael Barrett los vemos claramente en el poema “Vértigo”

⁹ Del tema del exilio político paraguayo se ocupan sobre todo Pérez-Maricevich, 1969, Méndez-Faith, 1984 y Ferrer, 1994.

¹⁰ Ampliamente de Elvio Romero y su poesía de exilio se habla en Drozdowicz (2012) de donde provienen algunos datos de este apartado.

(Romero, 1990. I: 62-63)¹¹ – el texto que describe a todo el Paraguay de sus recuerdos. Con varias alusiones se confirma que Elvio Romero sigue la línea de Barrett y poéticamente revaloriza los tópicos de su creador. Rafael Alberti indica la importancia del Paraguay en la creación romeriana, deseando en la introducción a la obra que el país tenga buenos gobiernos ya que los ya habidos han hecho mal trabajo. Pero el poeta, a pesar de todo, da muestras de la esperanza cuando espera el futuro mejor de su patria, su imagen utópica cuando [...] nada la domina / por mucho que le duela (Romero, 1990. I: 10)¹². La tierra callada espera tiempos mejores, cuando el toque mismo significará el amor y no la dependencia. “Paisaje”, es el otro texto muy cercano a las preocupaciones relacionadas más con la narrativa del novelista paraguayo Jorge R. Ritter (que representa el punto de vista de un *médecin de campagne*) actualizando la versión barrettiana del tópico del campo guaraní (véase Romero, 1990. I: 63). Utilizando el estilo epistolar, el ‘yo’ lírico se dirige al famoso dramaturgo paraguayo, Julio Correa, su maestro, diciéndole que le recuerda estar plantado como un árbol frondoso y sintiéndose cargado con espinas en el corazón, sufriendo el destierro o como un profeta no deseado. La vida de un exiliado es dominada por la densa soledad [que] nos descarga / una dura tristeza, una tristeza larga / arándonos el pulso y el puño decidido. También la carta a Correa es un pretexto para evocar a la creación de Barrett, pues en el exilio el autor experimenta el viejo dolor ceñido, aquel viejo dolor de pueblo castigado y caído (Romero, 1990. I: 128).

4. Roa Bastos

Otra cara del *dolor paraguayo* es la de la violencia en su dimensión vertical, entre el poder y el pueblo siendo choque de ambos con la pérdida segura de las clases bajas. El término ‘*violencia vertical y social*’ lo utiliza Ariel Dorfman (cit. en Ferrer Agüero, 1981: 132) y se refiere a los personajes que sufren la violencia física y adoptan una posición activa ante el poder esclavizador. Augusto Roa Bastos por su parte nota que en el Paraguay *la realidad de la historia vivida desborda por todas partes a la imaginación con su epicidad trágica: y siempre en el centro de cada historia hay una hecatombe de un pueblo oculta* (Roa Bastos, en Madrid, 1991: 218). Esa violencia, continúa Luna Sellés, es sistemáticamente abatida por los opresores armados, con el dinero y el respaldo gubernamentales. Pero, gracias a la lucha, permanece activa la esperanza de un mundo mejor. Lo mismo efectúa la muerte de ciertos héroes, como la de Víctor Saldívar (“El prisionero”) o Solano Rojas (“El trueno entre las hojas”). La violencia social es el producto de la violencia física, se caracteriza por la lucha entre dos espacios sociales compuestos de los opresores enemistados y los de los oprimidos. Este mundo doble resulta característico para los relatos de Roa. Como subtema de la violencia social y física aparecen los abusos del poder, vistos en “El viejo señor Obispo” y “Audencia privada” donde se convierten en el tema central. En ambos cuentos se denuncia la corrupción de los políticos que aprovechan su cargo respaldado por las armas para sobornar y apropiarse de proyectos beneficiosos para la comunidad (Luna Sellés, 1991: 85). Otra perspectiva de la violencia es la psicológica y domina —en opinión de Luna Sellés— en “Mano cruel” o “Cigarrillos Mauser”. “Galopa en dos tiempos” y “*consiste en el dominio moral ejercido por seres malvados y depravados sobre personas*

¹¹ De *Resoles áridos*.

¹² Rafael Alberti, “Elvio Romero poeta paraguayo”, en *Días roturados*.

inocentes y sencillas” (Luna Sellés, 1991: 85). El personaje cruel posee características que simbolizan la eterna maldad humana y

[...] a través de ellos no sólo se narra una acción individualizada, única, sino la continua imposición del mal sobre el bien. El dominio del mal trunca la vida de inocentes que sólo sobreviven físicamente (Luna Sellés, 1991: 85).

En los cuatro relatos de *El trueno entre las hojas*: “La excavación”, “El Karuguá”, “La gran solución” y “El prisionero”, está presente la violencia bélica que ficcionaliza la Guerra del Chaco. En “La excavación” se hace referencia al absurdo de esa violencia disfrazada de patriotismo para seguir matando a los miembros de los pueblos hermanos. Es interesante que esa violencia existía desde el principio de la colonización de América y servía para representar los intereses ajenos a los suyos, de lo que da constancia por ejemplo la ensayística de Eduardo Galeano o un texto de Renée Ferrer (2005)¹³. En “El prisionero” se señala también, más en forma metafórica, la implicación de las compañías petroleras en la contienda chaqueña y en “El Karuguá” se percibe el trauma de las atrocidades y de la violencia presentes en los excombatientes. Al regresar del “infierno” del frente ellos se sienten impelidos para luchar por un mundo mejor. Lo hace Víctor Saldívar en “El prisionero” (mediante la violencia dirigida contra los demás) y Aparicio Ojeda en “El Karuguá” (a través de una violencia irracional, no lanzada en contra del opresor, sino *hacia todo aquel que no participe en sus aspiraciones y acciones*) (Luna Sellés, 1991: 85). “La gran solución”, por otra parte, es un tipo de sátira dirigida contra la burguesía paraguaya que observaba los avances y retrocesos de la Guerra del Chaco desde sus casas, tranquilamente, mientras moría la clase campesina. En el bien conocido cuento “Kurupí” Roa Bastos realiza un estudio psicológico del carácter violento de Melitón Isasí, y a través de él, hace hincapié nuevamente en la injusticia del politiquero paraguayo que dispone de la vida de sus súbditos. El tema de violencia se patentiza en el maltrato de Melitón hacia su esposa, Ña Brígida, y en su insaciable apetito sexual para con las mujeres de Itapé. Éste es el primer cuento donde se observa la transformación de un personaje, es decir que se concibe lo que William Foster ha dado en llamar *personaje redondo* (Herszenhorn, 1973: 265). En suma, *El trueno entre las hojas* (1953) sigue la línea de la crónica *Lo que son los yerbales* funcionando como respuesta y eco de la actitud del antecedente narrativo en una situación histórica agitada (Piccini, 1973: 243). Y en todos los demás cuentos Roa relaciona el dolor paraguayo con la violencia innata en la sociedad paraguaya que se encuentra a caballo entre civilización y barbarie. La violencia irracional casi desaparece pero la crueldad y el horror siguen vigentes, a la par que persiste hasta un sentimiento de ternura hacia los seres oprimidos, siempre pobres y —varias veces— inválidos porque el valor de ellos y de sus historias radica en el testimonio que encierran (Herszenhorn, 1973: 261). El tema del fratricidio es notable en “Hermanos” (1961) o en “La flecha y la manzana” (1959). El relato “Ajuste de cuentas” (1967) trae consigo el tema de la violencia perteneciente al ámbito del exilio con el asesinato de un embajador paraguayo en Buenos Aires. Este argumento aparece ligeramente mencionado en “Contar un cuento” por lo cual

¹³ La autora paraguaya recuerda el “Informe del Gobernador Agustín Fernando de Pinedo a S.M. El Rey de España acerca de la pobreza de la Provincia y de la opresión de los Indios”, fechado el 29 de enero de 1777 y elaborado en Asunción, según consta en Ferrer, 2005: 54–55.

en estos dos textos se revela la obsesión en Roa Bastos por la violencia y que el hombre paraguayo aún en el exilio es incapaz de inhibir sus ímpetus de venganza; siendo experimentado en el dolor, no sabe salir de su barbarie, compárese incluso el cuento “Encuentro con el traidor” (cf. Herszenhorn, 1973: 264). El *dolor paraguayo* para Roa Bastos es *la alienación y el aislamiento* presentes por ejemplo en “Galopa en dos tiempos” que ayuda a crear la *definición de un pueblo*; para Carbajal eso constituye el objetivo de todo el volumen de cuentos mencionado (Carbajal, 1996: 73).

Augusto Roa Bastos se asemeja a Barrett en su bastante conocida descripción de los yerbales en *Hijo de hombre* (1960). Teresa Méndez-Faith comenta así la novela *Hijo de hombre*: [...] *es la historia de un largo infortunio, la del dolor de un pueblo castigado y sufriente* (Méndez-Faith, 2009: 101). En el capítulo “Éxodo” Casiano y su mujer, que habían sobrevivido de la persecución después de la explosión de Sapukai, encuentran una posibilidad de ir al trabajo en el yerbal de Takurú-Pucú. Allí comienza la odisea que ofrece alguna similitud con el clima de *Lo que son los yerbales*, de Rafael Barrett. Aquí Roa denuncia la explotación y sufrimiento en el yerbal, los abusos y crímenes de los *capangas* sobre los *mensús*, o sea mensuales. Durante esta especie de cautiverio nace Cristóbal (llamado en guaraní Kiritó, o sea Cristo) y la obsesión de que su hijo sea libre impulsará a la pareja a huir logrando algo casi imposible: salir con vida de esos parajes e instalarse en un vagón abandonado empujado hasta la selva itapeña (Ferrer Agüero, 1981: 329). Para Roa, la violencia en el Paraguay viene por ciclos, formando un esquema dinámico y la reacción psicosocial a estas catástrofes históricas es el tema que se desprende de la obra roabastiana. La rebelión y el fracaso son unas constantes para el pueblo paraguayo que, según las palabras provenientes de *Hijo de hombre*,

durante siglos ha oscilado sin descanso entre la rebeldía y la opresión, entre el oprobio de sus escarnecedores y la profecía de sus mártires¹⁴.

Los dos textos formando el epígrafe para la novela *Hijo de hombre* y el primer capítulo de la misma que es para Eva Michel-Nagy una unidad mitologizada y atemporal (Michel-Nagy, 1993: 161), demuestran ambas ideologías dominantes que se revelan en la actitud de los personajes: dolor y tristeza causados por la esclavitud. Éstos hacen eco en la celebración del Viernes Santo en Itapé, con el Cristo leproso, humano, redentor en la cabecera (cf. Vila Barnés, 1984: 91). El Cristo humano y redentor viene inventado por el pueblo para su consuelo y esta fe hay que verla siempre en todo lo que escribe un escritor anarquista barrettiano. Adelfo Aldana encuentra puntos comunes entre Roa Bastos y Barrett en la descripción de la selva que *se refiere como en lo tocante a los sufrimientos del hombre* y en el análisis de los yerbales vemos una equivalencia entre *Hijo de hombre* y *Lo que son los yerbales* (Ferrer Agüero, 1981: 60). Y si al final de *Hijo de hombre* se expresa la necesidad de romper el ciclo de violencia, en la novela siguiente, *Yo el Supremo* (1974) se elige el único momento de la historia paraguaya en que —según las palabras expresadas de Martin Lienhard— pareció muy factible romperlo definitivamente, viene la cruel invasión imperialista de la Guerra Grande (1864–1870) que desmiente tales nobles propósitos. Entonces

¹⁴ El fragmento suprimido en la versión definitiva de *Hijo de hombre*. Aparece en la primera edición de esta novela (Roa Bastos, 1960: 270).

la evocación del proyecto nacional aislante de Francia *salvaguada* [...] *ciertos rasgos de utopía* (cf. Lienhard, 1991: 63). En la novela *El fiscal* (1993) se presenta la dolorida metáfora del trágico destino del pueblo paraguayo y es el testimonio del profesor Félix Moral, víctima de la opresión y de la cruel historia paraguaya que, aparentemente, no permite prever el futuro (Ortega, 1994: 133). Resumiendo, Augusto Roa Bastos se siente deudor de este gran maestro español, como dice, Barrett crea al personaje de carne y hueso y su “*dolor que se quiso proscribir está ahí patente, envenenando el aire*” (Roa Bastos, 1991: 50).

5. Casaccia

La visión crítica casacciana tiene un vínculo directo con nuestro tópico literario, lo que descubre Marini Palmieri al preguntarse:

¿Podría decirse que, siguiendo el ejemplo de Unamuno, a Casaccia “le duele” el Paraguay? [...]. Las características de su novelística parecen respondernos que sí: observar la realidad paraguaya, apoderarse para devolvérsela a los lectores mediante ejemplo que ellos podrán rechazar o aceptar, o burlarse o reírse de ellos o, condescendientes, comprenderlos; o aun reconocerse en esos personajes terribles (Marini Palmieri, 2010).

Francisco Corral (1994: 1) es de la opinión que al igual que Barrett, Gabriel Casaccia penetró críticamente en la circunstancia paraguaya y de este modo se asemejó a los moldes de la línea barrettiana. Puede ser considerado su exponente privilegiado y como prueba tenemos especialmente en cuenta su volumen de cuentos, *El guajhú* (1938) (que significa justamente ‘aullido’), donde el narrador —en opinión del crítico uruguayo Ramón Bordoli Dolci— emite

[...] un “aullido” que tendrá que darlo desde Buenos Aires, porque el Paraguay no brindaba – ni brindará por décadas – las condiciones de seguridad imprescindible para tal manifestación de ruptura con el molde narcisista y conservador” (Bordoli Dolci, 1988: 46),

siendo este hecho un manifiesto a favor de una literatura crítica y no atada a la trillada narrativa costumbrista. Al Casaccia moralista *le duele el Paraguay como a Unamuno España*, observan Rodríguez-Alcalá y Pardo de Carugati, en la novela *La Babosa* (1952) satirizando el vicio y corruptelas de su país (Rodríguez-Alcalá/Pardo de Carugati, 1999: 215). Casaccia experimentó durante toda su vida una soledad interior fuerte y *una nostalgia terrible por su pasado infantil en Areguá* (Pérez-Maricevich, 2006: 9). En otras novelas, especialmente en *La llaga* (1963) y *Los exiliados* (1966), su sátira se dirige en contra de la vida pública. En Casaccia prácticamente nadie se escapa de la crítica. Por ejemplo, en *La Babosa* existe la compasión, pero prevalece la censura.

En su novela principal, *La Babosa*, aparece un serio problema económico-social y cultural, Teresa Méndez-Faith indica las víctimas de la estructura misma de la sociedad paraguaya. Al hacerlo, el autor mismo pone el dedo en varias llagas colectivas (Méndez-Faith, 2009: 90). La crítica descubre en Gabriel Casaccia nuevos espacios representativos

de la barbarie “*a lo paraguayo*” y la confrontación de la misma con la civilización aparece con bastante fuerza en su narrativa. Es más, esta confrontación se constituye en motor de las tramas de las novelas aregüeñas de Gabriel Casaccia más de un siglo después de la muerte de Rafael Barrett. Casaccia postula, a semejanza de su predecesor, la puesta en marcha y fortalecimiento de una administración pública capaz de atender a una sociedad hasta entonces desmembrada por su dependencia de una sola persona de jefe de gobierno, pero también la libertad de los presos políticos, la reforma de la justicia y de los órganos de seguridad interior. También da un impulso a las obras públicas, no sólo a las urbanas, como lo son la construcción de caminos públicos (cf. Martínez, 2009: 44). Para Casaccia, *Areguá es una especie de infierno dominado por la maledicencia*, lo que afirma también Roa Bastos en *Yo el Supremo* (1974), donde presenta una figura del escritor y su pueblo (según Ferrer Agüero, 1981: 64). Igual que a Roa, a Casaccia también se le define como un “*romántico de lo espantoso*” (Rodríguez-Alcalá/Pardo de Carugati, 1999: 216–217) porque, —dirá Ferrer Agüero (1981: 64— en la obra de los autores llamados por nosotros “barrettianos”, con Roa, Casaccia e incluso José María Rivarola Matto en la cabecera, existe una mayor preocupación por los problemas humanos.

6. Conclusión

En este estudio breve hemos reflexionado acerca de las múltiples caras del comúnmente llamado *dolor paraguayo*, dando solo unas pinceladas y una muestra débil —aunque representativa— de la producción literaria de los autores-intérpretes del mismo. Observamos su vínculo con la generación del Desastre así como el auge de la literatura crítica en el exilio que trae y destaca tanto por su nostalgia como por la omnipresente violencia. Este ciclo de violencia determina la interpretación del *dolor paraguayo* barrettiano en el contexto actualizado — en la sociedad bajo Alfredo Stroessner. Pero somos perfectamente conscientes de que la tarea debería continuar al ampliarse necesariamente los análisis con más acercamientos críticos a los demás representantes del realismo a lo Barrett: Josefina Plá, Carlos Garcete, Jorge R. Ritter, Lincoln Silva, Renée Ferrer, Rubén Bareiro Saguier y hasta Mario Halley Mora. Somos de la opinión que esta tarea requeriría más espacio y atención para poder tocar a fondo todo el abanico de problemas relacionados con la actualización del legado de Rafael Barret en la literatura paraguaya.

Résumé. Článek osvětluje jev, který se objevuje v mnoha dílech Rafaela Barretta, zejména pak v souboru jeho článků pod názvem *El dolor paraguayo* [Paragvajská bolest]. Fenomén pochází ze španělské generace 98 a z unamunovské bolesti ze *Španělska*. Pojem *paragvajská bolest* se pak objevuje v literární kritice, pokud jde o téma modernizace země guaraní. K dalším spisovatelům, kteří se identifikují s *paragvajskou bolestí*, patří vedle Rafaela Barretta také Augusto Roa Bastos, Gabriel Casaccia a jejich následovníci. Článek se zabývá nejen samotným fenoménem, ale také “bolestí” z exilu a přítomností násilí v realistické paragvajské próze, z něhož se stalo dominantní téma literárního diskursu o současné paragvajské společnosti.

Bibliografía

- Augusto Roa Bastos. Antología narrativa y poética* (1991), presentación y selección de textos A. Tovar, Suplementos Anthropos, 25, Barcelona: Editorial Anthropos.
- BARRETT, Rafael (2010), *Obras completas*, vol. I–II, edición al cuidado de Francisco Corral, Santander: Ediciones Tantín.
- BELLÓN AGUILERA, José (2007), "Bourdieu's Field and the Critical Minefield of the 1898 Generation", in: BUFFERY, H. Buffery, DAVIS, S., HOOPER K. (eds.), *Reading Iberia. Theory / History / Identity*, Hispanic Studies: Culture and Ideas, 11, Oxford – Bern – Berlin – Bruxelles – Frankfurt am Main – New York – Wien: Peter Lang, 43–61.
- BERTOTTO, José (1926), "Dos palabras", in: BARRETT, Rafael, *Lo que son los yerbales paraguayos*, semblanzas de Barrett, por Ramiro de Maeztu y Emilio Frugoni, Montevideo: Claudio García Editor, 30–31.
- BONOWICZ, Wojciech (2011), "Fragmenty o Polsce", *Tygodnik Powszechny*, 18, 40.
- BORDOLI DOLCI, Ramón (1988), *Literatura paraguaya 1900–1950*, Montevideo: Ediciones de la Casa del Estudiante.
- CALVO CARILLA, José Luis (1998), *La cara oculta del 98. Místicos e intelectuales en la España del fin de siglo (1895–1902)*, Madrid: Ediciones Cátedra.
- CARBAJAL, Brent (1996), *Historia ficticia y ficción histórica: Paraguay en la obra de Augusto Roa Bastos*, trad. del inglés D. Iglesias Kennedy, Madrid: Editorial Pliegos.
- CORRAL, Francisco (1991), *Vida y pensamiento de Rafael Barrett*, tesis doctoral, Madrid: Editorial de la Universidad Complutense de Madrid.
- CORRAL, Francisco (1994), *El pensamiento cautivo de Rafael Barrett. Crisis de fin de siglo, juventud del 98 y anarquismo*, México D. F. – Madrid: Siglo Veintiuno España Editores.
- DÍAZ-PÉREZ, Viriato (1922), "El recuerdo de Rafael Barrett", *Nuestra América*, 4/5, 253–259.
- DÍAZ-PÉREZ, Viriato (1973), *Las piedras del Guayrá*, Palma de Mallorca: Massén Alcorer.
- DÓNOAN et al. (1990a), *Augusto Roa Bastos. Premio "Miguel de Cervantes" 1989*, Barcelona: Anthropos / Ministerio de Cultura.
- DROZDOWICZ, Maksymilian (2011), "Rafael Barrett y las ideas de la Generación del 98. Aclaraciones y críticas", *Studia Romanistica*, Vol. 11, Num. 2/2011, 59–71.
- DROZDOWICZ, Maksymilian (2012), "La rebelión de Elvio Romero", *Studia Romanistica*, Vol 12, Num.1/2012, 89–105.
- DUARTE, Ciriaco (1987), *El sindicalismo libre en Paraguay*, prólogo Alfredo M. Seiferheld, Asunción: RP Ediciones.
- FERRER AGÜERO, Luis María (1981), *El universo narrativo de Augusto Roa Bastos*, tesis doctoral, Madrid: Departamento de Literatura Hispanoamericana, Universidad Complutense.
- FERRER, Renée (1994), *Narrativa paraguaya actual: dos vertientes*, Washington: Centro Cultural del Banco de Desarrollo.

- FERRER Renée (2005), “Recuento de una vida al servicio de la palabra”, in: LANGA PIZARRO, Mar (ed.), *Dos orillas y un encuentro: la literatura paraguaya actual*, Alicante: Centro de Estudios Iberoamericanos Mario Benedetti, 49–70.
- GAMARRA DOLDAN, Pedro (1969), “Rafael Barrett y la magia de la verdad”, *Mundo Nuevo*, 6, 53–58.
- GAONA, Francisco (2007), *Introducción a la historia gremial y social del Paraguay*, t. I, Asunción: Germinal / Arandurã Editorial.
- GÓMEZ, Rocío Virginia (2009), “El discurso anarquista sobre la educación estatal: La mirada original de Rafael Barrett”, Rosario : Universidad Nacional de Rosario, in: <http://ensayistas.org/filosofos/paraguay/barrett/rocio2.htm>, 12-04-2011.
- HERSZENHORN, Jaime (1973), “Reflexiones sobre la temática de los cuentos de Augusto Roa Bastos”, in: GIACOMAN, Helmy F. [ed.] (1973), *Homenaje a Augusto Roa Bastos. Variaciones interpretativas en torno a su obra*, Madrid-New York: Anaya / Las Américas, 253–266.
- LIENHARD, Martin (1991), “Del padre Montoya a Roa Bastos: la función histórica del Paraguay”, *Cuadernos Hispanoamericanos*, 493/494, 53-63.
- LUNA SELLES, Carmen (1991), “La temática en la narrativa breve de Augusto Roa Bastos”, *Cuadernos Hispanoamericanos*, 493/494, 83–90.
- MADRID, Alberto (1991), “Hijo de hombre: teoría y práctica de una escritura”, *Cuadernos Hispanoamericanos*, 493/494, 217–224.
- MAEZTU, Ramiro de (1926), “Rafael Barrett en Madrid”, in: BARRETT, Rafael, *Lo que son los yerbales paraguayos*, semblanzas de Barrett, por Ramiro de Maeztu y Emilio Frugoni, Montevideo: Claudio García Editor, 9–13.
- MARINI PALMIERI, Enrique (2010), “Gabriel Casaccia, narrador cabal y venero de la novelística paraguaya (I)”, *ABC Color – Suplemento Cultural*, 30-10-2010, in: <http://www.abc.com.py/nota/gabriel-casaccia-narrador-cabal-y-venero-de-la-novelistica-paraguaya-i/>, 04-11-2010.
- MARTÍNEZ, Ignacio Roldán (2009), *Gabriel Casaccia y Areguá: espacio e identidad*, tesis doctoral, Pamplona: Ediciones Universidad de Navarra.
- MÉNDEZ-FAITH, Teresa (1994), *Breve antología de la literatura paraguaya*, 1ª ed., Asunción: El Lector.
- MÉNDEZ-FAITH, Teresa (2007), “Hacia una lectura contextual de *La Babosa*”, in: FEITO, Francisco E. / MÉNDEZ-FAITH, Teresa (ed.), «*La Babosa*» y sus críticos, Asunción: Intercontinental Editora, 81–114.
- MÉNDEZ-FAITH, Teresa (2009), *Paraguay: novela y exilio*, Asunción: Intercontinental Editora.
- MICHEL-NAGY, Eva (1993), *La búsqueda de la «palabra real» en la obra de Augusto Roa Bastos: el testimoniar de la ficción*, *Hispanica Helvética*, 5, Lausana: Sociedad Suiza de Estudios Hispánicos.
- MINARDI, Giovanna (1998), “Josefina Plá: una voz a recuperar”, *Letras Femeninas*, 1–2, 157–172.
- MORÁN, Gregorio (2007), *Asombro y búsqueda de Rafael Barrett*, Barcelona: Anagrama.
- MOROTE, Luis (1900), *La moralidad de la derrota*, Madrid: Establecimiento Tipográfico de G. Juste.

- ORTEGA, José (1994), "Identidad personal e histórica en *El fiscal*", *Cuadernos Hispanoamericanos*, 525, 128–133.
- PÉREZ-MARICEVICH, Francisco (1969), *Breve antología del cuento paraguayo*, Asunción, Ediciones Comuneros.
- PÉREZ-MARICEVICH, Francisco (1983), *Diccionario de la literatura paraguaya*, Asunción: Casa América.
- PÉREZ-MARICEVICH, Francisco (2006), "Elvio Romero: el poeta esencial desde el desierto", in: ROMERO, Elvio, *De cara al corazón*, Asunción: El Lector, [http://www.portalguarani.com/obras_autores_detalle.php?id_obras=7163, 6.9.2011].
- PICCINI, Mabel (1973), "El trueno entre las hojas y el humanismo revolucionario", in: GIACOMAN, Helmy F. [ed.] (1973), *Homenaje a Augusto Roa Bastos. Variaciones interpretativas en torno a su obra*, Madrid-New York: Anaya / Las Américas, 237–249.
- ROA BASTOS, Augusto (1960), *Hijo de hombre*, Buenos Aires: Losada.
- RODRÍGUEZ-ALCALÁ, Hugo / PARDO DE CARUGATI, Dirma (1999), *Historia de la literatura paraguaya*, Asunción: El Lector.
- ROMERO, Elvio (1990), *Poesías completas*, Asunción: RP Ediciones / Alcándara.
- VALLEJOS, Roque (1967), *La literatura paraguaya como expresión de la realidad nacional*, Asunción: Editorial Don Bosco.
- VILA BARNÉS, Gladys (1984), *Significado y coherencia del universo narrativo de Augusto Roa Bastos*, Madrid: Editorial Orígenes.

Maksymilian Drozdowicz
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta
Ostravská univerzita v Ostravě
Reální 5
CZ-701 03 OSTRAVA
República Checa

SALVADOR RUEDA O EL RITMO: “ENDECASILABISTAS” Y “VERSIFICADORES”

Roberto Mansberger Amorós
Universidad de Alcalá de Henares

Resumen. Salvador Rueda (1857–1933), considerado precursor de Rubén Darío por la crítica de la época, hoy se le reivindica como gran poeta modernista. En su obra teórica *El Ritmo* (1894) se ocupa de la cuestión del verso con posiciones próximas a los parnasianos y simbolistas franceses, distingue entre “endecasilabistas” y “versificadores” y defiende una poesía pura, marmórea, anticasticista.

Palabras clave. “Arte por el arte”. Anticasticismo. Ritmo. “Versificadores”. “Endecasilabistas”. Instrumentismo. “Retórica exquisita y bella”. Soneto.

Abstract. Salvador Rueda or Rhythm: “Iambicists” and “Rhymists”. Salvador Rueda (1857–1933), considered the predecessor of Rubén Darío by the critics of the period, is nowadays regarded as a great modernist poet. In *El Ritmo* [Rhythm] (1894), his theoretical work, he deals with the verses which resemble those used by the French Parnassians and Symbolists. He divides poets into “**iambicists**” and “rhymists”, yet he himself speaks up for pure, marble and anti-purist poetry.

Keywords: “Art for art’s sake”. Anti-purism. Rhythm. “Rhymists”. Instrumentalism. “Brilliant and beautiful rhetoric”. Sonnet.

A la memoria de Oldřich Bělič en el décimo aniversario de su muerte

De Salvador Rueda (1857–1933) se ha escrito mucho y la crítica lo ha tachado de gran poeta desigual, viendo en él, no pocas veces, sólo al pregonero y portaestandarte de Rubén Darío en España. Así, entre otros, Andrés González Blanco, ya en 1908¹. Pero el propio González Blanco afirma que «fue, en verdad, el Mesías de la poesía española, que surgió hacia el año 1885 para salvarnos de las rutinarias odas quintanescas y de la zafia imitación de los campoamorianos enragés» (González Blanco, 1908: 109). Pasando revista al panorama poético de la época, añade poco después en el mismo texto un párrafo que transcribimos por extenso porque expresa bien el sentido y la situación de la poesía del vate malagueño vista desde la perspectiva del momento en que escribe:

El gran poeta más moderno en el orden lógico y en el orden cronológico, era *entonces* Salvador Rueda, con quien esos líricos [los del Modernismo incipiente] dieron los primeros pasos. Así en Francia, geniales poetas que luego se constituyeron una personalidad maciza y sólida, y hasta se erigieron en jefes de escuela —tales como José María de Heredia, Teodoro de Banville, Teófilo Gautier, Carlos Baudelaire, Gerardo de Nerval, Pablo Verlaine— aprendieron todos, indistintamente, a hacer sus versos en Víctor Hugo. Y aún hoy siguen aprendiendo muchos, que se recatan de decirlo; el mismo Moreas, acaso Verhaeren, Fernando Gregh y no pocos más; no de otro modo que en España ocurre [...] (Ibid.: 110).

Sin embargo, Rueda sufrió en aquellos años iniciales del siglo, eclipsado por Rubén, la amarga experiencia del olvido por parte de aquellos jóvenes poetas que habían dado a su sombra los primeros pasos a que se refiere el crítico. Sólo en 1933, a su muerte, comenzó su reivindicación y con el título de “Colorista español” *El Sol* publicó —según recuerda José Luis Cano²— un estupendo artículo de Juan Ramón Jiménez en que el poeta Moguer dice del poeta de Málaga que «en todos sus cantos tenía estrofas, versos sueltos, de rica belleza intuitiva. Era una cigarra sencilla, un auténtico gorrión, salido no sé cómo, del falso ruiseñor, tenor hueco, de Zorrilla [...]. Traía a la poesía española, seca entonces como un corcho, luz, embriaguez, vida [...]».

¹ Andrés González Blanco, *Los grandes maestros. Salvador Rueda y Rubén Darío*, Estudio crítico de la lírica española en los últimos tiempos, Madrid: Pueyo, 1908.

² En el Homenaje a Salvador Rueda que le dedicó *Caracola* en su número monográfico de diciembre-enero de 1957–1958. Además del artículo de José Luis Cano, la revista malagueña reprodujo, entre otros, un interesante trabajo de Luis Cernuda, procedente de sus *Estudios sobre poesía española contemporánea* (1957), un poema (soneto) de Gerardo Diego, y las aportaciones de Fernández Almagro, Vicente Núñez, Antonio Oliver, etc.

Pero el Salvador Rueda que nos interesa aquí no es sólo el autor de *Piedras preciosas*, de *Camaféos*, de *Friso del Partenón*, de *Cantos de la Vendimia* y de tantos otros libros de poemas, más o menos parnasianos y premodernistas. Nos interesa también, a pesar de la presunción de poeta intuitivo apuntada por Juan Ramón, el teorizador del verso que se revela en *El Ritmo* (1894), porque vemos en ello la expresión de una tendencia que se manifestó con el desarrollo de la teoría de “el arte por el arte”: el principio de que de la forma nace la idea, principio que llevó a sus seguidores a reflexionar más acerca de la naturaleza de la poesía. La cuestión estaba ya planteada desde el Romanticismo como rechazo de una poesía dominada por el didactismo de las ideas. “El arte por el arte” trató de superar, también, el exceso de emoción, sentimiento y espontaneidad, que lastraba a la poesía, a través de una renovación del verso, pues es el verso, y no el poema, me atrevo a afirmar, el que ha revolucionado la poesía en estos últimos cien años. Así sucede en los dos famosos ensayos de Poe (*El principio poético* y *Filosofía de la composición*), en *L’art*, de Gautier, y *Art poétique*, de Verlaine. Banville en su *Petit Traité de Versification française* (1872) había dicho: “le mot qui est à la rime est le seul qui travaille à produire l’effet de celui-là et à bien s’harmoniser avec lui”; “la rime est tout le vers”. A lo que Verlaine había opuesto su “O, qui dira les torts de la Rime!” (*Art poétique*, 1874). Mallarmé se ocupa del verso en su Prefacio al *Traité du verbe* (1886), de René Ghil, que es una teoría de la “instrumentación verbal” a partir del famoso soneto de las vocales de Rimbaud y de nuevo, en *Relativement au Vers*; incluso por la vía de la estética de lo formal, que se revela no en el poema, sino en el verso, el mismo Mallarmé llegará a la extraña disposición tipográfica de *Un coup de dés jamais n’abolira le hasard* y en carta a André Gide (1897) declarará que «le rythme d’une phrase ou même d’un objet n’a de sens que s’il les imite [el caos del universo y el misterio del lenguaje poético], et figuré sur le papier, repris par la lettre à l’estampe originelle, n’en sait rendre, malgré tout, quelque chose». La preocupación por el verso y el ritmo que llevó a los parnasianos al culto riguroso del alejandrino clásico, desembocaría finalmente en la aparición del verso libre (G. Khan, *Le vers libre*, 1910), a través de esta continua reflexión sobre sus potencialidades estéticas.

Es en este contexto en el que debemos colocar *El Ritmo*, de Salvador Rueda.

La obra nació como respuesta a una solicitud del crítico catalán Josep Yxart³, quien en carta fechada en Barcelona el 16 de julio de 1893 comunica al poeta su intención de escribir algo sobre “la cuestión de la métrica”:

³ Josep Yxart i Moragas (1852–1895), el crítico catalán de la Restauración, que Sergio Beser coloca a la altura de Clarín y considera víctima de incomprensible olvido (Vid. *Leopoldo Alas, crítico literario*, Madrid: Gredos, 1968, *passim*) es una de las figuras más interesantes de la Renaixença y de la Restauración. Perteneció con Juan Sardá a los que el autor de *La Regenta* llamó críticos-científicos. Su obra en catalán y en castellano lo muestran como un autor interesado por la evolución de la cultura europea de fin de siglo, que conoció directamente. En 1878, con motivo de la Exposición Universal de París, envió, junto con su primo Narcís Oller, una serie de crónicas desde la capital francesa. Más adelante conoció personalmente a los grandes novelistas del naturalismo (los Goncourt, Daudet y Zola), corriente por la que se sintió atraído. En 1881 publicó un estudio sobre Fortuny en *Arte y Letras* revelador de su innato esteticismo, que de nuevo se pondría de manifiesto en su apoyo a la aparición del Modernismo en Cataluña y su participación en las Fiestas Modernistas de Sitges. Así lo atestigua su relación con Santiago Rusiñol.

El pórtico de Rubén Darío —le dice aludiendo al que el poeta nicaragüense había puesto al libro de poemas *En tropel*, de su corresponsal— me ha recordado que ese insigne poeta, digno compañero de usted, escribió últimamente *algo, no sé dónde, si no estoy trascordado* (mis indicaciones, como usted ve, son poco precisas), sobre métrica y rítmica. Cuanto piense y diga un versificador como Darío acerca de estas cuestiones, me interesa en sumo grado, por dos razones: primero, porque siendo uno de los versificadores innovadores y, en apariencia, por lo menos, influido por los nuevos poetas y preceptistas franceses que han tratado aquellas cuestiones técnicas, me conviene e interesa mucho saber qué es lo que acepta de ellos, y qué es lo que considera aplicable a la versificación castellana. Esta es la primera razón, digo. La segunda es que aquí pocos, por no decir nadie, han escrito palabra acerca de la gran revolución métrica que se está realizando. Salvo los estudios de Benot⁴, nada más conozco. Todo lo que se escribe, pues, *en España* sobre esta cuestión, es digno de ser leído. Aquí, algunos poetas y críticos catalanes han intentado decir algo; les preocupa la cuestión de la métrica; pero nadie la ha tratado todavía en su conjunto y de frente [...] Es lástima que cuando a italianos, franceses, alemanes e ingleses les interesa y toman en serio esas cuestiones, aquí estamos todavía a la altura de Rengifo⁵, sin soñar siquiera los profundos problemas musicales y estéticos que se ocultan en la técnica del arte de escribir versos⁶.

Es interesante observar cómo Yxart llama a Darío “versificador”, sin que ello tenga nada de peyorativo, antes al contrario, muy en las preocupaciones artísticas y valoraciones críticas de la época, tal cosa se relaciona con los profundos problemas musicales y estéticos ocultos en el arte de escribir versos, como expresa el propio crítico catalán. De ahí también la distinción que hace Salvador Rueda entre “endecasilabistas” y “versificadores” en el capítulo IV de su obra, reservando el segundo nombre

a un Zorrilla, a un Teodoro de Banville, los cuales poseen todos los metros, todas las combinaciones, todas las formas, todos los medios de expresión rítmicos, y que, además de ser dueños de todos los troqueles, inventan ellos otros y es inagotable en su numen la inventiva métrica. A ese orden de artistas es al que yo concedo el título de versificadores, de maestros en métrica. A los que no hacen más que *endecasílabos* (el autor acaba de referirse a “esta España del cocido, de la rutina y de la oda”), hay que recogerles la patente de grandes versificadores y dejarlos solamente en lo que son: en *endecasilabistas* (Ibid.: 19).

Aparte de la equiparación absolutamente injustificada de Zorrilla con Banville, explicable dentro de la percepción de la época, el párrafo plantea sugerentes problemas de filosofía del arte, como es el entronque de esta concepción del poema como hijo de la “invención” con la doctrina de “las cinco partes del discurso” de las poéticas y retóricas antiguas que el particular clasicismo de “el arte por el arte” implícitamente revalorizó sustituyéndola a la

⁴ Eduardo Benot, erudito polígrafo, científico y político español (1822–1907), cuya concepción racionalista del lenguaje lo aproximaba a la gramática de Port-Royal, acababa de publicar (1892) una *Prosodia castellana y Versificación*.

⁵ Juan Díaz Rengifo. Preceptista español, autor de un *Arte poética* (1592) profusamente reeditada hasta el siglo XVIII.

⁶ Salvador Rueda, op. cit. (“Una carta de Ixart”).

doctrina romántica de la “creación”. De ahí que Salvador Rueda complete su pensamiento con las siguientes reflexiones significativamente programáticas:

A falta de un poeta en el cual *nazcan las armonías* sin calcularlas, como en la pedrería los órdenes del cristales; a falta de un poeta de verdad, al cual *le nazcan las ideas y sentimientos en ritmo*, vengan versificadores de buen gusto, de arte exquisito, de sabiduría *poli-rítmica*. Por lo menos gozaremos de su fraseología quinta-esenciada, de su originalidad sorprendente, de sus metáforas rutilantes, de su saber, de su labor de cinceladura finísima, de sus estrofas marmóreas, de su gusto y elegancia. Tienen muchos el trabajo de estos diamantistas del verso, de estos repujadores del estilo, por poesía verdadera, y yo, puesto que todo eso es bello, no me mostraré hostil a reconocerlo como poesía. La belleza está en todo y en la técnica del arte poético y literario, por consiguiente. Tanto por lo que tiene Gautier de poeta, nos seduce por lo que tiene de artifice; tanto por lo que tiene de psicólogo Flaubert, nos encanta por lo que tiene de joyero. Así es que parnasianos, decadentes, simbolistas y demás *tallistas* de la frase (si son efectivamente como yo los creo, y separando de ellos a los *rematadamente artificiosos y afectados*), vengan en buen hora con su afligrida orfebrería. Sí; vengan antes que un endecasilabista lleno de gárrulo viento, de sentencias *aparentemente profundas*, de trompetazos vulgares, de comparaciones manoseadas, y pertrechado de Otumbas y Pelayos, de *Soles que no se ponen en nuestros estados, de leones iberos que sacuden la melena*, y de *duda retórica* y de *truncadas retóricas* (Ibid.: 20).

Alusiones directas a Quintana y a Núñez de Arce, poetas que, efectivamente, merecieron su absoluto menosprecio. El anticasticismo de Rueda, como el de todo seguidor de “el arte por el arte”, es evidente. Y vemos, además, aquí una réplica indirecta a la carta, bastante ambigua, que Clarín le dirigió a la solicitud del poeta de un prólogo para sus *Cantos de la Vendimia* (1891), y que Rueda, con todo, colocó a la cabeza de su libro. Bien es verdad que en esta carta-prólogo, Leopoldo Alas lamenta, como Rueda, «nuestro pobre parnaso de la restauración, que da tantos *jóvenes diputados* y no da poetas» (tal vez alusión malévolamente a autores como Manuel Reina) y que reconoce que los «versos *transcendentales* (de Núñez de Arce), como se dice, bien o mal han perdido mucho con el tiempo», pero corrige y minimiza al poeta a propósito del Baudelaire, Víctor Hugo y Chénier, advirtiéndole que

usted, amigo Rueda, ni tiene pujos de reformista, ni aborrece en rigor la escuela clásica, que en España pocos han estudiado de veras; ni, sobre todo, es capaz de darse tono. Pues bien, esto es un gran defecto; un poeta lírico que no siente lo que dice, tiene mucho adelantado para no ser buen poeta, porque pierda en eso el tiempo que debería en decir lo que siente (Rueda, 1891: 18).

Censura que se hace más acre cuando, poco después, completa esta crítica del siguiente modo:

Usted y otros poetas *descriptivos* (así llama al parecer a los ‘parnasianos’ españoles) tienen el grandísimo defecto de estar muchas veces describiendo el diccionario, en vez de pintar, y mejor sería cantar, sintiéndole, la naturaleza (Ibid.: 19).

En poesía Clarín seguía siendo bastante “castizo” a pesar de sus juicios sobre Baudelaire, aunque sus reticencias a la poesía de Rueda no se basasen en posturas morales como las esgrimidas por Valera que tan indignamente acogió el *Himno a la carne*.

A Rueda estas críticas, esta invocación al canto, le debían de sonar a esa estética caduca tras la que se habían amparado los que practicaban en España el *sonsonete*, como él dice, frente a los pocos que lo hacían con el ritmo, tema de gran elevación en aquellos momentos y merecedor de las reflexiones audaces de un crítico de la altura de Yxart (Rueda, 1894: 1).

La cuestión del ritmo no era cosa baladí, sino que estaba en el centro de la naturaleza misma del verso hasta el extremo de que el poeta imagina en boca de Darío la siguiente confesión al hipotético requerimiento del crítico catalán sobre la materia:

El verso no es solamente un vehículo, es la esencia misma de la poesía hecha ritmo; quiero variedad de armonías, de esencias, de formas; deseo un prisma y no un solo tono; una orquesta y no una sola voz. La *instrumentación* de las ideas y sentimientos, la técnica poética, es belleza de las más puras, y no es retórica mecánica. Según esté equilibrado el temperamento de cada poeta brotan en él sentimientos e ideas tirando a musicales, o a escultóricos, o a pictóricos; las combinaciones métricas surgen por impulso natural, no se fraguan por cálculo, etc., etc. (Rueda, 1894: 2).

Hasta aquí la suposición de Rueda, que, en realidad, va haciendo la exposición de sus personales aspiraciones poéticas, de su particular modo de entender la poesía en la que el concepto de *instrumentación* parece como un eco de la “instrumentación verbal” de René Ghil y su defensa del ritmo, el seguimiento del recurrente tema parnasiano, tanto más cuanto que a continuación aún con la intermediación de Darío, se alude a Banville por el que el poeta de Metapa sintió adoración, y ya sabemos que el autor de las *Odas funambulescas* se había obsesionado con la cuestión⁷.

En realidad estamos asistiendo en las páginas de este breve tratado al nacimiento de la exposición teórica del modernismo y en este sentido el opúsculo adquiere enorme interés. No mucho más tarde, el poeta Antonio de Zayas tratará de resolver el problema al decidir qué tipo de *instrumentación rítmica* es la adecuada para plasmar cada uno de sus diversificadas percepciones de la realidad.

Lo indudable es —añade por lo pronto Rueda— que el tema del ritmo está ya en la atmósfera, se *masca*, como suele decirse, se siente, llega a la *conciencia colectiva ilustrada*; pero nadie se atreve a tirar de la manta, quizás por temor a que habría que echar por tierra toda nuestra retórica contemporánea (que es la mayor parte de nuestra poesía)⁸.

⁷ Y no ya en sus escritores teóricos. El poder total del ritmo era invocado una y otra vez por el poeta francés. Así, leemos en el Prefacio a *Les exilés* (1874):

Ce livre est celui peut-être où j’ai pu mettre les plus de moi-même et de mon âme, et s’il devait rester un livre de moi, je voudrais que ce fût celui-ci, mais je ne me permets pas de telles ambitions, car nous aurons vécu dans un temps qui s’est médiocrement soucié de **l’invincible puissance du Rythme** (subrayado mío), et dans lequel ceux qui ont eu la noble passion de vouloir enfermer leurs idées dans une forme parfaite et précise ont été de exilés (*Cœuvres de Théodore de Banville. Les exilés. Les princesses*, Paris: Alphonse Lemerre, 1890, p. 5).

⁸ S. Rueda, op. cit. loc. cit.

(Mucho más tarde, en 1929, Edmundo González Blanco, prologando *El milagro de América*⁹, compuesto por el poeta malagueño con ocasión de la Exposición Universal de Sevilla, podrá referirse a la revolución métrica iniciada por Rueda en 1890 y calificarlo de “versificador admirable”.)

“El ritmo en su origen”, capítulo II y epístola segunda que el poeta dirige a José Ixart, como el resto de los capítulos, es, a pesar del reproche dirigido por Clarín, una exposición del principio rítmico partiendo de la misma Naturaleza, “madre de todo, origen de la música” en búsqueda, algo mística, de una especie de arte total¹⁰. Pero más interesante hoy nos parece el capítulo siguiente (“De por qué hace falta la revolución rítmica en la poesía castellana”), que es un repaso a la situación presente de la poesía. Hace falta, nos dice, un *sentido enciclopédico*, capaz de percibir (baudelaíriamente, diríamos) la gran *Orquesta*, todo el gran *Himno*, siendo así que “nuestros menguados y ramplonísimos poetas de todo lo que va de siglo” (con las debidas excepciones —pocas advierte—, que son Espronceda, Zorrilla y Bécquer) se han contentado con un par de metros, el octosílabo y el endecasílabo,

sin pensar más que en llenar de palabras esos moldes rítmicos, vaciando en ellos las mismas voces, los mismos temas, los mismos giros, los mismos *afectados* sentimientos, la misma basura cerebral, para acabar pronto (*El Ritmo*, p. 12).

La diatriba se ceba en Quintana, tan respetado por los casticistas de la época, y en segundo lugar en la «retahila de necios, de tontos sentimentales que llevó tras sí el divino Bécquer”. La conclusión es que “en el fatigado, rendido y extenuado Parnaso español hace falta una revolución rítmica» (Ibid.: 17).

Llevar a cabo esa revolución es la tarea que se propuso Salvador Rueda.

Hay una retórica exquisita y bella —nos dice en “Los troqueles ‘retóricos’” (cap. V, epístola V)—, la de los José María de Heredia, los Leconte de Lisle, los Teodoro de Banville. No es ésta “la ramplona, la insoportable de nuestra *lírica de artificio*”:

Pero ¡Dios mío! —exclama indignado— ¿Cómo es posible llamar *lírico*, es decir, músico, a semejante mecanismo? Más bien debiera llamársele nuestra *arquitectura de la lengua*: de rítmico, de músico, sólo tiene el arte poético nacional lo meramente *matemático*¹¹, un endecasílabo castellano (*de esos*) es verso porque cumple con las matemáticas, porque tiene once sílabas (muy correctitas, eso sí) pero porque tenga lirismo, melodía interna del poeta, seguramente no. ¿Usted cree que los que *pasan por ser* nuestros primeros poetas (excepción hecha de alguno) escriben un solo verso porque ese verso se haya *cuajado en ritmo* dentro de su alma, porque una emoción, una idea, un sentimiento se les haya hecho, sin querer ellos, *cadencia plástica* (el

⁹ Salvador Rueda, *El milagro de América. Descubrimiento y civilización. Poema para lectura en las escuelas de idioma español*. LOS POETAS, Madrid, 1929, Año II, Número 45.

¹⁰ El texto no podía ir mejor dirigido que a un crítico como Yxart que había sido uno de los primeros en interesarse por el arte total de Wagner, sobre quien nos dejó interesantes observaciones. (Vid. *El año pasado*, Barcelona: Librería Española de López, 1890, pp. 318–321).

¹¹ ¿Alusión, quizá, a las concepciones racionalistas de Eduardo Benot, matemático y lingüista, que acababa de publicar su *Arquitectura de las lenguas*, y a quien admiraban un crítico como Yxart y un poeta como Zayas?

verso) y les haya nacido, porque sí, hecho de cristalización? No, y no; en España, quizás porque la *retórica* está, como si dijéramos *en la atmósfera*, el poeta se hace, no nace (*El Ritmo*, pp. 27–28).

Tal vez sin proponérselo, Salvador Rueda roza aquí un tema que va mucho más allá de lo estrictamente literario, hasta el punto de plantear una de las claves más importantes del ser y del existir de los españoles, el de nuestra lucha entre “interioridad” y “exterioridad”, tema al que Unamuno ya a partir de aquellos años dedicará toda su obra¹². Para Rueda, poeta, ese “cuajarse en ritmo”, esa “cristalización rítmica” en que emociones, ideas y sentimientos se hacen “cadencia plástica”, será esa “retórica exquisita y bella” de los verdaderos versificadores, como los parnasianos que cita, lo que le permitirá la renovación del por él denostado endecasílabo en los cien sonetos no troquelados en un molde de sus *Piedras preciosas*, sino escritos bajo el impulso estético que le dicta su teoría del ritmo. Él lo explica en la primera composición que abre su obrita y que lleva el título general que le da:

Las cuaja Dios en ritmos de cristales
de cada claro sol a la luz nueva,
como en los sueños que en su mente eleva
cuaja el poeta en ritmos musicales.

Son dos cadencias en el fondo iguales;
lo bello en ambas vive y se renueva;
mas la cadencia de la estrofa, lleva
el alma con sus luchas ideales.

Dentro de mí cuajó la fantasía
en el rubí la luz de mi alegría,
en la turquesa azul mi sentimiento,
en el ópalo vago mis suspiros,
mis lágrimas en trémulos zafiros,
y en diamante inmortal mi pensamiento¹³.

En el poema siguiente, “La musa retórica”, el poeta parece unir en su censura la hispánica retórica hueca de la tradición de los endecasílabos quintanescos con cierta forma de parnasianismo extremo de que parece no gustar:

Indiferente el entusiasmo o muerto,
petrificado el corazón y frío,
sin placer ni dolor, ansia ni hastío,
oye del mundo el trágico concierto.
Sabia cincela su lenguaje yerto,

¹² Cfr. *En torno al casticismo* (1895).

¹³ Salvador Rueda, *Piedras preciosas (Cien sonetos)*, Madrid: Enrique Rojas, 1900. El librito se publicó formando el volumen IV de la “Biblioteca Moderna” y con un prólogo de un lirismo algo banal de Gregorio Martínez Sierra pero muy significativo del nuevo estilo modernista. El jovencísimo escritor, que jura por su “santa religión del arte”, que los versos de Rueda son los más sinceros que han salido de corazón español define así su poesía: “¡Sus cantares! Pedazos de vida cincelados por cincel maestro en los cuatro pétalos de un alhelí de oro. ¡Sus sonetos! Poemas tallados en un solo diamante y ceñidos por orla de claveles”.

con sus estruendos simulando brío,
y remeda su vano poderío
a la inmutable esfinge del desierto.

Muda en sereno mármol esculpida,
mira impassible el río de la vida
con sus ojos inmóviles y raros.

Y si lo humano llega a su figura,
resbala, sin prender, por su tersura,
como las perlas por el limpio Paros.

Y, sin embargo, Rueda no era absolutamente ajeno a esa poesía “esculpida” en noble materia, no sólo “cuajada en ritmo de cristales”¹⁴, que ya aparece tres años antes en sus bellísimos *Camafeos* (1897), de tan clara genealogía parnasiana, y donde la estética de lo pagano se plasma en este espléndido soneto inicial, “El camafeo”, que, según su costumbre, condensa como en un emblema el sentido de la obra:

Prodigio del buril, el camafeo,
Por artífice egregio modelado,
En la retina deja reflejado
Su esplendoroso y vivo centelleo.

Admíranse mis ojos cuando veo,
Sobre piedra preciosa ejecutado,
Un rostro de perfil tan delicado
Como jamás lo imaginó el deseo.

Arte, gusto, dureza diamantina,
Color y transparencia cristalina,
Descubre al sol la joya rutilante.

¡Oh, si en mí fueran por rareza suma
El ritmo tintas, el buril la pluma,
El alma asunto y el papel diamante!

Sostiene Rueda en *El Ritmo*, tal vez explicando afinidades, que cuando viene alguna evolución artística al mundo,

no sólo, si es saludable y provechosa, la acogen los espíritus privilegiados, sino que la reciben, llenas de alegría, las mismas moléculas del aire: no sé cómo se verifica —añade—, ni lo sabe la ciencia, pero los átomos son transmisores de ideas y de sentimientos (*El Ritmo*, pp. 32–33).

Tan etérea teoría, de becquerianos ecos, desemboca en el opúsculo en la concepción de la poesía como resumen de las bellas artes (capítulo X y último):

Sí, por derecho propio, porque Dios ha querido, la pluma del poeta es un resumen de todas las bellas artes; en ella está la línea, la música, el color; en ella está todo, con la ventaja sobre las otras artes de que no tiene que luchar con la finita extensión e

¹⁴ Cfr. en *Piedras preciosas*, el soneto XX, “Niños danzando en torno del dios Pan”, que lleva el protípico subtítulo de “Relieve en marfil”.

inmovilidad del lienzo, ni con la fijeza y limitación del bloque, ni con lo inconcreto de la música. Por lienzo, la pluma tiene el cuadro entero de la vida y de la Naturaleza; sus estatuas se mueven, hablan, gesticulan, ríen, lloran de verdad, son todas las figuras humanas; su pentagrama abarca todos los motivos humanos y divinos y los cuaja en ritmos que articulan palabras sobre cuyo significado no cabe duda; superior al teatro, su foro no es el limitado por telones; es todo el Universo y aun los universos imaginarios que inventa el poeta (Ibid.: 66).

El comentario viene provocado por una reflexión previa sobre los tres poetas que parecen erigirse en modelo de la poesía de Rueda y en toda la amplia gama de resonancias estéticas que la recorre: Gautier, el poeta-pintor; Leconte de Lisle, el poeta-escultor y Zorrilla, el poeta-músico:

En Leconte de Lisle, por lo general, el ritmo es plástico, marmóreo, fijo; en Gautier el ritmo son matices, tonos, tintes; trasmite la idea por el color; en Zorrilla el ritmo es inconcreto, alado, vaporoso; vuela, ondula, mariposea, vaga; trasmite la idea por la música (Ibid.: 65).

Sorprende al lector de hoy que el tercer nombre no lo represente a título mucho más justificado, Verlaine, de cuya poesía tuvo cabal noticia Rueda. Ya se sabe que los críticos y los poetas españoles de la época se obstinaron en ver en Zorrilla al Víctor Hugo español. Nuestro oído posiblemente no estaba hecho todavía —por lo menos hasta Zayas— al impresionismo musical del autor de *Jadis et naguère* ni mucho menos al del Mallarmé de *Apparition*, y además, el poeta malagueño se defendía así del excesivo afrancesamiento con que la crítica casticista al uso trataba de desprestigiar a estos poetas de “el arte por el arte”:

No estoy conforme —escribe en el prólogo del libro de poemas, tan parnasiano de título, *Dijes y Bronces*, del americano Máximo Soto May—, no estoy conforme con que yo tenga en mis pobres escritos espíritu francés, sino antes bien procuro (y aunque no lo procurara, sería lo mismo, porque es cuestión de temperamento), procuro que sean españoles, y además de españoles, populares: su sentimiento, el de mis librijos, es siempre el de las costumbres de España; y si en el *procedimiento* se pudieran notar vislumbres de algunos maestros, como indicó *Clarín* en cierta ocasión, son nuestros clásicos del siglo de oro, que en punto a *colorismo*, *parnasianismo*, *decadentismo* y demás escuelas del culto a la forma y a la fantasía, dan ciento y raya a los franceses del último tiempo, sobre todo si se considera la diferencia de épocas en que unos y otros han escrito¹⁵.

Rueda traslada la acusación de afrancesamiento a los poetas hispanoamericanos, al propio Máximo Soto, a Darío, a Gutiérrez Nájera y a los que ya ha citado anteriormente (Julián del Casal, Díaz Mirón, etc.), del primero de los cuales dice que escribe en idioma castellano obras francesas, lo que hace extensivo a los otros, puesto que su inspiración ha sido París y sus dioses Catulle Mendès, Armand Sylvestre, Loti, Banville, Sully Prudhomme,

¹⁵ *Críticas*, incluidas en el mismo volumen de *El Ritmo*, p. 106.

Verlaine, Leconte de Lisle, y puesto que, como ellos, están enamorados de la fraseología brillante y marmórea y del bajo-relieve escrito.

Ciertamente la poesía de Rueda (de su novela no nos ocupamos) tiene el color, la luz y la vibración sonora de su Andalucía natal o de la América Hispana que plasmó con pinceladas de exotismo nada costumbristas y sí con frecuencia muy de vanguardia (véase, si no, "La sandía", cuasi-greguería, o "Melodía interior" de *Con el oído en tierra*, tan guillenniana¹⁶, en lo que, en nuestra opinión, supera a Darío y a muchos de los modernistas. Pero el exotismo de *De mi paso por América* se combina con el arqueologismo de los poemas marmóreos del *Friso del Partenón* o de los bajorrelieves policromos de "La Bacanal. Desfile antiguo" de *Camafeos*, con los bestiarios en que fuera maestro Leconte de Lisle, como el de la *La procesión de la Naturaleza* o con el erotismo del *Poema a la mujer*, motivos todos de la estética parnasiana y más ampliamente de la poética de los adictos al "arte por el arte".

Résumé. Salvador Rueda neboli Rytmus: „jambisté“ a „rýmovníci“. Salvador Rueda (1857–1933), považovaný dobovými kritiky za předchůdce Rubéna Daría (1. pád: Rubén Darío) má dnes postavení velkého modernistického básníka. Ve svém teoretickém díle *El Ritmo* [Rytmus] (1894) se zabývá problematikou verše, jenž je podobný verši francouzských parnasistů a symbolistů. Básníky dělí na „jambisty“ a „rýmovníky“, on sám je přitom zastáncem čisté, mramorové, antipuristické poezie.

¹⁶ Del primer poema, soneto, perteneciente a *Frutos de España*, recordemos el segundo cuarteto: Carmín incandescente parecía/ la larga y deslumbrante cuchillada,/ como boca encendida y desatada/ en frescos borbotones de alegría.

Del segundo, procedente de la colección de poemas *De mi paso por América*, copiamos los siguientes versos: Tierra, eterna pauta,/ fuente de arquetipos, gran legisladora,/ ¿Quién de tus conceptos/ redacta las normas? (...) Planos puros de ritmo y sustancia,/ castas líneas de excelsos aromas,/ prisiones de luz infinita... (Vid. *Poesías Completas*, Barcelona: Maucci, 1911).

Bibliografía

- GONZÁLEZ BLANCO, Andrés (1908), *Los grandes maestros. Salvador Rueda y Rubén Darío*. Estudio crítico de la lírica española en los últimos tiempos, Madrid: Pueyo.
- RUEDA, Salvador (1894), “Una carta a Yxart”, in: Rueda, S., *El Ritmo. Crítica contemporánea*, Madrid: Hijos de M. G. Hernández.
- RUEDA, Salvador (1897), *Camafeos*, Sevilla: La Andalucía Moderna.
- RUEDA, Salvador (1891), *Cantos de la vendimia. Con un juicio de Clarín*, Madrid: Gran Centro Editorial.

Roberto Mansberger Amorós
Universidad de Alcalá de Henares
Pza. San Diego, s/n
E-28801 ALCALÁ DE HENARES
(Madrid)
España

EL ENFERMO DE LA VOLUNTAD EN LA NARRATIVA ESPAÑOLA DE LA GENERACIÓN DEL 98 Y EN LA LITERATURA RUSA DECIMONÓNICA

Agata Orzeszek
Universitat Autònoma de Barcelona

Agata.Orzeszek@uab.cat

Resumen. Los “héroes indecisos” españoles, el Augusto Pérez y el Apolodoro unamunianos, los “héroes enajenados” de Baroja (Fernando Ossorio y los posteriores Andrés Hurtado, Luis Murguía y tantos otros), esos “hombres sin acabar”, como los califica Azorín en *La voluntad* (1902), presentan una patología volitiva que caracteriza también a toda una serie de protagonistas de la literatura rusa decimonónica, que van desde el todavía ilustrado Chatski (1824) y los románticos Onegin y Pechorin hasta los héroes en pleno ocaso de la dramaturgia chejoviana (desde *Ivánov* [1888] y *Platónov* [188?] hasta *El jardín de los cerezos* [1904]) pasando por la amplísima galería de “hombres superfluos” salidos de la pluma de escritores como Herzen, Goncharov, Nekrásov y, sobre todo, Turguénev (padre del calificativo). Aunque distantes en tiempo y espacio, las dos literaturas guardan nítidos paralelismos en la profusión y el tratamiento del personaje aquejado del mal de la voluntad.

Palabras clave. “Héroe indeciso”. “Hombre superfluo”. Generación del 98. Literatura española. Literatura rusa. Literatura comparada.

Abstract. The volitionally ill in prosaic works of the Spanish generation of 98 and in Russian literature of the 19th century. The Spanish “hesitant heroes”, such as Unamuno’s Augusto

Pérez and Apolodoro, Baroja's "alienated heroes" (Fernando Ossorio and later Andrés Hurtado, Luis Murguía and many others), these "unfinished men", as Azorín qualifies them in his novel *The Will* (1902), suffer from a volitional pathology that also characterizes a great number of characters of the 19th-century Russian literature: from the still illustrated Chatski (1824) and the romantic Onegin and Pechorin to the despondent heroes of Chekhovian dramas (from *Ivanov* [1888] and *Platonov* [188?] to *The Cherry Orchard* [1904]), including a large gallery of "superfluous men" created by writers such as Herzen, Goncharov, Nekrasov and, above all, Turgenev (father of the term). Although distant in time and space, both literatures keep clear parallels in the profusion and treatment of the will-less hero.

Keywords. "Hesitant hero". "Superfluous man". Generation of 1898. Spanish literature. Russian literature. Comparative literature.

Buena parte de las preocupaciones filosóficas y sociales de la llamada generación del 98 se centra en ese mal de fin de siglo que es la atrofia de la voluntad, reflejada, a su vez, en buena parte de su producción literaria. Se trata de una cuestión que aparece estrechamente ligada a la del fracaso vital, tan presente en la novela de la Restauración. Con claros antecedentes en la obra de Valera, Galdós y "Clarín" principalmente —se vuelve inevitable aludir a *Las ilusiones del doctor Faustino* (1875)¹, a *El amigo Manso* (1882) y a "Zurita" de *Pipá* (1885)—, el año 1902 trae tres obras clave para el tema que nos ocupa, salidas de la pluma de los que se convertirían en máximos representantes de la aludida generación literaria: Unamuno, Baroja y Azorín. Nos referimos, respectivamente, a *Amor y pedagogía*, *Camino de perfección* y *La voluntad*, obra, como ya consigna su autor en el título, paradigmática para la cuestión tratada. Los tres autores, cuya condición de críticos, filósofos y pensadores es notoria, abundarán en el tema del *taedium vitae* en escritos posteriores, destacando entre ellos títulos como *Antonio Azorín*, *El árbol de la ciencia*, *Niebla* y *La sensualidad pervertida*, correspondientes todos ellos a novelas (nivola en el caso de Unamuno) de "héroes indecisos", por usar la expresión de la investigadora lituano-norteamericana Biruté Ciplijauskaitė, la cual ha llegado a establecer un parentesco entre el personaje unamuniano y el goncharoviano en su interesante artículo titulado, precisamente, "El «héroe indeciso»: Augusto Pérez y Oblómov" (1975), en el que enfrenta en un análisis comparativo a estos dos personajes abúlicos, tan distantes en el tiempo y el espacio y, sin embargo, tan parecidos en lo tocante a la patología que representan.

"*Me ha faltado voluntad para imponer la pedagogía*", se queja el padre de Apolodoro, el genio fracasado de *Amor y pedagogía*². Dos páginas más adelante el propio Apolodoro, autor ya de una novelita más que mediocre, se dará cuenta de no haber sido capaz de convertirse en ese genio que de él se esperaba que fuese: "*¡Fracaso, fracaso completo!* —exclama, abatido—. *Nadie me hace caso; todos se burlan de mí aunque me lo ocultan*". Fechado en

¹ Véase la contundente definición que del héroe valeriano dejó Manuel de la Revilla en *Críticas* (Burgos: Timoteo Arnaiz, 1874–1875, p. 271): [El doctor Faustino, un hombre] "lleno de ilusiones legítimas y nobles, dotado de facultades suficientes para realizarlas, (...) carece de energía, de resolución, de fijeza en sus ideas y propósitos, en una palabra, de carácter".

² Miguel de Unamuno, *Amor y pedagogía*, décima edición, Madrid: Espasa-Calpe, 1975, p. 102.

1849, más de medio siglo antes, “El Hamlet de la comarca de Schigrov”, protagonista del relato homónimo de *Apuntes de un cazador*, de Turguénev, también es un héroe fracasado, un pobre hombre que pasa desapercibido para sus semejantes en rango y clase y que, a pesar de su inteligencia y erudición, se ha convertido en un patético hazmerreír de la comarca. Metido en confidencias y en amargas reflexiones sobre su insignificancia, dice a su accidental compañero de habitación: “*Vi claro, más claro que mi propia cara en el espejo, qué hombre tan vacío, tan insignificante, tan inútil y tan poco original había sido*” (Turguénev, 1997b: 251)³. Qué poco dista este descarnado autoanálisis de la derrota existencial del ruso de las aciagas palabras pronunciadas por el español Apolodoro “*tras horas de meditación*”: “*Jamás seré nada*”. (p. 99)

Fernando Ossorio, el protagonista de *Camino de perfección*, se expresa en términos muy parecidos: “*Lo que me molesta es que me encuentro hueco (...). Siento la vida completamente vacía: me acuesto tarde, me levanto tarde y al levantarme ya estoy cansado; me tiendo en un sillón y espero la hora de cenar y de acostarme*” (Baroja, 1972: 16). Más tarde, exhortado por el narrador a hacer un esfuerzo de voluntad, a reaccionar, contesta: “*Imposible, tengo la inercia en los tuétanos*” (Ibid.: 17), rasgo cuya persistente presencia en el personaje remachará su creador en el siguiente pasaje: “*Como no tenía deseos, ni voluntad, ni fuerza para nada, se dejó llevar por la corriente*” (Ibid.: 35). Ante nosotros aparece un joven prematuramente envejecido y vitalmente cansado a pesar de su sempiterna inacción y de ese “dejarse llevar por la corriente” en que vive sumido.

La literatura rusa decimonónica dejó plasmado el retrato de un héroe de estas mismas características en una larga, por no decir infinita, lista de nombres: véase si no a un Oneguin, cuya principal actividad consiste en bostezar y al que Belinski califica, en 1844, con las expresiones francesas⁴ de “*être manqué y existence avortée*” (Belinski, 1948: 532), o a un Tentétnikov, de la segunda parte de *Almas muertas*, que intenta desesperadamente llenar las horas entre el desayuno y la comida con unas meditaciones tan arduas como vacías acerca de la gran obra que se dispone a crear y que nunca llegará a convertirse en realidad. “*Lo que seguía más tarde —consigna Gógol en la novela, refiriéndose a la actividad de su personaje después de comer—, hasta la hora de cenar, en verdad resulta difícil decirlo. Parece ser que, simplemente, no hacía nada*” (Gógol, 1964: 1275). Véase los héroes “superfluos” de Herzen y de Turguénev: a un Béltov y un Stolyguin, al Chulkaturin del *Diario de un hombre superfluo*, un Rudin, el anónimo protagonista de *Asia*, los Kirsánov “padres” de *Padres e hijos* o el Lavretski de *Nido de nobles*; a los Agarín y Paltsov de Nekrásov y a los Adúiev, Oblómov y Raiski de Goncharov, amén del Ivánov chejoviano, más próximo en el tiempo —1888— a los autores españoles, ese Ivánov inhumanamente cansado a la edad de tan solo treinta y cinco años y que pronuncia las siguientes esclarecedoras palabras,

³ En lo sucesivo, las citas en cuyas referencias bibliográficas no aparece el nombre del traductor han sido traducidas por la autora de este artículo.

⁴ No será hasta 1850, año de la publicación de *Diario de un hombre superfluo*, cuando la denominación caracterizadora del personaje que da título al relato turgueneviano se convierta en esa definición globalizadora que, proyectándose incluso retroactivamente, calificará al paradigmático arquetipo literario de la literatura rusa decimonónica, principalmente la salida de la “escuela natural”.

muy en el sentido barojiano⁵: “*Estoy fatigado, no creo en nada, me paso ocioso los días y las noches. Ni el cerebro ni las manos ni las piernas me obedecen*” (Chéjov, 1963a: 220). Todos estos personajes, tanto los portadores de las grandes ideas regeneracionistas en una Rusia anacrónica y sumida en el marasmo (Béltov, Rudin, Agarín), como los dóciles hijos de un sistema que los destruye (Tentétnikov, Adúiev, Oblómov), así como los “hombres superfluos” de nueva formación (Ivánov), aunque jóvenes y sanos, inteligentes y cultivados, revelan, sin embargo, esa terrible patología que los une más allá de las épocas que los han visto nacer y de los límites de la ideología que representan: todos ellos son hombres enfermos de la voluntad. Los consumen la introspección y la apatía, y su invencible falta de decisión no solo les hace perder las oportunidades que les brinda el destino y la historia, sino que, en no pocas ocasiones, hace desaparecer en ellos incluso la propia estimación: no solo son “superfluos”, en el caso ruso, e “indecisos”, en el español, sino que, además, tienen la dolorosa conciencia de serlo.

Pero volvamos a la novela española clave para el tema de la abulia, *La voluntad*, del todavía Martínez Ruiz, cuyo protagonista, Antonio Azorín, se mueve en ese mundo desolador de miserias y cobardías de la “humanidad claudicante” (Martínez Ruiz (Azorín), 1989: 72) que es la España de fin de siglo. No se trata del único enfermo de la voluntad que transita por la obra. Yuste, el maestro del joven Azorín, es otro miembro de la especie y también él es consciente de serlo: “*Yo soy (...) un pobre hombre sin fe, sin voluntad, sin entusiasmo*” (Ibid.: 119). Este filósofo de provincias, cuyos discursos con claros tintes positivistas y schopenhauerianos imprimirán honda huella en el carácter de su discípulo, en un momento del relato alude explícitamente a Tolstói, para mostrarse —digámoslo todo— en total desacuerdo con su doctrina de la rebeldía pasiva, y en el mismo pasaje pronuncia unas palabras que parecen casi copiadas de *Rudin*, sin aludir, curiosa y reveladoramente, a Turguénev⁶. Suenan así: “*El libro, la palabra, el discurso... ¡pero eso ya es acción!*” (Azorín, 1989: 118). Comparémoslas con la frase que Lézhnev (el mismo Lézhnev que en su momento dijera que “*las palabras de Rudin se quedan en eso, en palabras, y nunca se convierten en actos*” (Turguénev, 1997^a: 76)⁷ dirige a su viejo amigo Rudin en un intento de apaciguar el alud de autorreproches que el paradigmático héroe “superfluo” de Turguénev vierte sobre su persona a causa de lo que denomina su ininterrumpido fracaso: “*Una palabra buena es también una acción*” (Ibid.: 161)⁸. La coincidencia no puede ser más manifiesta. Pero los paralelismos entre lo apuntado por Azorín en *La voluntad* y el tratamiento de la decimonónica “cuestión palpitante” rusa no acaban ahí. Destaquemos en rápida enumeración algunos más, todos ellos altamente significativos:

⁵ No solo en las páginas de su obra, sino también en su pose vital. En el prólogo a *El ensayo español del siglo XX*, sus editores, Jordi Gracia y Domingo Ródenas (Barcelona: Crítica, 2009, p. 38), dicen lo siguiente: “[El autor de *El tablado de Arlequín*] adopta el gesto del hombre fatigado por la experiencia, del heterodoxo cansado de avatares y reveses que se retira del mundo”.

⁶ Aunque la primera traducción española de *Rudin* no lleva año de publicación, es, sin duda, muy posterior a *La voluntad*. Nos inclinamos a creer que Azorín, simplemente, no conocía la novela de Turguénev.

⁷ En la edición manejada, la polisémica palabra rusa *дело* aparece traducida como “hecho”, y no “acto”, pero nos hemos permitido cambiarla por “acto” al considerarla más acorde con la intencionalidad del autor del texto original.

⁸ Por la misma razón, también aquí hemos sustituido la palabra “hecho”, esta vez por “acción”.

Azorín no creó una novela novelesca —*La voluntad* tiene más bien un carácter de ensayo reflexivo-digresivo—, como tampoco las crearon un Herzen, un Turguénev e, incluso (y a su pesar), un Goncharov, los tres autores rusos cuya gran parte de su producción literaria gira en torno a la problemática del personaje abúlico;

La obra azoriniana tiene una estructura dialéctica, igual que este tipo de novelas en Rusia (Pechorin / Werner, Rudin / Lézhnev, Oblómov / Stolz, Lavretski / Mijalévich, Ivánov / Lvov, etc.). El autor español contrapone al personaje falto de voluntad —al que califica por boca de su protagonista de *hombre-reflexión* (Azorín, 1989: 267) y por la suya propia de *hombre sin acabar* (Ibid.: 297)— el antitético “hombre de una pieza”. Se observa el mismo fenómeno en la novela rusa: el “hombre superfluo” (*lishni chelovek*), entregado a la hamletiana reflexión y descarnada introspección (Pechorin, Béltov, Rudin y muchos otros) se contrapone al “hombre íntegro” [*tselny chelovek*]:⁹ el Adúiev sobrino *versus* Adúiev tío, Oblómov *versus* Stolz, etc.;

Azorín pinta el retrato de toda una generación: “*¡Soy un hombre de mi tiempo!*” — exclama su criatura novelesca después de quejarse amargamente—: “*hay algo en mí que me anonada, que me aplasta, que me hace desistir de todo en un hastío abrumador*” (Ibid.: 268). Pechorin, el hombre que busca la muerte para liberarse¹⁰ de la forzosa impotencia e inactividad a la que se ve abocada toda su generación tras la sangrienta derrota del decembrismo es, en palabras de su creador (dichas nada menos que en el mismo título), “El héroe de nuestro tiempo”¹¹. En cuanto al hastío abrumador, recordemos que éste, bajo las más variadas denominaciones, tanto las genuinamente rusas (*скука, хандра*) como las prestadas para la ocasión de lenguas extranjeras (*spleen, ennui, Weltschmerz*), es un elemento inseparable de todos los “hombres superfluos” rusos, desde los Oneguín, Arbenin y Tentétnikov hasta los derrotados y caducos héroes del teatro chejoviano (Platónov, Ivánov, “las tres hermanas”; los Ranevski, dueños del famoso “jardín de los cerezos”, etc.) pasando por toda la pléyade de los héroes “superfluos” de Herzen, Turguénev, Nekrásov y Goncharov. Consciente de la “disgregación de la voluntad” que padece y de la “dispersión sigilosa de su personalidad”, el héroe azoriniano no para de preguntarse “*¿Qué hacer?... ¿qué hacer?*” (Azorín, 1989: 229). La literatura rusa del “hombre superfluo” también gira en torno al mismo interrogante, al que Chernyshevski, en 1863, intentará dar una respuesta en su célebre novela titulada, precisamente, *¿Qué hacer?*, donde crea una serie de “hombres nuevos”.

El desconcierto teñido de pesimismo: “*Yo no sé dónde ir*” (Ibid.: 270), constata Azorín, ese “intérprete de la indeterminación contemporánea”. La segunda cita, contrariamente a lo que se podría pensar, no pertenece al protagonista de *La voluntad*, sino a un personaje de

⁹ Cfr. P. V. Ánnenkov “Literaturny tip slabago cheloveka. Po povodu turguenevskoi *Asi*”, in: *Vospominania i kriticheskie ocherki*, S.-Peterburg: Tipografia M. Stasiulevicha, 1879, p. 150.

¹⁰ La idea de la muerte como liberación está expuesta en *La voluntad* a propósito de Larra, coetáneo real del novelesco Pechorin, en el siguiente pasaje: “Ansioso e impotente cruza Larra la vida; amargado por el perpetuo *no saber* llega a la muerte. La muerte para él es una liberación: acaso es la vida.” (p. 246).

¹¹ En el prólogo a su obra, del que carecía la primera edición, de 1840, y que solo aparece en la segunda, de 1841, Lérmontov escribe las siguientes esclarecedoras palabras: “*El Héroe de Nuestro Tiempo*, señores míos, es en efecto un retrato; pero, no el de una sola persona: es el retrato compuesto de los defectos de toda nuestra generación en todo su desarrollo.” Mijaíl Lérmontov, *El héroe de nuestro tiempo*, edición y traducción de Isabel Vicente, Barcelona: Cátedra, 1992, p. 60.

Platónov (Chéjov, 1963b: 584), que de esta manera caracteriza al héroe del drama. Tampoco Raiski (de *El declive*, de Goncharov), atenazado por “*su enemigo mortal: el hastío*”, sabía qué camino tomar: “¿*Adónde ir? —se preguntaba—. Estaba indeciso, formaba mil proyectos y no se decidía por ninguno*” (Goncharov, 1942: 93). El brevísimo último capítulo de la segunda parte de la “antinovela” azoriniana lo dedica el autor a describir la situación de aquellos protagonistas típicos del 98, producto de su tiempo histórico y espacio geográfico, que tanto tienen en común con los “hombres superfluos” de la narrativa rusa del siglo XIX. Por tratarse de una síntesis perfecta de tantos y tantos héroes aquejados de un mismo mal y que las literaturas rusa y española comparten, transcribimos un amplio fragmento del mismo:

El mismo desconcierto pesimista parece guiar la pluma de Lérmontov, quien, ya en 1838, retrata en su poema “Meditación” a toda una generación (la de los años treinta, en este caso), condenada al silencio y a la inacción tras la derrota del decembrismo, aquella generación “maldita”, de presente sombrío y porvenir temible, a la que caracteriza diciendo:

¡Contemplo nuestra generación con amargura!
Lúgubre y vacío aparece su futuro,
Bajo el peso del conocimiento y de la duda,
Triste envejecerá, inactiva y muda¹².

La personalidad de los Azorín, los Fernando Ossorio, los Apolodoro y los posteriores Andrés Hurtado (*El árbol de la ciencia*), Augusto Pérez (*Niebla*), Luis Murguía (*La sensualidad pervertida*) y de tantos otros está aquí definida en sus rasgos esenciales: es un producto típico de esa generación “*sin voluntad, sin energía, indecisa, irresoluta*” que ha creado a su paradigmático héroe intelectual y abúlico que no consigue poner acordes la razón y la sensibilidad. A todos estos personajes también podrían aplicarse las palabras que en 1934 Pedro Salinas dedicó al barojiano Jaime Thierry, muy posterior, protagonista en la trilogía *La juventud perdida*:

En este héroe de época, visiones y ambiciones no faltan. Tampoco falta una forma externa de la actividad, eso que Baroja llama acción y que considera como el nervio de la vida. Pero todo se quiebra por un defecto de continuidad en el hacer, de fe en los objetivos, por un tremendo fracaso de la voluntad. Estos personajes, un día, de pronto, se vacían, caen a un lado del camino, muerta en ellos la primera y última de las voluntades, la de vivir. (...) Las novelas de Baroja son una gran exposición de fracasos vitales, de vidas despilfarradas (Salinas, 1970: 123).

¹² El fracaso del movimiento decembrista o, tal vez en mayor grado aún, la feroz represión impuesta por Nicolás I después de ese intento de jóvenes oficiales aristócratas de reformar el sistema de gobierno en Rusia supuso para aquella generación de la *intelligentsia* rusa su consagración a la pintura de un tipo social en el que se dibujaban todas las consecuencias de aquella derrota. A partir de 1825, el Imperio ruso se había convertido en un “desierto de ideas y de pensamiento”, en palabras de Marqués de Custine (*Cartas de Rusia*, trad. de Pilar Guibelalde, Barcelona: Ed. Iberia, S. A., 1953).

La cita resulta de lo más reveladora por cuanto ofrece la perfecta caracterización que el poeta y profesor hace del héroe abúlico. Varias claves se infieren de ella: el protagonista como héroe de época, el fracaso de su voluntad y el no saber qué hacer con su propia vida. Jaime Thierry, ese héroe enajenado barojiano (Weiss, 1971: 1, 12), aparece como una imagen simbólica de la España del desastre nacional y como un espécimen representativo a escala individual de la omnipresente abulia, que, como enfermedad nacional, diagnosticó Ganimet en su *Idearium español* (Ganimet, 1990: 162 y ss.). Otra coincidencia significativa: de epidemia social califica Chernyshevski la falta de carácter del héroe novelesco ruso de los años 50 del siglo XIX: “*No se trata sino de un síntoma de una enfermedad epidémica que ha arraigado en nuestra sociedad*” (Chernyshevski, 1951: 463). No solo a héroes barojianos puede aplicarse la caracterización de Pedro Salinas. No es, ni mucho menos, muy diferente la tipología que representan los protagonistas de las obras rusas.

La rusa es seguramente la literatura más joven de Europa; es el benjamín literario del viejo continente, pues nace tan solo a mediados del siglo XVIII. Y no obstante, una vez superada la laguna histórica que la hacía ajena e impermeable, una vez quemadas las etapas de acercamiento primero e inserción después, Rusia se engancha al tren europeo con increíble rapidez, y no solo se empapa de corrientes, escuelas y arquetipos literarios sino que los hace suyos, los desarrolla a su manera y la literatura rusa que se propagará por Europa en las últimas décadas del siglo XIX e influirá decisivamente en la evolución de sus letras es ya todo un gigante que ha pasado de discípulo a maestro que sienta e imparte cátedra (en parte gracias a sus primeros divulgadores: el marqués de Vogüé, con su espléndida monografía *Le roman russe* [1ª ed. 1886], y las previas y no menos espléndidas incursiones de Mérimée en un campo todavía virgen en su época). Así, en la segunda mitad del siglo XIX, entramos de lleno en esa gran literatura que ha dejado de imitar modelos importados de Occidente porque ya tiene elaborado un sistema artístico propio. Y quizá no sea demasiado atrevido afirmar que lo elabora a partir de la primera novela psicológica rusa, la ya mencionada obra de Lérmontov, *El héroe de nuestro tiempo*, que constituyó el punto de partida para la ulterior gran narrativa marcada por la ingente obra de Turguénev, Tolstói y Dostoievski, y que gira en torno al “hombre interior”, producto, a su vez, de la gran preocupación de estos escritores (al tiempo que pensadores) por la condición moral del hombre.

No deja de llamar la atención el hecho de que una literatura tan joven como la rusa se anticipe a las europeas, y en particular a la española, en la configuración del tipo literario que nos ocupa: los años 40 y 50 del siglo XIX en el caso ruso frente a los primeros del XX en el español. Al mismo tiempo resulta altamente sugestivo constatar los paralelismos tan nítidos que se observan en la profusión y el tratamiento del héroe abúlico en las dos literaturas.

Más allá de las directas influencias literarias en la tipología del “hombre superfluo”, poco probables en el panorama que nos ocupa¹³, creemos que las razones de las semejanzas expuestas hay que buscarlas en la singularidad geográfica, histórica y social de ambos países: tanto uno como otro se encuentran en los confines de Europa, ni uno ni otro pasó por una auténtica revolución burguesa, los dos han vivido bajo regímenes autocráticos y anacrónicos en el marco de una Europa burguesa y capitalista, vertebrada por las sacudidas revolucionarias y contrarrevolucionarias de la llamada “Primavera de los Pueblos”, ausentes tanto en

¹³ Es notoria la influencia de Tolstói en España, pero se trata, justamente, de un escritor que apenas dedicó su atención al héroe enfermo de la voluntad.

una Rusia “autocrática, ortodoxa y popular”¹⁴ como en una España dominada por la “oligarquía y caciquismo”, por usar la expresión de Joaquín Costa (1969). Sería un reduccionismo, sin embargo, atribuir los señalados paralelismos literarios únicamente a la especificidad del desarrollo histórico de los dos países. Si bien es cierto que las condiciones del mismo malograron en ambos la aparición de una “Joven Rusia” y de una “Joven España”, los ideales de la “Joven Europa” sí penetraron en su tejido intelectual, como también había penetrado en él el legado de la filosofía idealista alemana y, más tarde, las corrientes “modernistas” europeas: pesimismo, decadentismo, irracionalismo, “culto del yo”, a las que hay que añadir el auge del cientificismo (darwinismo, determinismo, estudios médicos sobre la patología de la voluntad, muy especialmente los de Théodule-Armand Ribot), ese hijo de las corrientes positivistas que impregnaron literatura y pensamiento de la segunda mitad del siglo XIX.

Si bien el “hombre superfluo” ruso es hijo de los estados de alma crepusculares importados de las literaturas occidentales (los citados *spleen inglés*, *ennui francés*, *Weltschmerz alemán* y hasta el “*jaskółczy niepokój*” [desasosiego de golondrina] del polaco Słowacki), al pasar por la criba (incluso dan ganas de decir “apisonadora”) de la historia patria, se convirtió en un personaje genuinamente ruso. A este respecto, conviene recordar las reflexiones sobre el protagonista de la novela decimonónica que se planteaba Gorki en su artículo “Historia de un joven”¹⁵, que sirvió de presentación a una colección literaria que llevaba el significativo título de “Historia del joven del siglo XIX” y cuyas primeras entregas fueron el *René* de Chateaubriand y el *Adolphe* de Benjamin Constant. Tras una referencia inicial a Byron, al cual precisamente califica de “uno de los más grandes «hombres superfluos» de comienzos del siglo XIX”¹⁶, Gorki diagnostica:

[Los escritores del siglo XIX] centraron su atención en un joven de cualidades medias y a lo largo de todo el siglo, bajo diferentes nombres y apellidos, presentaron un mismo personaje, de modo que a fuerza de pintar su retrato, él mismo, repetido centenares de veces, acabó creyendo en la “irrepetibilidad del tipo”. Ciertamente que Chatski, los héroes de Byron, “El hijo del siglo”, de Alfredo de Musset, y Pechorin guardan poco parecido externo con ociosos rematados del tipo de un Oblómov, un Nejlíudov, un Obermann o un Adolphe, pero todos ellos, no obstante, son hijos de una misma madre. Hermanos suyos son los Julien Sorel, los Raskólnikov y los Gresleu, si bien más osados y activos; ellos, poniendo a prueba su “excepcionalidad”, ni siquiera se detuvieron ante el crimen. [...]

No cabe duda de que lo que hermana a casi todos los héroes de la literatura rusa y europea del siglo XIX es, aparte de la ceguera y sordera sociales, la propensión a una reflexión estéril acompañada de un absoluto no hacer. Seguidores y admiradores occidentales de Rousseau, imaginando que vivían con el sentimiento, sucumbían envenenados por la razón, cuya fuerza desperdiciaban en la introspección de las profundidades misteriosas de su propio “yo” (p. 167).

¹⁴ Célebre fórmula definitoria de Uvárov, el reaccionario (y denostado por la *intelligentsia* de la época) ministro de Instrucción de Nicolás I.

¹⁵ “Istoria molodogo cheloveka”, *Pravda*, núm. 324, 25 de noviembre de 1931.

¹⁶ Citamos por la edición *Sobranie sochinenii v tridsati tomaj [Recopilación de obras en 30 tomos]*, t. 26, *Stati, rechi, privetstvia. 1931–1933 [Artículos, discursos y salutaciones]*, Moskva: Gos. Izd. Judozhestvennoi Literatury, 1953, p. 166.

¿Cómo no ver en el arco de parábola que va desde el Julián Sorel de *El rojo y el negro* al Swann de *A la busca del tiempo perdido* pasando por el Frédéric Moreau de *La educación sentimental*¹⁷, una galería de “hombres superfluos”, si por tal cosa se ha de entender también el hombre que no encuentra su sitio en la sociedad a la que pertenece, *l’homme de trop*, como precisamente se ha traducido al francés la denominación rusa y cuya trayectoria tan bien percibió Antonio Machado en *Los complementarios* (1971: 90–93). Tan profundamente rusos son los Rudin y Lavretski turguenevianos como profundamente españoles serán los “héroes enajenados” de Baroja, el paradigmático Azorín, “hombre sin acabar” de *La voluntad*, el Augusto Pérez unamuniano y tantos otros “héroes indecisos” de la generación del 98.

Bibliografía

- ÁNNENKOV, P. V. (1879), “Literaturny tip slabago cheloveka. Po povodu turguenevskoi Asi”, in: *Vospominania i kriticheskie ocherki*, S.-Peterburg, Tipografia M. Stasiulevicha.
- BAROJA, Pío (1972), *Camino de perfección*, edición conmemorativa del centenario de nacimiento de Pío Baroja, Madrid: Caro Raggio.
- BELINSKI, Vissarion Grigoryevich (1948), *Sobranie sochinenii v trioj tomaj*, t. III, *Stati i retsenzii. 1843–1848*. Moskva: Gos. Izd. Judozhestvennoi Literaturny.
- CHÉJOV, Anton Pavlovich (1963a), *Ivánov*, intr., de José M.^a Valverde, trad. y notas de Augusto Vidal, Barcelona: Planeta, Obras, I.
- CHÉJOV, Anton Pavlovich (1963b), *Platónov*, intr., de José M.^a Valverde, trad. y notas de Augusto Vidal, Barcelona: Planeta, Obras, I.
- CHERNYSHEVSKI, Nikolay Gavrilovich (1951), “Russki chelovek na rendez-vous”, in: *Estetika i literaturnaia kritika*, Moskva-Leningrad: Gos. Izd. Judozhestvennoi Literaturny.
- CIPLIJAUSKAITĖ, Biruté (1975), “El «héroe» indeciso»: Augusto Pérez y Oblómov”, *Papeles de Son Armadans*, núm. X.
- COSTA Y MARTÍNEZ, Joaquín (1969), *Oligarquía y caciquismo. Colectivismo agrario y otros escritos*, edición y prólogo de Rafael Pérez de la Dehesa, Madrid: Alianza Editorial.
- CUSTINE, Marqués de (1953), *Cartas de Rusia*, trad. de Pilar Guibelalde, Barcelona: Ed. Iberia, S. A.
- GANIVET, Ángel (1990). *Idearium español con El porvenir de España*, 12^a ed., de Inman Fox, Madrid: Espasa-Calpe.
- GÓGOL, Nikolai Vasilievich (1964), *Almas muertas*, trad. y notas de J. Laín Entralgo, Barcelona: Planeta, *Obras completas*.
- GORKI, Maxim (1931), “Istoria molodogo cheloveka”, *Pravda*, núm. 324, 25 de noviembre.

¹⁷ Recuérdese la estrecha relación intelectual entre Turguénev y Flaubert. *Flaubert-Turguénev. Correspondencia.*, trad. de D. Lacascade y F. Díez del Corral, Madrid: Mondadori, 1992.

- GONCHAROV, Iván Alexándrovich (1942), *El declive*, versión directa del ruso de Alexis Markoff, Barcelona: Luis Miracle.
- GRACIA, Jordi, RÓDENAS, Domingo (eds.) (2009), *El ensayo español del siglo XX*, Barcelona: Crítica.
- LÉRMONTOV, Mijaíl (1992), *El héroe de nuestro tiempo*, edición y traducción de Isabel Vicente, Barcelona: Cátedra.
- MACHADO, Antonio (1971), *Los complementarios*, ed. crítica por D. Ynduráin, Madrid: Taurus.
- MARTÍNEZ RUIZ, José (Azorín) (1989), *La voluntad*, edición, introducción y notas de E. Inman Fox, 5ª ed., Madrid: Clásicos Castalia.
- REVILLA MORENO, Manuel de la (1874–1875), *Críticas*, Burgos: Timoteo Arnaiz.
- SALINAS, Pedro (2001), “«La juventud perdida», de Pío Baroja”, in *Literatura española. Siglo XX*, Madrid: Alianza Editorial.
- TURGUÉNEV, Iván Serguéyevich (1997a), *Rudin*, trad. de Jesús García Gabaldón, Barcelona: Alba.
- TURGUÉNEV, Iván Serguéyevich (1997b), *Zapiski ojutnika. Povesti i rasskazy*, Moskva: Judozhestvennaia Literatura.
- UNAMUNO, Miguel de (1975), *Amor y pedagogía*, 10ª ed., Madrid: Espasa-Calpe.
- WEISS, Sam (1971), “El héroe enajenado barojiano como crítico social”, *Ínsula*, Madrid, 294.

Agata Orzeszek
Universitat Autònoma de Barcelona
Passeig de Setembre
E-08290 CERDANYOLA DEL VALLÈS
Espanya

Traductología / Traductologie / Traduttologia

LA CONDENSATION SYNTAXIQUE DANS LES TEXTES JURIDIQUES FRANÇAIS ET TCHÈQUES RÉDIGÉS PAR LES INSTITUTIONS EUROPÉENNES

Zuzana Honová
Université d'Ostrava

zuzana.honova@osu.cz

Résumé. L'article s'occupe de la problématique de la condensation syntaxique dans les textes juridiques rédigés par les institutions européennes. Il souligne la nature spécifique des textes juridiques en tant que tels et, en même temps, il s'oriente vers les phénomènes typiques ainsi que vers les particularités constatées dans les versions parallèles des textes français et tchèques. Il traite en particulier la condensation nominale et adjectivale, mais aussi la condensation au niveau verbal.

Mots clés. Condensation syntaxique. Adjectivation. Nominalisation. Condensation verbale. Langage juridique. Texte juridique. Langue spécialisée. Texte spécialisé.

Abstract. The Syntactic Condensation in the French and Czech Legal Texts Written by the European Institutions. The article deals with the matter of syntactic condensation in the legal texts of the European institutions. It both emphasizes the specific character of legal texts as such and focuses on typical phenomena and peculiarities which appear in the parallel Czech and French texts of these institutions. It particularly treats of the nominal and adjectival condensation, but also of that on the level of verbs.

Keywords. Syntactic condensation. Adjectivization. Nominalization. Verbal condensation. Legal language. Legal text. Specialized language. Specialized text.

1. Introduction

Le langage des textes rédigés par les institutions européennes influence d'une manière incontestable les langues des États membres. Ce n'est pas seulement la quantité de néologismes et d'internationalismes pénétrant dans les langues nationales à travers les traductions des textes officiels, mais il y a des influences qui se manifestent également, entre autres, au niveau syntaxique. À notre avis, les textes européens, disponibles en ligne, constituent un matériel très riche et méritent sans doute un intérêt particulier des linguistes et des traductologues. À cet égard, nous partageons l'opinion de Hoffmanová qui souligne la nécessité de prêter attention aux traductions des textes officiels européens vers le tchèque (2008: 114). Le présent article vise à examiner les textes juridiques parallèles produits par la Cour de justice de Luxembourg et à souligner quelques particularités rencontrées dans les versions françaises et tchèques de ces documents. En même temps, nous essayerons de montrer dans quelle mesure les textes rédigés en tchèque sont influencés par les textes des langues procédurales.

2. Présentation du corpus

Notre corpus est constitué de textes parallèles rédigés en français et en tchèque dans les années 2007–2011, c'est-à-dire après l'adhésion de la République tchèque à l'Union européenne. Du point de vue typologique, la majorité des textes sont des arrêts de la Cour de justice, mais nous avons également utilisé d'autres types de documents, tels que par exemple des avis des avocats généraux. Néanmoins, il s'agit toujours de textes juridiques qui, en tant que tels, présentent certaines caractéristiques des textes spécialisés. Dans le présent article, nous nous proposons de faire une analyse contrastive du corpus décrit, en examinant des particularités concrètes constatées au niveau syntaxique dans les versions tchèques, en les comparant avec leurs versions françaises au cas où il serait possible de consulter les textes parallèles disponibles dans ces deux langues¹.

3. Caractéristiques des textes juridiques européens

Il n'est pas facile de définir les textes juridiques. Bocquet (2008: 10) distingue, parmi les textes qui peuvent être qualifiés comme juridiques, les textes normatifs, les textes des

¹ Dans le cas des textes européens, il est toujours difficile de désigner la langue-source et la langue-cible. Concernant le régime linguistique de la Cour de justice, dans les recours directs, la langue utilisée pour la requête (une des 23 langues officielles) sera la langue de procédure de l'affaire, c'est-à-dire la langue dans laquelle elle se déroulera. S'agissant des renvois préjudiciels, la langue de la procédure est celle de la juridiction nationale qui s'adresse à la Cour de justice. Les débats qui ont lieu lors des audiences sont interprétés simultanément. Les juges délibèrent, sans interprètes, dans une langue commune qui, traditionnellement, est le français (Cf. http://curia.europa.eu/jcms/jcms/Jo2_7024/, [cit. 12.02.2012]).

décisions qui appliquent ces normes et les textes de doctrine exposant le contenu des règles de droit². Les textes de notre corpus sont à classer parmi les textes des décisions. Bocquet (2008: 11) souligne que ce type de discours juridique est, au niveau lexicologique ainsi qu'au niveau syntaxique, soumis à toute une série de règles et d'usages différents d'une langue à l'autre.

Compte tenu de l'aspect fonctionnel, il s'agit de textes pragmatiques. D'après Reiss, chaque texte est écrit dans une situation particulière et vise à remplir des fonctions précises dans la communication. Le traducteur doit prendre en compte « aussi bien la situation (temps et lieu) dans laquelle le texte a été rédigé que la fonction qui a été assignée à ce texte » (2009: 63). L'objectif de la traduction de ce type de textes est non seulement de transférer le contenu du texte-source vers le texte-cible, mais aussi de respecter l'uniformité maximale de forme. Le fait que le texte-source est rédigé le plus souvent en anglais ou en français et le texte-cible dans d'autres langues officielles, souvent typologiquement différentes, le traducteur se trouve dans une situation difficile où il doit d'une part créer une version correcte du point de vue linguistique en respectant le sens et d'autre part maintenir la forme et se rapprocher le plus strictement possible de la version de l'original imposée. Ceci a pour conséquence que les textes rédigés en tchèque présentent de nombreuses influences provenant des soi-disant langues procédurales qui se manifestent sur le plan stylistique, syntaxique et lexical.

Du point de vue syntaxique, il y a un accord parmi les linguistes concernant les traits caractéristiques généraux des textes juridiques. Généralement, ils mentionnent les constructions passives et impersonnelles, les phrases complexes très longues, les structures stéréotypées, etc.³. En outre, il est à remarquer également une fréquence élevée des substantifs, des adjectifs et de certaines formes verbales ce qui fait augmenter la densité du texte et mène à une condensation du texte au niveau syntaxique. Les phénomènes cités ci-dessus sont communs pour le discours juridique en général, toutefois, nous essaierons de relever certaines interférences les plus frappantes que l'on peut observer dans les textes rédigés en tchèque.

4. Condensation syntaxique

Jelínek caractérise le style des textes juridiques et administratifs en général comme « style fonctionnel caractérisé par une mesure de condensation très élevée » qui se manifeste surtout au niveau des substantifs et des adjectifs (1996: 247). Il précise que la condensation est un moyen assez convenable pour les textes de ce type, car il est possible de placer dans une seule proposition plusieurs relations qui, en cas contraire, devraient être exprimées en tchèque par des propositions subordonnées. Évidemment, ceci prolongerait considérablement les phrases complexes, étant, en général, déjà assez longues, ce qui rendrait la compréhension difficile pour le lecteur. D'après Jelínek, une phrase qui contient des éléments condensés est perçue comme une unité plus compacte par rapport à une phrase complexe, composée de nombreuses propositions subordonnées.

² La classification de Cornu est un peu différente. Dans sa typologie, il distingue le discours législatif, le discours juridictionnel et le discours coutumier (1990: 335–337).

³ Cf. Jelínek (1996: 243–247), Škrlantová (2005: 21–22), Sourieux, Lerat (1975: 45–46).

4.1. Condensation nominale

Concernant le français, traditionnellement, il est considéré, dans les stylistiques comparées, comme langue à caractère nominal, c'est-à-dire que la fréquence des noms y est plus élevée en comparaison avec d'autres langues, telles que le tchèque qui possède d'autres moyens pour exprimer ce qui peut être désigné par un nom en français (Radina, 1981: 43–44).

Pour cette raison, la fréquence assez élevée de noms dans les textes juridiques ne constitue, à la différence du tchèque, rien d'étonnant. De même, Kocourek souligne la capacité créatrice de la nominalisation dans les langues spécialisées, considérant la nominalisation comme « un procédé important et potentiellement récursif » (1991: 87–88).

Si, en français, la fréquence des noms est un phénomène assez normal et tout-à-fait justifié, en tchèque, la situation est différente. Il est évident que le langage juridique est bien différent de la langue commune. Toutefois, dans les textes analysés, on remarquera une fréquence même exagérée des noms. Ainsi, Hoffmannová (2008: 120) reproche aux traducteurs des textes européens particulièrement la fréquence des substantifs déverbaux. Paradoxalement, dans les instructions pour la traduction des documents européens vers le tchèque, le Département du Gouvernement tchèque pour l'approximation du droit souligne la compréhensibilité du texte-cible, consistant, entre autres, justement à éviter en particulier la cumulation des substantifs déverbaux (p. ex. *za účelem usnadnění provádění opatření*) ce qui n'est pas convenable dans le discours tchèque⁴.

Comme il a déjà été mentionné précédemment, dans les versions tchèques des textes juridiques européens, nous constatons la tendance contraire, due probablement à l'influence des langues procédurales. Nous présentons, à titre d'exemple, quelques cas de ce phénomène consistant dans la cumulation des substantifs :

En effet, tant le principe de la sécurité juridique que la nécessité de garantir la pleine application des directives, en droit et non seulement en fait, exigent...

Jak zásada právní jistoty, tak nezbytnost zajištění plného použití směrnic de iure, nikoliv pouze de facto, totiž vyžaduje...

...le requérant demande l'annulation de la décision explicite de rejet de sa réclamation en date du...

...požaduje žalobce zrušení výslovného rozhodnutí o zamítnutí jeho stížnosti ze dne...

Les frais exposés pour soumettre des observations à la Cour...

Výdaje vzniklé předložením vyjádření Soudnímu dvoru...

Mesures destinées à faciliter l'exercice effectif du droit d'établissement et de libre prestation de services

Opatření k usnadnění účinného výkonu práva usazování a volného pohybu služeb

⁴ <http://isap.vlada.cz/dul/pokyny.nsf/adf221542dd3551fc12579a4004a5009/f1413a7f6a77571080256d050030deeb?OpenDocument>, [cit. 01.05.2012].

L'emploi des substantifs est fréquent aussi dans les constructions introduites en français par la préposition « par » au sens passif qui peut être traduite en tchèque à l'aide de l'instrumental assumant la fonction de l'agent dans les tournures passives. Néanmoins, ce type de construction n'est pas toujours convenable et quelquefois, il vaut mieux de trouver une autre solution. Par contre, ces expressions abondent dans les textes des institutions européennes :

La République tchèque souligne, par ailleurs, que la transposition réalisée par la loi n° 34/2006 atteint l'objectif poursuivi par la directive.

Česká republika mimoto zdůrazňuje, že transpozicí zákonem č. 34/2006 Sb. bylo účelu dosaženého směrnici dosaženo.

Hoffmannová (2005: 120–121) critique ces solutions traductologiques, constatant qu'il s'agit de l'un des défauts les plus fréquents et les plus frappants rencontrés dans les textes juridiques rédigés par le Parlement européen. Elle reproche aux traducteurs notamment la formation des adjectifs déverbaux à partir des verbes pronominaux en tchèque.

Toutefois, il est à remarquer que l'emploi du substantif n'est pas toujours possible en tchèque. Ainsi, quelquefois nous constatons l'emploi de la proposition subordonnée dans ce cas, comme on le voit dans les exemples suivants :

*l'inexistence d'une certaine activité – to, že některá činnost neexistuje
mesures d'exécution de la directive – opatření, kterými se provádí směrnice*

La solution contraire est bien visible dans l'exemple cité ci-dessous (traduction de l'anglais) :

K druhému žalobnímu důvodu, vycházejícímu z neexistence důkazu o účasti společnosti

4.2. Condensation adjectivale

Un autre procédé de condensation consiste dans la soi-disant condensation adjectivale. Elle se manifeste particulièrement dans les cas où en français il y a un participe passé employé sans auxiliaire qui assume, dans ce type de constructions, la fonction de l'adjectif qualificatif. Ainsi, certains linguistes parlent de l'adjectivation à source verbale (Cf. Kocourek, 1991: 89). En tchèque, il serait possible de traduire ce type de constructions par une proposition subordonnée. Néanmoins, dans le cas des textes juridiques européens, on remarque un emploi très fréquent, même excessif, des participes tchèques (participes passifs) et des adjectifs déverbaux, étant une forme plus progressive dans le tchèque contemporain (*viděn x viděný*).

Les engagements budgétaires globaux pris avant l'adhésion – celkové závazky v rozpočtu uskutečněné před přistoupením

La décision prise par le jury après le réexamen – rozhodnutí přijaté po přezkumu

*Aucune autre information parvenue par la suite permettant de conclure que...
Jelikož žádné jiné později došlé informace neumožňovaly dospět k závěru, že...*

Même si l'adjectif verbal est employé assez couramment dans les textes juridiques rédigés par les autorités judiciaires tchèques (citons au moins quelques exemples notoirement connus des jugements tchèques tels que *žaloba podaná proti rozhodnutí, podáním došlým dne... se strany domáhaly, soud zrušil napadený rozsudek*, etc.), à notre avis, il devrait quand même être utilisé avec prudence. La quantité exagérée de cette forme verbale dans les textes juridiques rédigés par les autorités de l'Union européenne est quelquefois au détriment de la compréhension du texte tchèque comme on le voit dans l'exemple cité ci-dessous :

La commission ayant conclu à la condamnation de la République tchèque et celle-ci ayant succombé en ses moyens, il y a lieu de la condamner aux dépens.

Vzhledem k tomu, že Komise požadovala náhradu nákladů řízení a Česká republika neměla ve věci úspěch, je důvodně posledně uvedené uložit náhradu nákladů řízení.

C'est aussi l'équivalent tchèque du verbe *établir* qui est à considérer comme peu naturel dans le texte tchèque :

Un État membre exige que les institutions établies sur son territoire qui envisagent de fournir leurs services à une entreprise d'affiliation sur le territoire d'un autre État membre...

Členské státy vyžadují od institucí usazených na jejich území, které zamýšlejí být financovány podnikem usazeným na území jiného státu...

L'exemple suivant montre qu'il existe d'autres possibilités pour trouver un meilleur équivalent pour le verbe en question :

Certes, selon cet État membre aucune institution... ne peut légalement s'établir sur son territoire.

Podle tohoto členského státu sice nelze na jeho území založit žádnou instituci...

Quelquefois même la version française est loin d'être parfaite :

...chaque état membre exige que toute institution établie sur son territoire établisse des comptes et des rapports...

à la différence de la version suivante qui présente sans doute une solution meilleure :

...chaque État membre veille à ce que chaque institution établie sur son territoire élabore une déclaration...

Pour résumer les phénomènes les plus frappants qui apparaissent souvent dans les textes tchèques, nous citons l'exemple suivant :

La Cour, vu la décision prise, l'avocat général entendu, de juger l'affaire sans conclusions, rend le présent arrêt.

Soudní dvůr, s přihlédnutím k rozhodnutí, přijatému po vypslechnutí generální advokátky, rozhodnout věc bez stanoviska, vydává tento rozsudek.

4.3. Condensation syntaxique à l'aide des formes verbales

D'après Kocourek « le souci de concision constitue un facteur puissant dans la formation des phrases technoscientifiques » (1991: 79). Ainsi, il parle de la « condensation syntaxique » menant à une « complexité concise » des phrases. Ce qui est vrai pour le discours scientifique (langue de spécialité), l'est aussi, dans ce contexte, pour le discours juridique, caractérisé par un degré élevé de concision et de densité des phrases. À côté des nominalisations et des adjectivations dans le texte de spécialité, que nous avons traitées ci-dessus, Kocourek (1991: 81–82) souligne également d'autres mécanismes de condensation, à savoir les constructions participiales et les constructions gérondives, infinitives et participiales.

1.1.1. Gérondif

Le gérondif est le mode impersonnel français typique pour le langage juridique. On le rencontre souvent dans les textes normatifs (lois, directives, règlements, etc.) de même que dans les textes pragmatiques (jugements, arrêts, etc.). Pour ce qui est de la situation existant en tchèque, elle n'est pas si nette, car la langue tchèque ne possède pas le gérondif au sens du mode impersonnel français. Le transgressif tchèque, comparable par son emploi au gérondif français, est à considérer comme une forme verbale plutôt archaïque et l'usage du tchèque contemporain préfère plutôt d'autres moyens d'expression. C'est pourquoi le traducteur a le plus souvent recours à d'autres solutions traductologiques pour l'exprimer. Rappelons surtout la proposition subordonnée, la proposition principale reliée par une conjonction de coordination, le substantif ou d'autres possibilités. Néanmoins, on peut observer l'emploi du transgressif, peu fréquent dans les textes littéraires et aussi dans les textes juridiques. Quant aux textes juridiques européens et leurs traductions, on peut le rencontrer de temps en temps comme on le voit dans l'exemple suivant :

Le Městský soud v Praze a maintenu sa position et a considéré, en s'appuyant sur ladite décision de Ústavní soud...

Městský soud v Praze setrval na svém závěru a, opíraje se o uvedený nález Ústavního soudu, dospěl k závěru...

Quelquefois, le transgressif tchèque peut être employé pour traduire le participe présent français, ce qui découle du caractère similaire de ce mode impersonnel et du gérondif.

Considérant que, dans ces conditions, la solution du litige dont il est saisi nécessite l'interprétation du droit communautaire, l'Okresní soud v Českém Krumlově a décidé...

Okresní soud v Českém Krumlově, maje za to, že k vyřešení sporu, který mu byl předložen, je za těchto podmínek nezbytný výklad práva Společenství...

Toutefois, il est plus naturel et plus fréquent d'employer au lieu du gérondif français non le transgressif tchèque mais plutôt une proposition subordonnée, éventuellement une proposition principale.

...en tout état de cause, en omettant de lui notifier lesdites dispositions, la République tchèque a manqué aux obligations lui incombant...

...v každém případě tím, že uvedené předpisy nesděnila Komisi, nesplnila povinnosti, které pro ni vyplývají...

La République tchèque en n'ayant pas adopté les dispositions législatives, réglementaires et administratives

Česká republika tím, že ve stanovené lhůtě nepřijala právní a správní předpisy...

1.1.1. Participe

En ce qui concerne le participe présent, il est employé assez fréquemment dans les textes juridiques français. Le tchèque, en revanche, doit se servir d'autres moyens pour l'exprimer. Quelquefois, les traducteurs ont recours au substantif accompagné d'une préposition appropriée, assumant la valeur adverbiale :

La Cour, ..., considérant les observations présentées, ..., rend le présent arrêt.

Soudní dvůr, ..., s ohledem na vyjádření předložená, ..., vydává tento rozsudek.

Le participe présent peut également correspondre à un simple adverbe comme on le voit dans l'exemple cité ci-dessous :

Partant, il y a lieu de considérer que la décision attaquée était suffisamment motivée...

Je tudíž třeba učinit závěr, že napadené rozhodnutí je dostatečně odůvodněno...

Une autre possibilité de traduction consiste à utiliser la proposition subordonnée, relative ou circonstancielle, selon le contexte :

Dans l'affaire ayant pour objet une demande préjudicielle...

Ve věci..., jejímž předmětem je rozhodnutí o předběžné otázce...

S'agissant du troisième grief... le Tribunal observe que...

Pokud jde o třetí vytýkanou skutečnost..., soud upozorňuje na to, že...

Il en est de même pour la forme composée du participe passé exprimant l'antériorité par rapport au verbe de la proposition principale. Dans l'exemple cité ci-dessous, le participe français désigne la cause qui est exprimée en tchèque à l'aide de la locution conjonctive qui introduit la proposition subordonnée. Quant à l'expression de l'antériorité en tchèque, elle résulte du contexte.

N'ayant pas obtenu de réponse à sa lettre du 11 juin 2008, le requérant a introduit, le 26 juin 2008, une demande de réexamen de la décision...

Vzhledem k tomu, že žalobce neobdržel na svůj dopis ze dne 11. června 2008 odpověď, podal dne 26. června 2008 žádost o přezkum rozhodnutí...

En tchèque, cette forme du participe passé peut être désignée par le substantif accompagné de la préposition marquant l'antériorité :

Ayant entendu l'avocat général en ses conclusions...

Po vyslechnutí stanoviska generálního advokáta...

1.1.2. Infinitif

Un autre mécanisme verbal permettant de condenser le texte juridique, à côté du gérondif et du participe présent, est l'emploi de l'infinitif. Tandis que, en français, ce mode impersonnel a sa place non seulement dans les textes spécialisés, en tchèque, en revanche, l'emploi de l'infinitif est moins fréquent dans la langue commune. Toutefois, nous constatons que sa fréquence dans le discours juridique augmente considérablement. Ainsi, dans les textes juridiques européens, à notre avis, il est utilisé même dans le cas où il serait préférable d'avoir recours à d'autres moyens linguistiques.

Obligation de transposition – povinnost provést směrnici

Décision d'exclure le requérant de l'épreuve orale – rozhodnutí vyloučit žalobce z ústní části výběrového řízení

Compétence des états membres pour organiser leur système national de pensions de retraite – pravomoc členských států uspořádat své vnitrostátní důchodové systémy.

Nous avons trouvé quand même des exemples, moins fréquents, où l'équivalent de l'infinitif français est exprimé par un substantif tchèque :

Elle n'a pas en revanche pour objet d'harmoniser, fût-ce même partiellement.

Jejím předmětem naproti tomu není harmonizace, a to ani částečná.

La préposition « pour » accompagnée de l'infinitif et exprimant la finalité est souvent transposée en tchèque par un substantif, tout simplement parce qu'une telle construction infinitive n'y est pas possible. Ainsi, nous observons souvent le phénomène que nous avons déjà mentionné, c'est-à-dire une cumulation excessive de substantifs :

Dispositions législatives, réglementaires et administratives nécessaires pour se conformer à la directive...

Právní a správní předpisy nezbytné pro dosažení souladu se směrnici...

D'abord il faut mentionner que le verbe *se conformer* est assez problématique pour les traducteurs vers le tchèque ; dans le cas des textes européens, ces derniers optent pour la solution *dosáhnout souladu* qui sera toujours d'une certaine façon maladroite.

Elle a souligné, à cet égard, qu'elle se conformerait pleinement à la directive par l'adoption de la loi...

V tomto ohledu zdůraznila, že dosáhne plného souladu se směrnici přijetím zákona...

La troisième possibilité consiste à traduire l'infinif français par la proposition subordonnée tchèque, ce qui est une solution assez naturelle pour le tchèque dont les traducteurs se servent bien souvent non seulement dans le cas des textes juridiques :

Situation à prendre en considération...

Stav, k němuž se má přihlédnout (Stav, který je třeba vzít v úvahu)...

Une telle obligation de transposition n'est pas de nature à porter atteinte à la compétence que ledit État détient...

Tato povinnost provést směrnici není takové povahy, že by zasahovala do pravomoci uvedeného státu...

Une telle obligation incombe aux États membres afin de prévenir toute modification de la situation...

Tato povinnost je členským státům uložena proto, aby byly připraveny na jakoukoliv změnu situace...

Conclusion

En tant que langue spécialisée, le langage juridique se caractérise, entre autres, par un degré élevé de concision et de densité du texte. Ceci se manifeste, en pratique, par la tendance à une expression économique et précise qui peut se réaliser à l'aide de la condensation syntaxique. En français, la nominalisation et l'emploi des condenseurs verbaux sont des phénomènes assez courants. Par contre, dans la langue tchèque, on en observe moins. Néanmoins, la situation change s'il s'agit du discours juridique, notamment de textes produits par les institutions européennes. Le fait que le tchèque subit l'influence des langues procédurales de l'Union européenne, se manifeste aussi dans les traductions de ces textes vers le tchèque. Parmi les phénomènes les plus frappants, il est à mentionner la fréquence élevée des substantifs, surtout déverbaux, des adjectifs verbaux et des participes passés à valeur adjectivale. Quant aux modes impersonnels, typiques pour le français juridique, nous constatons que les textes juridiques tchèques préfèrent d'autres moyens d'expressions, particulièrement la proposition subordonnée. Ce n'est que rarement que l'on observe les condenseurs verbaux tels que le transgressif.

Résumé. Syntaktická kondenzace ve francouzských a českých právních textech evropských institucí. Článek se zabývá problematikou syntaktické kondenzace v právních textech evropských institucí. Poukazuje na specifický charakter právních textů jako takových a zároveň se zaměřuje na typické jevy i zvláštnosti objevující se v paralelních českých a francouzských textech těchto institucí. Všímá si zejména kondenzace nominální a adjektivní, ale i kondenzace na úrovni sloves.

Bibliographie

- BOCQUET, Claude (2008), *La traduction juridique. Fondement et méthode*, Bruxelles: De Boeck s. a.
- CORNU, Gérard (2009), *Vocabulaire juridique*, Paris: Presses Universitaires de France.
- HOFFMANOVÁ, Jana, ŠIMANDL, Josef (2008), „Euročeština“ v lucemburských překladech dokumentů Evropského parlamentu, *Náš řeč* 3, r. 91, 113–126.
- JELÍNEK, Milan (1996). “Styl administrativně-právní”, in: *Jazyk a jeho užívání. Sborník k životnímu jubileu profesora Oldřicha Uličného*, Praha: Filozofická fakulta Univerzity Karlovy, 240–250.
- KOCOUREK, Rostislav (1991), *La langue française de la technique et de la science, vers une linguistique de la langue savante*, Wiesbaden: Oscar Brandstetter Verlag.
- RADINA, Otomar (1981), *Francouzština a čeština. Systémové srovnání dvou jazyků*, Praha: Státní pedagogické nakladatelství.
- REISS, Katharina (2009), *Problématiques de la traduction*, Paris: ECONOMICA.
- SOURIOUX, J.-L., LERAT, P. (1975), *Le langage du droit*, Paris: Presses Universitaires de France.
- ŠKRLANTOVÁ, Marketa (2005), *Preklad právnych textov na národnej a nadnárodnej úrovni*, Bratislava: AnaPress.

Sources Internet :

- <http://isap.vlada.cz/dul/pokyny.nsf/adf221542dd3551fc12579a4004a5009/f1413a7f6a77571080256d050030deeb?OpenDocument>, [cit. 01.05.2012].
- http://curia.europa.eu/jcms/jcms/Jo2_7024/, [cit. 12.2.2012].

Zuzana Honová
Katedra romanistiky
Filozofická fakulta
Ostravská univerzita v Ostravě
Reální 5
CZ-701 03 OSTRAVA
République tchèque

MISCELÁNEA – MÉLANGE – MISCELA

KAFKA EN FRANCE

Françoise Tabery

FRANZ KAFKA, un écrivain « qui a de l'avenir » : voilà par quelle note prophétique Félix Berthaux présentait en 1928 celui dont l'édition française publiait alors les premiers textes traduits. Et, dans son introduction au texte de *La Métamorphose*, Félix Berthaux invitait le lecteur à découvrir dans l'œuvre de Kafka une dimension essentielle : celle de la métaphysique. L'étrangeté qui ressort de cette nouvelle, soulignait-il, appartient à un état supérieur, elle est le signe de la justice divine.

C'est au contraire l'idée d'un refuge dans les profondeurs, dans un en-deçà de la vie, que Bernard Groethuysen suggérait cinq ans plus tard, dans sa célèbre préface au *Procès* ; il découvrait dans le monde de Kafka la force de l'obscurité précédant la Loi des hommes. Son héros, notait-il, est une sorte de « dormeur éveillé », un homme qui, hésitant à franchir le pas décisif de la naissance, se maintient dans cet en-deçà que ne régit aucune règle, livré à la seule puissance de l'arbitraire.

Dans l'article qu'il consacra en 1937 à l'auteur de Prague, André Breton lui-même reprenait cette idée d'« obscure nécessité », de force fatale, mais sur un registre autre : au monde des profondeurs, il opposait cette fois l'expérience de la surréalité, qui marquait le point de rencontre de son propre mouvement avec l'écrivain.

Ainsi dès 1937, alors que la recherche sur Kafka ne faisait guère que commencer, s'annonçait déjà la multiplicité des niveaux d'interprétation. Ces premières lectures cependant s'accordaient sur un point : le monde de Kafka reflète une réalité autre que celle de notre monde quotidien.

Deux études parues l'année suivante, celles de Louis Landsberg et de Maurice Saillet, remettaient pourtant en cause ce type d'approche, soulignant au contraire le profond réalisme de l'écrivain : dans l'histoire de Gregor Samsa le premier découvrait le refus d'une

aliénation humaine, alors que le second voyait dans celle de Joseph K. la dénonciation d'un ordre social fondé sur l'arbitraire.

Néanmoins, ce type d'interprétation ne fut guère retenu pendant les premières années. À cette époque en effet, et en particulier dans les années de guerre et d'après-guerre, c'est l'interprétation métaphysique, annoncée par Félix Berthaux, mais définie antérieurement par Max Brod, qui resta dominante, justifiée et nourrie par le contexte historique d'une Europe déchirée et angoissée.

Ami et témoin privilégié de Kafka, Max Brod, grâce à qui l'œuvre avait été sauvée, était investi d'une naturelle autorité. Or dans sa préface au *Château*, traduit en 1938, il avait indiqué clairement le sens des romans de Kafka : ils témoignent, soulignait-il, d'une recherche essentielle : celle de l'Absolu. Et il ajoutait : tous les héros de Kafka sont en quête d'une justification à la fois devant les hommes et devant Dieu, en quête de l'Espoir, du Sens fondant la vie. Derrière le Tribunal du *Procès*, c'est la Justice elle-même qui se cache, cependant que c'est la Grâce qui se trouve incarnée dans le *Château*. Le rapprochement avec Kierkegaard, qui fut suggéré notamment par Jean Wahl, s'est justifié à ce niveau, dans cette volonté de réconciliation de l'homme pécheur qui trahit, chez le philosophe chrétien et chez l'écrivain juif, un même élan religieux.

C'est encore dans cette optique de lecture qu'un certain nombre de commentateurs tels que Daniel-Rops, Jean Carrive, Pierre Klossowski ou Jean Starobinski abordèrent alors l'œuvre de l'auteur pragois, mettant généralement l'accent sur deux points fondamentaux de son message : d'une part la misère de l'homme à qui n'est plus donnée la possibilité de la Grâce (lecture teintée de christianisme, défendue en particulier par Daniel-Rops), d'autre part la nécessité d'espérer; de dépasser l'absurde, de croire, malgré tout, au secours divin. Albert Camus lui-même, dans son traité sur l'absurde (*Le Mythe de Sisyphe*, 1943), a souligné la puissance de l'espoir qui se dégage de cette œuvre où, pourtant, le problème absurde se trouve posé dans son entier ; et Robert Rochefort notait qu'en effet, bien que les personnages kafkaïens assument jusqu'au bout la « négativité de leur temps », l'espérance n'est pas anéantie (*Kafka et l'irréductible espoir*, 1947).

À cette notion de disgrâce, d'abandon divin, étroitement liée à la philosophie nietzschéenne de la mort de Dieu, était sous-jacente celle de la faute : faute originelle, issue là encore du christianisme, ou plus largement faute existentielle. En fait, la culpabilité qui semble accabler bien des héros de Kafka a été davantage comprise comme une culpabilité inhérente à l'être lui-même — d'où son aspect fatal et irrévocable — que comme la sanction d'un comportement ou d'un acte précis; c'est en ce sens que Claude-Edmonde Magny évoquait l'idée d'une « culpabilité prénatale », préexistante aux actes (*Les Sanales d'Empédocle*, 1945).

Parallèlement à cette lecture qui mettait l'accent sur la force messianique de l'œuvre de Kafka se firent jour, vers le début des années Quarante, d'autres perspectives d'interprétation. Marthe Robert en particulier, l'une des grandes spécialistes de Kafka, notait dès 1943 le caractère essentiel, dans toute l'œuvre, du problème soulevé en particulier par la relation « père/fils ». Cette approche nouvelle, nourrie par une connaissance précise de la vie intime de l'écrivain, était et reste sans doute de première importance ; elle conférait aussi à la parution du *Journal intime* en 1945 un caractère tout à fait précieux. Dans ces années, Marthe Robert traduisit également de nombreux récits et paraboles de Kafka, mettant à jour un certain nombre de thèmes fondamentaux tels que l'oubli de la Loi, la perte

de la spiritualité, le judaïsme, la maladie, la mort... Toutefois, elle insista alors sur leur aspect complémentaire et non exclusif, et l'existence justement d'une multiplicité de voies d'approche. Maurice Blanchot, autre grand spécialiste de l'auteur, avait déjà relevé cette richesse des interprétations et mis l'accent sur le caractère résolument ouvert — inachevé et inachevable — des récits de Kafka, qui constitue une donnée fondamentale de la critique actuelle. S'opposant à un type d'interprétation spéculatif pour noter au contraire l'importance d'une connaissance précise du texte il contribua, avec Marthe Robert, à placer la recherche sur la voie de l'authenticité et de la rigueur.

Dans la conscience collective cependant, Kafka demeurait encore et surtout le symbole du désespoir de l'homme moderne abandonné à l'angoisse métaphysique d'un monde sans Dieu et sans vérité. Perçu sous cet angle pessimiste et sombre, son message suscita la méfiance de ceux qui appelaient au contraire à un optimisme constructif, condition nécessaire à l'élaboration d'une société meilleure. C'est dans ce contexte que fut publiée, en 1946, dans la revue *Action*, l'enquête de Pierre Fauchery, *Faut-il brûler Kafka?*. Sous une forme provocante y était posée la question suivante : dans quelle mesure l'homme de lettres a-t-il le droit d'écrire ce qu'il lui plaît, sans prendre en compte les impératifs sociaux et économiques de son époque ? Dans quelle mesure une littérature qui met en cause l'équilibre moral d'une société, comme celle de Kafka ou comme la littérature noire en général, est-elle acceptable ? En réalité, à travers l'écrivain pragoïse, on faisait le procès de toute une littérature considérée comme réactionnaire et décadente, et la plupart des écrivains qui répondirent à l'enquête — sans nécessairement apprécier la littérature en question — réagirent vivement, voyant là une mise en cause inquiétante de la liberté d'expression.

Cette enquête exprimait en fait l'hostilité que la critique communiste manifesta longtemps à l'égard de celui qu'elle considérait comme le type même de l'écrivain petit-bourgeois, individualiste et décadent (Georges Bataille, *Kafka devant la critique communiste*, 1950) ; de cette façon, Kafka acquit la dimension d'un véritable symbole, non seulement littéraire, mais véritablement politique, et cela, à l'Est tout particulièrement.

Les années Cinquante marquèrent sans doute le début de la grande vogue Kafka qui, d'une certaine façon, ne s'est jamais éteinte. Nombre d'études importantes furent alors écrites, parmi lesquelles celles de Maurice Blanchot, consacrées au problème de la littérature, de l'acte d'écrire. La publication entre 1952 et 1956 de documents aussi précieux que la *Lettre au père*, le *Journal* (dans son intégralité) ou les célèbres *Lettres à Milena* fut décisive pour la compréhension de l'écrivain et jetèrent sur son œuvre une lumière nouvelle. Marthe Robert a bien souligné l'importance de ces témoignages qui constituent le trait d'union le plus authentique entre le vécu et la création littéraire. En même temps, certains thèmes fondamentaux comme celui du judaïsme, du conflit avec le père, du célibat ou de la vocation littéraire, s'y trouvèrent attestés dans toute leur complexité et leur acuité. L'approche psychanalytique, devenue essentielle, se nourrit elle aussi d'une connaissance précise de tels documents, témoignages irremplaçables d'une vie. Ainsi, la recherche sur Kafka s'approfondit. Elle trouva aussi de nouveaux élargissements, avec des études comme celle de Maja Goth (*Franz Kafka et les lettres françaises*, 1956) ou le numéro spécial que Jean-Louis Barrault consacra à l'écrivain en 1957, dans les *Cahiers de la Compagnie Renaud-Barrault*.

Les années Soixante marquèrent peut-être l'apogée de la fortune de Kafka en France : un nouveau pas fut franchi par la critique dans le sens de la méthode et de la rigueur, qui mena à une véritable démythification de l'œuvre. Marthe Robert proposa d'importantes études, centrées sur le problème de la littérature et de l'art : le héros de Kafka qui essaye de témoigner, malgré sa déchéance, de la vocation messianique de la littérature, soulignait-elle, accomplit la même démarche que Don Quichotte autrefois. Tous deux posent avec acuité la question des rapports entre l'écrit et le vécu — point ultime du conflit donquichottesque — et leur propre errance — celle en particulier chez Kafka de l'arpenteur K. — n'est autre que celle de l'exégète lui-même. Cette idée, remarquait encore Marthe Robert, est au centre de toute l'œuvre de Kafka, à laquelle elle confère une dimension à la fois grandiose et tragique.

C'est également dans ces années qu'eut lieu ce que l'on peut appeler la « réhabilitation » de l'écrivain par une partie de la critique marxiste. Après le discours de Jean-Paul Sartre au Congrès de la Paix à Moscou, après aussi la Conférence de Liblice¹, l'on découvrit en Kafka un auteur non pas révolutionnaire, certes, mais socialement engagé, dénonçant l'arbitraire et l'aliénation sociale. Roger Garaudy écrivit à ce sujet des lignes intéressantes (*Kafka*, dans : *D'un réalisme sans rivages*, 1965), mettant l'accent sur le caractère universel de ses textes et leur valeur de témoignage : c'est sur le mode mythique, notait-il, que l'auteur a transcrit son expérience de l'aliénation, devenant, si ce n'est un révolutionnaire, du moins un « éveilleur » : car si son œuvre ne débouche pas sur l'engagement et l'action révolutionnaires proprement dits, elle appelle du moins à une prise de conscience humaine, sociale, politique, qui en est la source même : loin de vouloir brûler Kafka, Roger Garaudy encourageait donc à apprécier au contraire l'importance d'un message fondé tout entier sur un humanisme vivant et vrai.

L'humour profond de Kafka, son amour de la vie, son sens de l'amitié furent également mis en valeur : sans effacer ou nier une certaine dimension tragique de l'œuvre, ces données essentielles jetèrent sur les récits kafkaïens, et sur la personnalité même de l'auteur, une coloration neuve, à la fois plus optimiste, plus subtile, plus vivante.

Il n'est pas possible ici de présenter les nombreux ouvrages et articles importants qui parurent dans ces années. Nous mentionnerons cependant ceux de Klaus Wagenbach, dont les livres sont une source extrêmement précieuse de documentation et d'informations sur la vie de l'écrivain, mais aussi sur le contexte familial, social, culturel, historique. Tournant le dos à toute interprétation abstraite, Klaus Wagenbach a encouragé une méthode d'approche scientifique, objective, fondée sur une connaissance précise du cadre de vie de l'écrivain et des multiples influences sous-jacentes à son œuvre.

C'est dans cette perspective d'objectivité et de précision historique qu'ont été conçus nombre de travaux postérieurs, tel celui de Rosé-Marie Ferenczi, qui souligne les liens intimes et indissociables entre l'auteur, sa création et l'Histoire (*Franz Kafka. Subjectivité, histoire, structures*, 1975), ainsi que les implications subjectives et objectives les unissant.

¹ Le Congrès de la Paix eut lieu à Moscou en 1962 ; l'intervention de Jean-Paul Sartre, évoquant Kafka, visait à une réconciliation Est-Ouest (voir J.-P. Sartre, *La Démilitarisation de la culture*, dans : *Situations VII*, 1965). L'année suivante eut lieu à Liblice en Tchécoslovaquie un colloque consacré à l'écrivain : à travers le symbole Kafka, l'on tentait de réhabiliter toute une littérature dite décadente et réactionnaire.

De son côté, Marthe Robert a consacré une étude au problème infiniment complexe des relations de Kafka avec la communauté juive, s'appuyant sur une connaissance profonde à la fois des données historiques et culturelles et de la question religieuse (*Seul, comme Franz Kafka*, 1978). Les divers dossiers parus depuis les années Soixante-dix (celui d'*Europe* en 1971, d'*Obliques* en 1973), des *Nouvelles littéraires* et du *Magazine littéraire* en 1978) attestent également de la volonté générale de rigueur de la critique. Dans son ensemble, celle-ci a choisi d'abandonner le dogmatisme et le schématisme de l'approche thématique pour redonner aux récits de Kafka leur force interrogative et suggestive, et leur valeur de témoignage. « Comment entrer dans l'œuvre de Kafka ? », expliquent Gilles Deleuze et Félix Guattari :

C'est un rhizome, un terrier. Le Château a « des entrées multiples » dont on ne sait pas bien les lois d'usage et de distribution. L'hôtel d'Amérique a d'innombrables portes, principales et auxiliaires, sur lesquelles veillent autant de concierges, et même des entrées et des sorties sans portes. Il semble pourtant que le Terrier [...] n'ait qu'une entrée ; [...] mais c'est un piège [...] ; toute la description du terrier est faite pour tromper l'ennemi. On entre donc par n'importe quel bout, aucun ne vaut mieux que l'autre, aucune entrée n'a de privilège [...]. Le principe des entrées multiples empêche seul l'introduction de l'ennemi, le Signifiant, et les tentatives pour interpréter une œuvre qui ne se propose en fait qu'à l'expérimentation².

Cette ouverture apparaît aujourd'hui comme le moteur essentiel de la critique, même si cette dernière n'est pas non plus à l'abri de certaines — peut-être de nouvelles — mystifications. Il est vrai que chaque type d'approche, reflet de l'esprit et des aspirations d'une époque, a pu faire avancer en son temps la critique. Cependant, en admettant le principe des « entrées multiples » et l'impossibilité de l'Exégèse, les interprètes de Kafka ont redonné à l'œuvre sa vraie richesse de sens : en faisant du texte non pas un prétexte, mais le lieu même de l'exégèse, il lui ont conféré un nouveau dynamisme, et à leur propre démarche une plus grande authenticité.

L'introduction du livre *Kafka en France (Essai de bibliographie annotée)* par Françoise Tabery, Paris : Éditions Lettres Modernes, 1991, pp. 5–12, est reproduite avec l'aimable autorisation de Madame Dominique Minard.

² Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Franz Kafka. Pour une littérature mineure*, Paris : Les Éditions de Minuit, 1975.

RESEÑAS – COMPTES RENDUS – RECENSIONI

Zdeňka Schejbalová (2009), *Česko-francouzský a francouzsko-český slovník základní terminologie speciální pedagogiky*, Brno: Masarykova univerzita, Pedagogická fakulta. ISBN 978-80-210-5072-3. 195 pp. + CD.

Zdeňka Schejbalová est maître de conférence à la Faculté pédagogique de l'Université Masaryk de Brno et auteur de plusieurs articles et œuvres portant sur la linguistique et la didactique.

Le présent dictionnaire, publié en 2009 et disponible en version papier ainsi qu'en version électronique, traite, comme l'indique son titre, la terminologie relevant du domaine de l'éducation spécialisée, c'est-à-dire « domaine de l'enseignement consacré à l'éducation des enfants handicapés physiques ou psychiques ou au réapprentissage des faiblesses partielles graves » (Schejbalová, 2009: 86). Quant à son objet, il s'adresse d'abord aux étudiants et aux enseignants de l'option éducation spécialisée, mais il peut aussi être très utile aux étudiants inscrits en didactique du français langue étrangère ou, par exemple, aux traducteurs.

Il s'agit à la fois d'un dictionnaire de langue et d'un dictionnaire encyclopédique. Il est divisé en deux parties : tchèque-français et français-tchèque. Chaque partie comprend 1 300 entrées dans la langue source et leurs équivalents dans la langue cible. Les mots-entrées, constitués d'un seul ou de plusieurs mots, apparaissent à leur ordre alphabétique. Si le mot-entrée est un substantif, il est suivi de l'indication de son genre. On y trouvera également quelques sigles.

La terminologie relevant du domaine de l'éducation spécialisée ayant en effet un caractère interdisciplinaire, le dictionnaire contient ainsi des termes spécifiques à plusieurs domaines : la pédagogie, la didactique, la linguistique, la psychologie et la médecine. La plupart des termes, étant d'un degré élevé de technicité, sont complétés de définitions, indiquées dans les deux langues, qui permettent d'éclairer et de préciser leur sens. Comme le souligne l'auteur dans l'introduction, les définitions elles-mêmes émanent des publications et des dictionnaires spécialisés français et tchèques.

En ce qui concerne la présentation typographique, celle-ci est très claire et facilite l'utilisation du dictionnaire.

Pour conclure, il ne nous reste qu'à ajouter que le présent dictionnaire, élaboré avec érudition, mérite certainement l'attention du public auquel il est destiné.

Iva Dedková,
Université d'Ostrava
iva.dedkova@osu.cz

Juan Antonio Abadalejo Martínez, Miguel Ángel Vega Cernuda (eds.) (2011), *Las letras valencianas en la literatura universal. Problemas de recepción y traducción: el paisaje y el tiempo*, Sevilla: Editorial Bienza. ISBN 978-84-937630-2-2. 189 pp.

Bajo este título se han recopilado trabajos de once autores con el objetivo de dar a conocer los resultados de su investigación en referencia a la problemática de la recepción y traducción de las letras valencianas en la literatura universal. El paisaje y el tiempo son los principales ejes temáticos en los que se centra su análisis.

El volumen lo inicia un artículo de Miguel Ángel Vega quien presenta hipótesis que pretenden explicar la escasa presencia de los autores valencianos en las lenguas europeas, aun cuando está más que justificada la calidad de su producción. Como una posible explicación se señala el profundo enfoque hacia el paisaje levantino lo que puede resultarle ajeno e incomprensible al lector extranjero. Por su parte, Elena Serrano documenta y analiza la presencia del paisaje en un caso concreto, el de Gabriel Miró, señalándolo como un factor que, junto con el lenguaje ensimismado, ha contribuido al aislamiento de los textos del escritor.

Junto a esto, los trabajos de Pilar Martino Alba y Martha Pulido analizan los diferentes problemas de la traducción de la obra de Vicente Blasco Ibáñez. El primer texto se enfoca en los aspectos intersemióticos de las adaptaciones

cinematográficas de sus novelas costumbristas, teniendo en cuenta las modalidades de la traducción diferenciadas por Jakobson, mientras el estudio realizado por Martha Pulido profundiza en variados asuntos de traducción, sirviéndose del análisis de aspectos traductivos puntuales en tres obras del escritor.

El problema de la traducción de la literatura valenciana a un idioma concreto fue tratado por cinco autores, enfocados sobre todo en la lengua alemana. Juan Antonio Abadalejo Martínez lleva a cabo un análisis comparativo de dos traducciones teutonas de *Tirant lo blanc*, Pino Valero Cuadra rastrea las causas de la escasa presencia de la obra de “Azorín” en Alemania, mientras Javier Anierte explica el fenómeno de la popularidad de los escritos de Rafael Chirbes entre los lectores germánicos, mayor que en el país del escritor. Al mismo tiempo David Pérez Blázquez comenta la presencia del paisaje y la imagen de la vida campesina de la huerta oriolana en los poemas de Miguel Hernández, lo que supone una barrera para su comprensión entre los lectores alemanes, cuando Rosario Valdivia analiza las versiones francesas de su poesía traducidas a este idioma por Jacinto-Luis Guereña. María del Pilar Blanco García, por su parte, presenta un análisis diacrónico de la traducción de los escritos de Blasco Ibáñez en Francia. Para terminar, el trabajo de Jana Králová contrasta las imágenes del país valenciano en la traducción checa de *La Barraca* y otros textos en este idioma.

Emilia Dowgialo,

Wyższa Szkoła Filologiczna
de Wrocław, Polonia
dowgialo@gmail.com

Fernando Navarro Domínguez y Miguel Ángel Vega Cernuda (eds.) (2007), *España en Europa: La recepción de El Quijote*, Alicante: Universidad de Alicante. ISBN 978-84-690-9139-5. 209 pp.

Se trata de una obra colectiva editada por dos prestigiosos e insignes traductólogos, los profesores Fernando Navarro Domínguez y Miguel Ángel Vega Cernuda, gestada en los primeros años de andadura del Departamento de Traducción e Interpretación de la Universidad de Alicante, que se puso en marcha el 25 de abril de 2005. Fernando Navarro es además autor de dos capítulos.

El libro se ocupa de las traducciones de *El Quijote* en Europa. Los 10 capítulos de la obra, precedidos por una introducción, recogen interesantes aportaciones y reflexiones teóricas sobre la traducción al inglés, alemán, francés e italiano de esta obra cumbre de las letras hispanas. Las influencias de la obra cervantina en estos ámbitos unida a su traducción es otro tema tratado en el volumen.

Tras la introducción de los editores en la que explican la génesis y los contenidos del libro, se suceden los 10 capítulos que podemos agrupar como sigue.

Hay un bloque dedicado a la recepción de la obra en Alemania. Son los capítulos de Javier García (cap. 2), Christoph Strosetzki (cap. 7), Miguel Ángel Vega (cap. 8) y Pino Valero (cap. 9). Javier García se ocupa de la primera traducción parcial de *El Quijote* en Alemania en 1648. A pesar de ser solamente la traducción de los 23 primeros capítulos de la obra, ésta tuvo una importante repercusión en Alemania. Aporta datos sobre la historia de esta traducción y analiza algunos aspectos de la misma. Con un enfoque más generalista y con el título de “La difusión de *El Quijote* en Europa: Las traducciones en lengua alemana”, Christoph Strosetzki nos hace una interesante síntesis de todas las traducciones al alemán a lo largo de la historia, con un breve análisis de cada una de ellas. Remata su aportación con un soneto de August Wilhelm Schlegel en honor a *Don Quijote* y su traducción. Miguel Ángel Vega, tras una primera

reflexión sobre la lectura, sobre la traducción en la cultura clásica alemana y el papel de la traducción en la recepción de la literatura española en Alemania, se centra en el estudio de *El Quijote* en la cultura clásica alemana. Señala que la obra de Cervantes, menos traducida al alemán que a otras lenguas europeas, supone un paso decisivo en el surgimiento y creación de un ambiente hispanizante en Alemania. Pino Valero compara la traducción de *El Quijote* más reeditada, la de Lubwig Braunfels, publicada por primera vez en 1848, y la nueva y más moderna, la publicada por Antón M. Rothbauer en 1964 a partir de la edición de Rodríguez Marín de 1947-1949. Su trabajo se centra en el capítulo del morisco Ricote, por existir en él una mención especial a Alemania, los alemanes y algunas expresiones en alemán.

De las traducciones al inglés se ocupan Javier Franco Aixelá (cap. 1) y Juan de Dios Torralbo Caballero (cap. 4). El primero de ellos, tras señalar el importante volumen de traducciones al inglés existentes, se ocupa de analizarlas siguiendo dos ejes entrelazados: la función del humor como propósito textual prioritario o no de las traducciones y la voluntad modernizadora o arqueológica que presentan. Concluye anotando que toda traducción implica una toma de partido, hay que elegir, condicionados por el marco de recepción. Juan de Dios por su parte, con su capítulo “La estela cervantina en *The Battle of the Books*” nos presenta la hipótesis de que el vademécum compositivo desglosado por Swift en *The Battle of the Books* ha sido previamente delineado y empleado por el español en su *Viaje del Parnaso*. Llega a encontrar hasta una docena de referencias y alabanzas explícitas a Cervantes y concluye su capítulo con estas bellas palabras: “Las barricas de Swift se llenan de licor cervantino y vierten el vino áureo español en nuevos odres”.

Son dos los capítulos que dan buena cuenta de la recepción de *El Quijote* en Francia a través de sus traducciones: Pedro Mogorrón Huerta y Fernando Navarro Domínguez, coeditor al mismo tiempo de la obra. El primero de ellos lleva el tema del libro a una cuestión más particular: el de la traducción de la fraseología. El estudio lo lleva a cabo en dos versiones en francés, la de

Jean Cannvagio y la de Aline Schulman, muy distintas entre sí. En sus conclusiones anota, entre otras cosas, la falta de herramientas perfeccionadas como la inexistencia de diccionarios de fraseología. Fernando Navarro hace un trabajo más global con el fin de ofrecer una lista exhaustiva de traductores y traducciones de *El Quijote* al francés. Este trabajo documental se completa con el estudio de los prólogos de las obras, con el fin de analizar las intenciones de los traductores y también nos ofrece, como tercer objetivo, el análisis de los contextos históricos y traductológicos de las versiones recogidas. Desde una perspectiva diacrónica el profesor Navarro hace un repaso de las traducciones desde el siglo XVII hasta el XX, que quedan recogidas al final del capítulo tras las referencias bibliográficas.

Carmen González Royo con el título de “*El Quijote* en italiano” hace una recopilación de todas las traducciones a esta lengua, desde la realizada por Lorenzo Franciosini en 1622 (I parte) y en 1625 (II parte) hasta la de Sara Bruckmann publicada en Pescara en 2005, siguiendo un criterio meramente práctico: el de las traducciones actualmente accesibles en el comercio. El estudio de las mismas lo hace tomando como referente al oyente, selecciona los pasajes en los que el autor se dirige al lector y analiza aspectos como las formas en vocativo y las interjecciones, entre otros aspectos.

El colofón del libro viene de la mano del profesor Fernando Navarro, presente desde el comienzo hasta el final del mismo, con un ilustrativo e interesante trabajo de documentación. Se trata de la reproducción de la portada de las diferentes traducciones de *El Quijote* al alemán, inglés, francés e italiano existentes en la Biblioteca Nacional de Madrid.

Se cierra así un libro de obligada consulta para el investigador interesado en el estudio de la proyección de esta obra cervantina en Europa. Tanto el traductólogo como el estudioso de Cervantes encontrarán en este volumen un material de indudable valor, como fruto de un nutrido grupo de investigadores, y además la posibilidad de abrir nuevas vías de estudio para proseguir y avanzar más en esta temática.

Feliz elección la del Departamento de Traducción e Interpretación de la Universidad de

Alicante para conmemorar su nacimiento, que como la obra cervantina alcanzará, sin duda, una amplia proyección internacional.

Miguel Ibáñez Rodríguez,
Universidad de Valladolid, España
mibanez@ffr.uva.es

Václava Bakešová (2011), *Ticho a naděje – Křesťanské prvky v literární tvorbě Marie Nořlové, Suzanne Renaud a Sylvie Germainové* [Silence et espoir – Éléments chrétiens dans l'œuvre littéraire de Marie Noël, Suzanne Renaud et Sylvie Germain], Brno: Masarykova univerzita a CDK. ISBN 978-80-210-5706-7 (MU). ISBN 978-80-7325-260-1 (CDK). 391 pp.

La présente publication de Mme Václava Bakešová, maître de conférence à la Faculté de Pédagogie de l'Université Masaryk de Brno, est le résultat du projet de recherche subventionné par l'agence GAČR; elle se donne pour but de présenter l'œuvre de trois écrivaines françaises contemporaines dont la création est profondément marquée par la foi chrétienne.

L'influence du christianisme sur la société française change au cours du XX^e et au début du XXI^e siècle. L'analyse chronologique des trois auteurs dont deux, Marie Noël et Suzanne Renaud, sont nées vers la fin du XIX^e siècle dans des familles traditionnellement catholiques et la troisième, Sylvie Germain, dans les années cinquante du siècle dernier, permet de saisir non seulement l'évolution de la vie spirituelle intime de chacune des écrivaines et son reflet dans la création littéraire mais aussi d'étudier l'impact de l'Histoire sur la société contemporaine et le changement des positions prises vis-à-vis de la foi chrétienne.

Václava Bakešová esquisse d'abord la biographie de chaque écrivaine pour analyser ensuite leur œuvre et la présence de l'inspiration chrétienne. Marie Noël et Suzanne Renaud, poétesses de l'amour et de la nature, furent confrontées avec la mort de leur proches et eurent par

conséquent recourt à la foi en Dieu qui se projette dans leurs tendres poèmes et contes. L'inspiration par la Bible et la tradition catholique traversent leur écriture. Celle-ci représente pour Marie Noël une source de thérapie qui lui permet de parcourir des moments difficiles de sa vie et par conséquent ses prières sont mélodiques et rappellent des chants hymniques. Suzanne Renaud ne vit pas cette facilité de plume et son écriture transmet l'expérience intérieure de la douleur et de l'espoir en Dieu vécue pendant son long séjour en Tchéquie marqué par la trahison sous forme de l'accord de Munich, de la soumission forcée au Reich et du rideau de fer communiste. Sylvie Germain et Suzanne Renaud partagent la même expérience de vie pendant la période communiste avec une différence de soixante ans. Les deux traitent non seulement la matière française qui les a formées durant leur enfance mais s'ouvrent à l'inspiration tchèque. Bohuslav Reynek, le mari de Renaud, relie les deux écrivaines par l'amour de l'art et la sensibilité aux couleurs, formes et symbolique cachée ainsi qu'au respect de toute la création.

L'auteur constate que l'œuvre de Noël, Renaud et Germain offre donc l'encouragement à la quête de la lumière qui pourtant est parfois cachée dans les ténèbres. Les thèmes de la mort et de la souffrance sont traités dans l'optique de la foi chrétienne qui apporte de l'espoir dans le silence de la méditation.

Dans son ouvrage, Mme Václava Bakešová introduit les trois écrivaines françaises dans le milieu tchèque de façon systématique afin de souligner des points de convergence qui relient leur production romanesque s'étendant sur tout le XX^e siècle. Toute l'étude est complétée d'une riche bibliographie ainsi que d'extraits des traductions des trois auteurs analysées qui se trouvent à la fin de l'ouvrage et permettent ainsi de mieux pénétrer dans l'ensemble de leur création littéraire et représente une contribution particulière au public tchèque.

Kristina Kohoutová
Université Masaryk de Brno
kohoutova@phil.muni.cz

Jaromír Kadlec (2012), *Francouzština v Africe*. Olomouc : Univerzita Palackého v Olomouci. ISBN 978-80-244-3007-2. 502 pp.

La monographie de Jaromír Kadlec présente la situation linguistique du français en Afrique. La publication analyse la position du français, ainsi que de ses différentes variétés, en 22 pays africains. L'auteur commence par une introduction générale, définissant les termes *francophonie* et *Francophonie*. Il relate brièvement l'histoire de l'*Organisation internationale de la Francophonie*, qui est représentée par son secrétaire général ; cette position est occupée actuellement, depuis 2003, par Abdou Diouf, ancien président du Sénégal. L'introduction expose aussi la typologie des pays et territoires francophones. L'auteur distingue quatre catégories de pays et territoires francophones, en fonction du statut qu'y a le français : soit il est langue maternelle, soit il l'était au passé, soit il a donné naissance aux créoles, soit il est langue officielle, éventuellement langue importante de l'économie et de la culture. Les 22 pays africains analysés dans la publication appartiennent à la quatrième catégorie des pays dans lesquels le français n'est pas langue maternelle, mais langue officielle, éventuellement langue de l'élite politique, culturelle, scientifique ou économique. L'introduction apporte également une réflexion sur les possibilités d'estimation du taux de la francophonie parmi la population francophone, ce qui présente parfois un problème délicat, faute de statistiques fiables pour les pays africains.

Le texte est divisé en 22 chapitres dont chacun est consacré à un pays africain francophone. Les pays sont rangés selon un critère historico-géographique, en commençant par l'Algérie et les autres pays du Maghreb (Maroc, Tunisie), en continuant par la Mauritanie au nord-ouest de l'Afrique qui constitue la frontière entre le Maghreb et l'Afrique noire, le Sénégal et les autres pays de l'Afrique noire, à savoir le Mali, le Niger, la Guinée, la Guinée Équatoriale, la Côte d'Ivoire, le Burkina Faso, le Bénin, le Togo, le Cameroun, le Tchad, la République centrafricaine, le Gabon, la République du Congo, Djibouti, le Burundi, le Rwanda et la République démocratique du Congo.

Tous les chapitres suivent une structure commune. En début du chapitre est d'abord présentée la situation géographique, démographique et historique du pays analysé, ensuite est exposé la situation linguistique, la politique linguistique et la politique linguistique appliquée dans le système scolaire. Les sous-chapitres démographiques apportent, à part les informations démographiques générales (comme le nombre d'habitants ou la structure ethnique et religieuse de la population), les données statistiques sur le nombre de locuteurs du français et d'autres langues parlées dans le pays, et si nécessaire, des renseignements plus spécifiques, portant par exemple sur le type d'écriture utilisé. Les aperçus historiques accordent bien sûr une place importante à la colonisation, qui a conditionnée l'implantation du français en Afrique dès le 17^e siècle, et à l'évolution des politiques linguistiques pratiquées par les colons. La décolonisation des années 1950 et 1960 clôt les sous-chapitres historiques. Les parties consacrées à la politique linguistique traitent de celle-ci dans la période actuelle, c'est-à-dire après la proclamation de l'indépendance du pays en question. Citons à titre d'exemple la politique linguistique appliquée en Algérie, qui constitue un cas assez spécifique puisqu'elle ne fait pas partie de l'OIF (pour des raisons politiques), tout en ayant, après la France, le nombre absolu le plus élevé de locuteurs francophones. Cependant, l'Algérie pratique depuis l'indépendance une politique linguistique encourageant la promotion de la langue arabe (qui est de plus en plus privilégiée dans le système scolaire) au détriment des « langues étrangères », soit le français, mais aussi le berbère. Ainsi, dès 1989, l'arabe est-il la seule langue d'enseignement autorisée dans les écoles primaires et secondaires, le français étant enseigné (depuis 2002) à partir de la 2^e classe de l'école primaire. Le français a toutefois une position importante dans les universités algériennes (environ 65 % des cours se déroulent en français), malgré la volonté des dirigeants politiques. Nous pouvons mentionner pour comparer le cas du Maroc qui pratique une politique linguistique plus favorable au maintien du français ; cette langue est enseignée comme langue étrangère obligatoire. Quoique le français ait

une position officielle plus importante au Maroc qu'en Algérie, l'arabe est également soutenu par la politique officielle marocaine. Si nous prenons un pays de l'Afrique noire, par exemple le Sénégal, nous constatons une politique linguistique différant de celle des pays maghrébins ; au Sénégal, l'enseignement se déroule presque exclusivement en français dans les écoles de tous degrés, du primaire au supérieur. La langue maternelle du peuple étant le wolof, on rencontre fréquemment l'alternance du français et du wolof, notamment chez la population peu lettrée.

A part l'exposé des politiques linguistiques, l'essentiel de chaque chapitre consiste en une analyse détaillée des particularités linguistiques de la variété locale du français. Les variétés africaines du français diffèrent toutes du français de France notamment sur le plan lexical, mais également sur le plan phonique, morphologique et syntaxique. On peut répertorier également une néologie de sens assez importante. Les français africains témoignent d'un grand potentiel créateur, parmi toutes les variétés régionales du français à travers le monde. Dans les variétés africaines du français se manifestent les interférences avec la langue maternelle de la population autochtone ; les interférences affectent la prononciation (p. ex. la substitution de la voyelle orale [ɛ] par la voyelle nasale [ɛ̃] en français algérien), la morphosyntaxe (p. ex. les différences concernant la valence verbale, par rapport au français métropolitain), et notamment le lexique. Prenons à titre d'exemple les particularités lexicales du français algérien : y sont nombreux les emprunts à l'arabe, au berbère, au turc, à l'anglais et à l'espagnol. Beaucoup d'emprunts à l'arabe local désignent les réalités extralinguistiques spécifiques à la culture arabo-musulmane qui n'ont pas d'équivalents en français de métropole. Il y a aussi beaucoup d'emprunts adaptés, c.-à-d. les cas où l'emprunt sert de base à la dérivation par des suffixes français. Les calques sont également fréquents, ainsi que les néologismes de sens (le mot existe formellement aussi en français de référence, mais il est employé en français local avec un sens différent). Ainsi, toujours en français algérien, le verbe *activer* signifie « exercer une activité politique ou syndicale », le verbe

chaîner signifie « faire la queue », le substantif *arriviste* désigne un « débutant », le substantif *cycliste* signifie « l'homme qui vend et répare les voitures ». Parmi les particularités lexico-grammaticales du français algérien appartiennent la conversion (recatégorisation), notamment la substantivation des adjectifs et des participes passés, comme *un estimatif* signifiant « une estimation ». Pour le français algérien est typique aussi l'alternance des paronymes, on utilise ainsi *fréquence* au lieu de *fréquentation*, *emmener* au lieu d'*amener* ou *unième* au lieu d'*énième*.

Si nous comparons le français algérien avec celui du Maroc, nous constatons un grand nombre de néologismes de forme, créés à partir d'une base française ou arabe, à l'aide d'un suffixe français, p. ex. : *complimentir* « flatter q », *hypocriser* « se comporter de manière hypocrite », *impossiblement* « de manière impossible », *taxieur* « chauffeur de taxi », *navettard* « personne qui se déplace quotidiennement pour se rendre au travail (p. ex. en voiture) », ou *agencier* « courtier en immobilier », ce dernier cas pouvant être compris plutôt comme un néologisme de sens, parce que le mot existe déjà avec deux sens différents (1. personne qui combine une mauvaise action, 2. journaliste travaillant au siège d'une agence de presse, voir le Trésor de la langue française informatisé, <http://www.cnrtl.fr/definition/agencier>).

Chaque chapitre du livre se termine par une conclusion partielle résumant la situation politique et linguistique du pays et par une bibliographie se rapportant spécifiquement au pays donné. Une bibliographie finale mentionne aussi les articles et monographies portant sur le français en Afrique et sur la *F/francophonie* dans le monde. Le texte est complété par des cartes, tableaux statistiques et photographies illustrant la réalité linguistique et extralinguistique dans les pays africains.

La monographie se termine par une conclusion générale qui résume l'évolution historique des pays africains, la colonisation française au XIX^e siècle et la politique linguistique de la France en Afrique, et la différence des politiques linguistiques actuelles dans les pays africains francophones. Il est nécessaire de souligner qu'après la proclamation de l'indépendance

dans les années 1960, le français n'était pas refusé dans l'Afrique noire. Il a conservé dans la plupart des cas ses positions de l'ère coloniale, et il a même gagné un nombre de locuteurs important grâce à la diffusion de l'éducation. Même aujourd'hui, les langues de l'Afrique noire ne sont pas langues officielles de ces pays. Après l'indépendance, ce sont les langues européennes des anciens pays colonisateurs qui sont adoptées comme langues officielles par les pays de l'Afrique noire, parce que les représentants politiques africains avaient une formation scolaire européenne et ils voulaient introduire ce modèle de formation en leurs pays.

M. Kadlec conclut son oeuvre en résumant l'évolution du français en Afrique ainsi : le français entre aujourd'hui en Afrique en sa troisième étape historique ; dans la première, il n'était parlé que par les Européens, dans la deuxième, il était parlé uniquement par une élite locale qui l'a appris dans des écoles françaises ; il s'agissait des écoles de qualité, et connaître le français était une affaire de l'élite intellectuelle, comparable par sa signification sociale à la connaissance du latin par les intellectuels européens. Cette deuxième étape qui durait jusqu'aux années 1980 correspond à la dénomination des variétés locales du français comme *le français d'Afrique*, tandis que la première étape peut être désignée comme *le français en Afrique* (la langue était présente sur le territoire africain, mais elle n'était pas encore parlée par la population autochtone). À partir de 1990, une troisième

étape s'ouvre dans l'évolution du français (*le français africain*) qui est dorénavant adopté par les Africains comme la langue qu'ils ont assimilée à leurs besoins linguistiques ; il y a plusieurs français et langues mixtes, comme le franarabe, le franwolof etc., et le choix du français local est spontané, c.-à-d. que le français n'est plus perçu comme une langue imposée du dehors.

La publication apporte une quantité d'informations inédites et témoigne d'une grande érudition de l'auteur. L'ouvrage s'inscrit dans le cadre des monographies consacrées à la *F/francophonie* dans plusieurs régions du monde, publiées par le même auteur, dont p. ex. *Le Français au Canada* (Francouzština v Kanadě, 2005) ou *Le Français en Amérique* (Francouzština na americkém kontinentě, 2006). Le livre sera utile notamment à des sociolinguistes et à des spécialistes s'intéressant à des politiques linguistiques. L'utilité de la monographie est incontestable aussi pour les philologues français de langue maternelle tchèque (notamment pour les étudiants) car elle permet une sensibilisation de ce public à l'existence d'autres variétés du français que n'est celle de métropole.

Zuzana Raková

Université Masaryk de Brno

Rakovaz@seznam.cz

INFORMES – INFORMATION – INFORMAZIONI

Daniel Esparza, galardonado en España por un reportaje de investigación

Daniel Esparza, profesor en el Departamento de Estudios Románicos de la universidad de Olomouc, ha sido galardonado en el III Premio de Periodismo Ciudad de Málaga con la “mención especial por unanimidad” por su reportaje *Málaga: Pionera del Mediterráneo*, publicado en la revista vasca *3sesenta*, de ámbito internacional, que se distribuye además de en España, en Portugal, México, Argentina, Puerto Rico, Costa Rica, Ecuador, Panamá, Brasil y Perú. El reportaje, de carácter histórico-cultural, se centra en la vida del barrio marinero de Pedregalejo a finales de los 60 y principios de los 70, y rescata una historia que ha permanecido durante casi cuatro décadas en el oscuro limbo de la memoria litoral de España. Como escribía el diario *El Mundo* (24.4.2012) “el texto pone en valor el litoral malagueño al narrar cómo surgió, a principios de los años 70 en el barrio marinero de Pedregalejo, un grupo de deportistas que fundó el primer club surfista activo del Mediterráneo”. Estos jóvenes, en un periodo dominado por el conservadurismo político de un régimen no democrático como el franquista, lanzaron un grito de libertad y esperanza al inventar para Málaga el arte de volar sobre las olas, y se convirtieron en precursores de los nuevos tiempos que estaban a punto de llegar. Durante la ceremonia de entrega de premios, el alcalde de Málaga y senador en las Cortes, don Francisco de la Torre, destacó la “sensibilidad inusual y la narrativa costumbrista de un reportaje profundo y trabajado”.

Este reportaje de carácter divulgativo está encuadrado en un proyecto de investigación comenzado en 2008 que estudia los orígenes del *He’e Nalu* (surf) en el Pacífico y su expansión por el mundo, no sólo como actividad deportiva y subcultural, sino también como metáfora de la vida expresada en el ámbito de la política, literatura, sociedad y economía. El proyecto de investigación, además de este reportaje divulgativo sobre Málaga, y otro publicado en la Revista CLÍO sobre los orígenes del surf, ya ha dado dos artículos académicos: uno de ellos publicado en la *Revista Jábega* (2010) “Los

Orígenes del surfing en Málaga”; y otro de 2011 “De Hawai al Mediterráneo: La génesis del surf en España”, publicado en la revista de impacto *RICYDE*, Revista Internacional de Ciencias del Deporte, indexada en SCOPUS, EBSCO, RESH y Latindex. La primera parte del proyecto terminará a finales de 2012 con la publicación de una monografía pionera, al tratarse de la primera que acomete un estudio tan exhaustivo de la historia del surf y su expansión por el planeta (incluye América Latina y Europa), pues hasta la fecha la mayoría de las obras y autores se han centrado únicamente en EEUU o Australia.

Eduard Krč

Universidad Palacký de Olomouc
krc@ffnw.upol.cz

INTERFACE DE LA SYNTAXE ET DE LA SÉMANTIQUE LEXICALE. Synchronie & diachronie.

Poznań, Pologne, 9 mars 2012

Une journée d’études sur l’interface de la syntaxe et de la sémantique a eu lieu le 9 mars à l’Université Adam Mickiewicz à Poznań. Cette rencontre a accueilli les intervenants du monde entier qui ont présenté les travaux consacrés à l’un des problèmes suivants :

1) Les définitions sémantiques des termes et des combinaisons de termes à insérer dans différents types de dictionnaires (électroniques, traditionnels, monolingues et plurilingues, spécialisés et généraux).

2) L’illustration du sens : exemples de corpus, phrases linguistiques, contextes – Les moyens jugés les plus adéquats pour rendre compte d’un sens « illustratif ».

3) Le changement sémantique en diachronie doit-il toujours être expliqué en termes de grammaticalisation? L’utilité des études diachroniques en sémantique est-elle bornée uniquement à des recherches théoriques ou ont-elles également une portée pratique?

4) Théories et méthodes. La description du sens à laquelle s’intéressent les syntacticiens

et les sémanticiens dans des cadres théoriques différents.

Le colloque s'est ouvert officiellement par le discours d'accueil de Madame la Doyenne de la Faculté de la Néophilologie : prof. dr hab. Teresa Tomaszewicz qui a salué tous les participants. Après la séance plénière, les chercheurs universitaires se sont divisés en deux sections – lexicologie/lexicographie et syntaxe/phraséologie. Parmi les contributions les plus intéressantes rappelons surtout l'intervention « *Le dédoublement énonciatif et le discours rapporté (DR)* » présentée par Elżbieta Biardzka (Université de Wrocław, Pologne). Sa contribution s'est située dans le courant de recherches praxématiques qui accordent une place privilégiée au dialogue se traduisant, dans sa version dite intérieure, par un dédoublement énonciatif analysable au niveau de l'énoncé actualisé et se matérialisant en discours par un marqueur linguistique

spécifique ou par un marqueur discursif occasionnel. L'Université d'Ostrava était représentée par Jan Lazar qui a analysé dans sa contribution intitulée « *Les anglicismes dans le discours électronique médié (DEM)* » les anglicismes et leur intégration grammaticale et sémantique dans le contexte du DEM.

Une sélection d'articles, consacrée aux thématiques abordées lors du colloque ISSSD 2012, sera publiée dans un numéro spécial de *Studia Romanica Posnaniensia*.

Jan Lazar

Université d'Ostrava
jan.lazar@osu.cz

CRÓNICA – CRONIQUE – CRONACA

Oldřich Bělič en el recuerdo (*9. 6. 1920 — †13. 6. 2002)

Diez años han transcurrido desde el fallecimiento del profesor Oldřich Bělič, fundador e ilustre representante de la hispanística checa.

Nació en 1920 en Násedlovice, un pequeño pueblo de la Moravia del sur; hizo sus estudios de bachillerato en la cercana ciudad de Kyjov y en Nîmes (Francia). En 1939 se inscribió en la Universidad de Brno donde cursó los estudios de francés y de checo.

En aquel entonces se familiarizó con la historia, la cultura y las letras de España y decidió encaminarse por la senda del hispanismo. Después de haber defendido su tesis sobre la evolución de la técnica dramática, se le concedió el título de doctor en Filosofía. Su labor docente la inició en la Universidad de Olomouc donde fundó los estudios hispánicos hasta el momento inexistentes en el país, enseñando él mismo una serie de asignaturas. Unos diez años después pasó a la Universidad Carolina de Praga en la que fue nombrado, en 1963, catedrático asumiendo más tarde la dirección del Departamento de Lenguas y Literaturas Románicas. A pesar de haberse jubilado ya en 1985, siguió desarrollando sus actividades docentes e investigadoras dando conferencias en varios países latinoamericanos y europeos y, al mismo tiempo, ayudando a crear el Departamento de Lenguas Románicas en la Universidad de Ostrava.

Su actividad científica abarca diferentes esferas. En sus comienzos se centra en la literatura española especialmente en las obras de Cervantes, Alarcón, Valle-Inclán y Garcilaso de la Vega. En otros estudios dedica su atención a la novela picaresca aplicando siempre la metodología del estructuralismo praguense. El mismo procedimiento aparece igualmente en sus investigaciones sobre el verso español que llegan a su apogeo en su extensa obra cumbre *Verso español y verso europeo. Introducción a la teoría del verso español en el contexto europeo* editada en Bogotá (Colombia) en 2000. Esta obra le ha merecido aplausos y varias distinciones, entre otras la condecoración de Comandante de la Orden Isabel la Católica otorgada por el Rey de España Juan Carlos I en 1991.

La bibliografía completa de O. Bělič, figura extraordinaria del hispanismo checo, la publicó J. Reska en Acta Universitatis Wratislaviensis N° 2459, *Estudios Hispánicos X*, Wrocław 2002.

Lubomír Bartoš
Universidad de Ostrava
lubomir.bartos@osu.cz



ANNIVERSAIRE DE MADAME JITKA SMIČEKOVÁ (* 11. 6. 1947)

En 2012, Mme Jitka Smičeková a fêté son soixante-cinquième anniversaire.

Née le 11 juin 1947 à Velké Losiny, elle a fait ses études au lycée de Šumperk, où son professeur, Mme Zdenka Berčuková, a fait naître son intérêt pour les langues, en particulier le français et le latin. Après avoir terminé ses études au lycée, Jitka Smičeková s'est inscrite à la Faculté des Lettres de l'Université Comenius de Bratislava, où elle a étudié la langue et littérature françaises et le latin et obtenu le titre académique de docteur en philosophie (PhDr.).

Dans les années suivantes, elle a travaillé à Bratislava dans le secteur de l'éducation et de la formation des enseignants, mais aussi comme traductrice de textes spécialisés.

Sa carrière académique n'a pu commencer qu'en 1991, après la « Révolution de velours », quand elle a été engagée comme assistante-spécialiste au Département des

langues et littératures romanes à la Faculté de Pédagogie de l'Université Comenius de Bratislava. Elle s'est spécialisée sur l'enseignement dans les domaines de la morphologie et de la syntaxe, de la phonétique et de la phonologie, et l'histoire de la langue française. Jitka Smičeková a participé à plusieurs projets internationaux et dirigeait un projet du programme européen Tempus-Phare, orienté sur la formation des enseignants des langues, entre trois universités slovaques et des universités de Belgique et du Luxembourg. En 1998, elle a soutenu sa thèse, intitulée « La prononciation française du point de vue linguo-didactique » et elle s'est vu décerner le titre académique de *candidatus scientiarum* (CSc.).

En 1995, elle a décidé de lier sa vie professionnelle au Département des langues romanes de la Faculté des Lettres de l'Université d'Ostrava, où elle a travaillé plus de quinze ans. Ce nouveau département de la jeune Université d'Ostrava, fondée en 1992. À la différence des autres universités tchèques, l'Université d'Ostrava ne jouissant pas d'une longue tradition, a été obligée de prendre peu à peu sa place parmi les autres départements d'études romanes en République tchèque. En 2003, Jitka Smičeková est devenue Directrice du Département des langues romanes qu'elle a dirigé jusqu'à 2012, lorsqu'elle a décidé de prendre sa retraite. Madame Jitka Smičeková, avec l'aide de ses collègues, a réussi à transformer ce jeune département en une unité stable, ayant une position ferme dans le cadre de la Faculté, ainsi que des perspectives de développement pour l'avenir.

Au cours de sa carrière académique, Jitka Smičeková a publié de nombreux articles, comptes rendus, livres et manuels. Ses ouvrages sont consacrés à la didactique, à la phonétique, mais surtout à la traductologie – concrètement à la problématique des phénomènes d'explicitation et d'implicitation en traduction de textes spécialisés. Dans la bibliographie choisie ci-dessous, nous mentionnons les ouvrages les plus importants publiés par Jitka Smičeková.

Publications choisies de Jitka Smičeková

Articles :

- SMIČEKOVÁ, J. (1996), “Súčasná tendencie a prístupy k osvojovaniu francúzskej výslovnosti”, in: *Zborník PHARE*, Bratislava: Univerzita Komenského, Pedagogická fakulta, 25–32. ISBN 80-85665-69-7.
- SMIČEKOVÁ, J. (1997), “La correction des fautes de prononciation fondée sur la transcription phonétique”, in: *Études françaises en Slovaquie*, Bratislava: Univerzita Komenského, Pedagogická fakulta, 123–128. ISBN 80-88868-23-8.
- SMIČEKOVÁ, J. (1999), “Počúvanie s porozumením a ústny prejav v procese vyučovania francúzštiny”, in: *Philologia XIV*, Bratislava: Univerzita Komenského, 59–64. ISSN 80-223-1285-1.
- SMIČEKOVÁ, J., SAWICKI, P., PABISIAK, M., TRUP, L. (2000), “Del refranero español al refranero eslavo. Equivalentes polacos, eslovacos y checos de refranes españoles en lengua castellana”, in: *Estudios Hispánicos*, VIII, Wrocław-Madrid, 261–295. ISBN 80-229-2061-X.
- SMIČEKOVÁ, J. (2001), “Európsky štrukturálny projekt Tempus-Phare JEP-09268-95 a jeho prínos pre prípravu učiteľov”, in: *Sborník Tempus-Phare S-JEP*

- 09268/95, Bratislava: Pedagogická fakulta Univerzity Komenského, 10–15. ISBN 80-88868-72-6.
- SMIČEKOVÁ, J., SAWICKI, P., PABISIAK, M. (2001), “Ante el caudal refranístico español”, in: *Actas del III Coloquio Internacional Tendencias y posibilidades de la hispanística actual*, Bratislava – Wien: AnaPress, 119–134. ISBN 80-96823-48-5.
- SMIČEKOVÁ, J., SAWICKI, P., PABISIAK, M. (2001), “Cuando el asno puede... refranes castellanos sobre los animales y sus equivalentes semánticos en lengua polaca y checa (I.)”, *Eslavistica Complutense*, Madrid: Universidad Complutense, Facultad de Filología, vol. 1, 13–37. ISSN 1578-1763.
- SMIČEKOVÁ, J., SAWICKI, P., PABISIAK, M. (2002), “... la burra no quiere. Refranes castellanos sobre los animales y sus equivalentes semánticos en lengua polaca y checa (II.)”, *Eslavistica Complutense*, vol. 2, 219–242. ISSN 1578-1763.
- SMIČEKOVÁ, J., SAWICKI, P. (2003), “Trzy ćwierci do śmierci, czyli ostrawskie stereotypy kulturowe i językowe słowem polskim przez Jaromíra Nohavičę wyłożone”, in: *Między oryginałem a przekładem*, vol. VIII, Kraków, 195–209. ISBN 83-7188-611-X.
- SMIČEKOVÁ, J. (2003), “Un cinquième objectif à l’enseignement des langues : la compétence de la traduction”, in: *Studia romanistica*, 3, Ostrava: FF OU, 115–123. ISBN 80-7042-637-3.
- SMIČEKOVÁ, J. (2004), “Mondialisation et vocabulaire international en vue des procédés de traduction”, in: *Studia romanistica*, 4, Ostrava: FF OU, 87–94. ISBN 80-7042-674-8.
- SMIČEKOVÁ, J. (2004), “Překlad ve vyučování cizích jazyků”, *Rozprawy komisji językowej XXX*, Wrocław: Wrocławskie Towarzystwo Naukowe, 109–116. ISSN 0084-2990.
- SMIČEKOVÁ, J. (2004), “Explicitation et implicitation – les démarches traductives symétriques et complémentaires”, in: *Actes du Colloque international d’études françaises*, vol. IX, Nitra: Université Constantin le Philosophe, Faculté des Lettres, 257–270. ISBN 80-89132-28-6.
- SMIČEKOVÁ, J. (2005), “Explicite et implicite en traduction”, in: *Studia romanistica*, 5, Ostrava: FF OU, 71–78. ISBN 80-7368-061-0.
- SMIČEKOVÁ, J., SAWICKI, P. (2004), “Starość nie radość? Problemy trzeciego wieku w paremiach języków romańskich i słowiańskich”, in: *Parémie národů slovanských II*. Sborník příspěvků z mezinárodní konference konané v Ostravě ve dnech 10.–11.11.2004, Ostrava: FF OU, 235–245. ISBN 80-7368-100-5.
- SMIČEKOVÁ, J. (2005), “Explicite et implicite en traduction : langue et culture”, in: *Dialogue des cultures : interprétation et traduction*. Actes du Colloque international du 3 au 5 novembre 2005, Prague: Université Charles, Institut de Translatologie, 186–203. ISBN 80-7308-147-4.
- SMIČEKOVÁ, J. (2006), “Jan Šabršula – vědec a pedagog”, *Rozprawy komisji językowej XXXII*, Wrocław: Wrocławskie Towarzystwo Naukowe, 185–191. ISSN 0084-2990.
- SMIČEKOVÁ, J. (2006), “Explicitnost vyjadřování v překladu”, in: *Pocta Evě Mrhačové (K životnímu jubileu doc. PhDr. Evy Mrhačové, CSc., děkanky FF OU)*, Ostrava: FF OU, 199–213. ISBN 80-7368-209-5.

- SMIČEKOVÁ, J., SAWICKI, P. (2006), “Vieil arbre d’un coup ne s’arrache”, in: *Romanica wratislaviensia LIII. Mélanges de langue et de littérature offerts au Professeur E. Ucherek*, Wrocław: Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, 127–138. ISBN 83-229-2716-9.
- SMIČEKOVÁ, J. (2007), “Avant-propos”, in: *Acta Facultatis Philosophicae Universitatis Ostraviensis Studia romanistica*, 7, Ostrava: FF OU, VII–VIII. ISBN 978-80-7368-377-1.
- SMIČEKOVÁ, J. (2007), “Konkurenční vztah explicitnosti a implicitnosti vyjadřování v překladu”, in: *Translatologica Ostraviensia II. – Sborník z konference „Děs s překladem“*, 2007, Ostrava: FF OU, 43–52. ISBN 978-80-7368-378-8.
- SMIČEKOVÁ, J. (2007), “Perspektivy jazykového vzdělávání na Filozofické fakultě Ostravské univerzity v Ostravě v kontextu společenských změn”, in: *Príprava učiteľov jazykov v kontexte spoločenských zmien a medzinárodnej spolupráce*, Bratislava: Univerzita Komenského, Pedagogická fakulta. ISBN 978-80-223-2412-0.
- SMIČEKOVÁ, J., SAWICKI, P. (2008), “Przysłowia (nie) przekładają się same. Wybrane przykłady translatoryki paremiotworczej”, in: *Parémie národů slovanských*, Ostrava: Ostravská univerzita v Ostravě, 241–248. ISBN 978-80-7368-409-9.
- SMIČEKOVÁ, J., SAWICKI, P. (2008), “Del asno a la zorra. Refranes españoles sobre los animales y sus equivalentes semánticos en lenguas eslavas”, in: J. Šoltýs (ed.) *Homenaje a Ladislav Trup*, Bratislava: AnaPress, 109–141. ISBN 978-80-89137-39-8.
- SMIČEKOVÁ, J. (2008), “Avant-propos”, in: *Studia romanistica*, 8, (*Hommage au professeur Jan Šabršula*), Acta Facultatis Philosophicae Universitatis Ostraviensis, Ostrava: FF OU, VII–VIII. ISBN 978-80-7368-377-1.
- SMIČEKOVÁ, J. (2008), “Droit devant soi on peut aller bien loin... Jan Šabršula : parcours d’un linguiste”, in: *Studia romanistica*, 8 (*Hommage au professeur Jan Šabršula*), Acta Facultatis Philosophicae Universitatis Ostraviensis, Ostrava: FF OU, XV–XX. ISBN 978-80-7368-377-1.
- SMIČEKOVÁ, J. (2008), “Bibliographie des travaux du professeur Jan Šabršula 1952–2007”, in: *Studia romanistica*, 8 (*Hommage au professeur Jan Šabršula*), Acta Facultatis Philosophicae Universitatis Ostraviensis, Ostrava : FF OU, XXI–XLIII. ISBN 978-80-7368-377-1.
- SMIČEKOVÁ, J. (2008), “Jan Jaroslav Šabršula : 90^e anniversaire d’un linguiste”, *Linguistica pragensia*, Praha: Ústav pro jazyk český Akademie věd ČR (ed. Dušková, L.), 85–88. ISSN 0862-8432.
- SMIČEKOVÁ, J. (2008), “Portrét českého lingvisty a romanisty prof. PhDr. Jana Šabršuly, Dr.Sc.”, in: *Bulletin jazykovědného sdružení ČR*.
- SMIČEKOVÁ, J. (2009), “Explicitace z pohledu funkční perspektivy výpovědi a její celkové sémantické výstavby”, in: *Studia romanistica*, Vol. 9, Num. 2/2009, Ostrava: FF OU, 81–90. ISSN 1803-6406.

Monographies :

- SMIČEKOVÁ, J., SAWICKI, P. (2010), *Srovnávací frazeologie a paremiografie : Vybrané studie ze slovanských a románských jazyků. Frazeologia i paremiografia porównawcza : Wybrane studia z zakresu języków słowiańskich i romańskich: Vybrané*

studie ze slovanských a románských jazyků. Ostrava: Ostravská univerzita v Ostravě, Filozofická fakulta, Spis č. 223/2010, 197 pp. ISBN 978-80-7368-851-6.

Manuels :

- SMIČEKOVÁ, J., PAVLISKOVÁ, J., BRŇÁKOVÁ, J. (2004), *Écouter pour comprendre le français*. Collection de DVD-Rom méthodologiques dans le domaine de l'apprentissage du français et du tchèque, Nancy: CRAPEL.
- SMIČEKOVÁ, J., PAVLISKOVÁ, J., BRŇÁKOVÁ, J. (2004), *Écouter pour comprendre le tchèque*. Collection de DVD-Rom méthodologiques dans le domaine de l'apprentissage du français et du tchèque, Nancy: CRAPEL.
- SMIČEKOVÁ, J., PAVLÍNKOVÁ, M., DEDKOVÁ, I. (2010), *Metodika výuky francouzského jazyka na středních školách z pohledu pedagogické praxe – náměty pro začínající učitele*, Ostrava: Ostravská univerzita.
- SMIČEKOVÁ, J. (2011), *Francouzská výslovnost v lingvodidaktickém kontextu*. Studijní opora – projekt SYNERGIE CZ.1.07./2.2.00/07.0355, Ostrava : Ostravská univerzita.

Traductions :

- SMIČEKOVÁ, J. (1997), Davisová, H., *Obrázkový francúzsko-slovenský slovník*, Bratislava: Nakladatelství Fraus 1997, 118 p. (La traduction et la révision de l'édition tchèque)

Rédactions / éditions :

- SMIČEKOVÁ, J. (ed.) (1999), *Études françaises en Slovaquie*, vol. II, Bratislava: Univerzita Komenského, Pedagogická fakulta 1997. In: *Cizí jazyky*, roč. 43, n° 2, 1999/2000, 68–69. Sborník TEMPUS JEP – 09268. Univerzita Komenského, Pedagogická fakulta.
- SMIČEKOVÁ, J. (ed.) (1999), “Výberová bibliografia UNESCO Katedry prekladateľstva”. In: *Acta translologica Universitatis Comenianae*, 6–15. ISBN 80-223-1436-6-3.
- SMIČEKOVÁ, J. (ed.) (2000), *Études françaises en Slovaquie*, vol. IV, 1999, Univerzita Komenského Bratislava, ISBN 80-88868-63-7.
- SMIČEKOVÁ, J., VESELÁ, J. (éds.) (2008), *Studia romanistica*, 8. Acta Facultatis Philosophicae Universitatis Ostraviensis, Ostrava: FF OU, ISBN 978-80-7368-377-1.

Comptes rendus :

- Smičková, J.: MOUCHOVÁ–KUŤÁKOVÁ–MAREK (1995), *Disco-latine I.–II.*, Praha: SPN.
- Smičková, J.: PECH, J. (1995), *Latina pro gymnázia I.– II.*, Praha: Leda.
- Smičková, J.: ŠABRŠULA, J. (1996), *Vývoj francouzského jazyka*, Ostrava: FF OU.
- Smičková, J.: *Nová koncepce vyučování cizích jazyků pro 1.–9. ročník ZŠ (1997)*, Bratislava.
- Smičková, J.: *Nová koncepce jazykového vzdělávání na základních a středních školách na Slovensku (2005)*, Bratislava.

- Smičeková, J.: ŠABRŠULA, J. (2005), *Le fonctionnement asymétrique du signe linguistique*, Ostrava: FF OU. ISBN 80-7368-111-0.
- Smičeková, J.: BUBÁKOVÁ J. (2006), *Francúzsko-česká muzikologická terminológia*. (thèse doctorale) Bratislava: Univerzita Komenského.
- Smičeková, J.: *Viacjazyčná terminologická databáza k Spoločnému európskemu referenčnému rámcu pre jazyky* (2007), Bratislava: Vědecká grantová agentura MŠ SR a SAV.
- Smičeková, J.: “FRĄCZAK, L., LEBAS, F. (coords.) (2007), Cahiers du Laboratoire de Recherche sur le Langage : Interprétation : aspects sémantiques et pragmatiques. Entre théorie et applications. Clermont-Ferrand : Presses Universitaires Blaise Pascal, 174 pp.”, in: *Studia romanistica*, 8 (*Hommage au professeur Jan Šabršula*), Acta Facultatis Philosophicae Universitatis Ostraviensis, Ostrava: FF OU, 241–243. ISBN 978-80-7368-377-1.

Zuzana Honová

Université d'Ostrava

zuzana.honova@osu.cz



**FRANÇOISE TABERY,
UNE FRANÇAISE PASSIONNÉE
PAR L'OEUVRE DE KAFKA
(* 14. 8. 1952 – † 20. 4. 1992)**

Il y a vingt ans, ma chère épouse Françoise Tabery, née Louis, est décédée alors qu'elle attendait désespérément une greffe de cœur. Avant notre première rencontre à Prague en 1976, elle avait fait des études germanistiques à l'Université de Tours, et c'est grâce à son professeur Marc Petit et les cours qu'il dispensait sur Kafka qu'elle se passionna pour cet auteur, puis qu'elle partit à Prague, ville natale de celui-ci, à la recherche de traces de sa vie et de témoins et connaisseurs de son œuvre.

Dans le but de mieux approcher et comprendre son milieu ainsi que la culture locale, elle apprit non seulement l'hébreu (auquel elle s'exerçait déjà dans le cadre d'un travail linguistique sur les textes bibliques au Centre de Recherches et d'Applications Linguistiques à Nancy), mais aussi la langue tchèque. Elle participa deux fois aux cours d'été organisés pour les étudiants étrangers par l'Université Charles, ce qui l'amena ensuite, de 1979 à 1981, vers des études de slavistique. Encouragée par l'écrivaine Dominique Desanti, elle réussit dès ses premiers séjours à Prague à rencontrer et interroger un grand

nombre de personnalités tchécoslovaques, parmi lesquelles Milan Kundera, Karel Kosík, Dominik Tatarka, Karel Bartošek, František Kautman, Jana Černá, Josef Čermák, Václav Černý, Ján Mlynárik et Evald Schorm, dont une grande partie était alors, sous le régime communiste, en disgrâce et certains même contraints par la suite à l'exil.

En 1977 Françoise soutint son mémoire de maîtrise, intitulé *Le Thème du malentendu dans l'œuvre de Franz Kafka : lecture théologique*, et préparait déjà, à l'Université Nancy II sous la direction d'Elisabeth Genton, sa thèse de doctorat, consacrée elle aussi à Kafka. Au début des années 1980 ses voyages à Prague devinrent encore plus fréquents. Elle se sentait bien dans cette ville qui, comme le dit Kafka, « a des griffes », mais trouva également beaucoup de charmes à d'autres lieux de notre pays. Elle avait apprécié l'accueil chaleureux qui lui avait été fait au sein de notre famille ainsi que le vif intérêt que lui manifestèrent, de même qu'à ses recherches, de nombreux amis, parmi lesquels je me rappelle Josef Ort-Šnep, Jiří Cieslar, David Krch, Jiří Našinec, Věněk Šilhán, Jana et Michal Kudělka, Vlasta Macková, Danielle Millet-Vantuchová, Václav Jamek, Radka Dušková, Petr Raschel, Eliška Samková et bien d'autres.

Pendant deux ans (1980–1982) Françoise s'occupa également de la documentation et de l'enseignement du français à l'Institut français de Prague. Après notre mariage, n'ayant pas obtenu la prolongation de son visa de séjour, elle ne pouvait rester plus longtemps en Tchécoslovaquie qu'à la condition soit d'abandonner sa nationalité française, soit de s'acquitter d'une somme correspondant au change obligatoire par jour de séjour, diminuée de moitié par rapport aux visas touristiques, ce que ses revenus ne lui permettaient pas. Dans cette situation, nous avons décidé de partir en France et de nous installer à Nancy. Françoise y enseigna l'allemand de 1983 à 1989 dans plusieurs établissements secondaires, notamment à la « Doctrine chrétienne ». En 1984 elle soutint, à l'Université Nancy II, sa thèse de doctorat. En 1991 ce travail, revu et complété, a été publié par Michel Minard à Paris dans la collection « La Revue des lettres modernes » sous le titre *Kafka en France (Essai de bibliographie annotée)*. Il présente une documentation commentée de toutes les éditions françaises des œuvres du célèbre auteur pragois et mentionne aussi les études, les spectacles et les films qui lui ont été consacrés depuis 1928 et jusqu'à 1983.

En souvenir de Françoise, et pour signaler l'existence de son livre en République tchèque, j'en extrais et propose l'introduction (voir MÉLANGE). Je tiens ici aussi à rappeler sa collaboration aux traductions de divers textes, tout d'abord de l'allemand, puis, avec ma coopération, du tchèque. Il s'agit de plusieurs volumes de contes, des ouvrages sur les transports, la géographie, l'art, sur le ghetto juif de Prague, ainsi que du roman *Au seuil de la nuit (Podivné lásky)* de Jiří Mucha. C'est à Françoise que revient l'essentiel de cette entreprise, pour laquelle Jiří Mucha, qui lui-même maîtrisait bien le français, nous exprima dans une de ses lettres son entière satisfaction.

Les publications traduites par (ou en collaboration avec) Françoise Tabery :

Alexandre Majkowski : *Le Colporteur aux étoiles – la vie et les aventures de Remus (Mémoires et légendes de Kachoubie)*, Luxembourg : RTL Édition 1984 ; Leo Pavlát : *Contes juifs*, Paris : Gründ, 1986, 1987, 2010 ; Miloš Malý : *Les Plus Beaux Contes du pays*

des fées, Paris : Gründ, 1986, 1987 ; Miloslava Neumannová : *Vincent Van Gogh (Aquarelles, gouaches et dessins)*, Paris : Ars Mundi, 1987 ; Milan Holeček : *Les Merveilles de notre terre*, Paris : Gründ, 1987 ; Pavel Augusta, Jaroslav Pacovský, Václav Houžvička, Ludvík Losos : *Encyclopédie mondiale des transports*, Paris : Ars Mundi, 1988 ; Marie Kavková : *Contes roumains*, Paris : Librairie Gründ, 1989, 1999 ; Václav Cibula : *Contes espagnols*, Paris : Librairie Gründ, 1990, 1997 ; Milada Vilímková : *Le Ghetto de Prague*, Paris : Éditions Cercle d'Art / Aurore Éditions d'Art, 1990 ; Jiří Mucha : *Au seuil de la nuit*, La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube, 1991, 1998 ; Jan Chlíbač, Ladislav Kesner, Vladimíra Koubová, Stanislava Rojková : *Galerie nationale de Prague. L'Art ancien de Bohême. Abbaye Saint-Georges* (chapitres III, IV), Paris : Réunion des musées nationaux / Prague : Galerie nationale, 1992 ; Vladimír Pucek : *Contes de Corée*, Paris : Librairie Gründ, 1992, 2000 ; Miloš Malý, Vladimír Hulpach : *Contes des Balkans*, Paris : Librairie Gründ, 1993, 2000.

Karel Tabery
Université d'Ostrava
karel.tabery@osu.cz

**JAROSLAV RESKA,
COFUNDADOR DE LA HISPANÍSTICA
OSTRAVIENSE HA CUMPLIDO 80 AÑOS
(* 29. 7. 1932)**

Este año se ha adherido a las filas de los octogenarios nuestro querido colega y cofundador de la hispanística ostraviense el profesor Ph.Dr. Jaroslav Reska, CSc.

Fue galardonado con el premio Rector de la Universidad de Silesia de Katowice (Polonia), fue cofundador de la Sección de Lengua Española en el Departamento de Lenguas Románicas de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Ostrava y coautor del primer programa de Diplomatura *Španělský jazyk pro hospodářskou sféru a cestovní ruch* (Español en la Esfera de la Economía y el Turismo).

Nació el 29 de julio de 1932 en Brno (República Checa). Hizo los estudios secundarios en Uherské Hradiště (1948–1951). Sus estudios superiores los cursó en la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Palacký de Olomouc (1951–1956) donde obtuvo la titulación de licenciatura en la especialidad Español – Ruso. Más tarde se centró también en el estudio del polaco. Después de una etapa corta pero abundante en experiencias trabajando para el comercio exterior en Praga, regresó a su *alma mater*, la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad Palacký de Olomouc. Allí impartía la Gramática Española y enseñaba el checo a los hispanohablantes aspirantes a ingresar en las universidades checas. Cabe recordar que durante la ocupación soviética el español se impartía solamente en la Cátedra de Lingüística Aplicada que había fundado, en 1962, el profesor titular Eugen Spálený. El español se daba allí junto con otras lenguas occidentales, a nivel de lectorado, para estudiantes de las Facultades de Medicina y de Ciencias Naturales en calidad de “segunda lengua viva”, puesto que el ruso se consideraba como “la primera”.

En el marco de los convenios internacionales fue enviado a Cuba, donde estuvo como profesor de checo en el Instituto de Traducción e Interpretación de La Habana desde 1973

hasta 1977. Desgraciadamente, poco antes de su vuelta a Checoslovaquia se habían cancelado los estudios del Español en la Universidad de Olomouc. El profesor Reska se vio, entonces, obligado a incorporarse en el Departamento de Filología Rusa. Sin embargo, no dejó de ocuparse del español estudiando profundamente su sintaxis, estilística y didáctica. Después de defender su tesis doctoral, que trataba sobre las oraciones de contenido, llegó a hacerse doctor en Filosofía (PhDr.).

En los años noventa empezó su labor docente en la Universidad de Katowice (Polonia). En Polonia ejerció de profesor ayudante durante diez años (1988–1998) impartiendo clases de la lengua, literatura y realidades checas. Redactó y publicó allí también dos manuales y defendió su tesis de Doctorado de la Lingüística. El título polaco conseguido *Doctor en Ciencias Humanísticas* le fue convalidado por el Ministerio de Educación y Deporte de la República Checa como el de *Candidato a Doctor en Ciencias Filológicas* (CSc.).

En 1993, la decana de la Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Ostrava doc. PhDr. Eva Mrhačová, CSc. le invitó a participar en la fundación de la Sección Española del Departamento de Lenguas Románicas y a conformar su cuerpo docente. J. Reska ejerció de profesor ayudante en la Sección de 1993 a 2006 contribuyendo considerablemente con sus actividades investigadoras y experiencias docentes a su desarrollo. El profesor Reska se dedicó, ante todo, a la técnica de traducir (comparaciones de estructuras sintácticas españolas y checas), a las reglas de urbanidad (con miras, entre otras cosas, a las formas pronominales y léxicas de tratamiento tanto en español como en checo) y a la didáctica de español. Organizó conferencias científicas estudiantiles, dirigió varias memorias de licenciatura y más de 20 tesinas de diplomatura. Participó activamente en todas las actividades culturales organizadas por la Sección.

El currículum profesional del profesor Reska y la lista completa de sus publicaciones que cubre el período de 1968–2007 lo publicamos en el año 2007 en nuestra revista *Studia Romanistica*, núm. 7, en ocasión de su 75º aniversario. Nos permitimos presentar en este lugar algunos de aquellos datos que consideramos de gran importancia.

Títulos obtenidos:

- 1951 Bachillerato, Uherské Hradiště
 1956 Licenciatura, Facultad de Filosofía y Letras, Universidad Palacký de Olomouc
 1980 PhDr. – Doctor en Filosofía
 Tesis doctoral *Obsahová souvětí, zejména ve španělštině, z hlediska konsekučního, stylistického a didaktického* (Oraciones de contenido, en particular en español, desde el punto de vista de la concordancia de tiempos, estilística y didáctica) defendida en la Universidad Palacký de Olomouc
 1998 Doctor en Ciencias humanísticas
 (título reválido en forma de CSc. – Candidato a Doctor en Ciencias Filológicas)
 Tesis doctoral *Reprodukce původní promluvy (na španělském, českém, polském, slovenském a ruském materiálu)* [Reproducción de los enunciados originarios (en

el material español, checo, polaco y ruso)] defendida el 17 de marzo de 1998 en la Universidad de Silesia de Katowice (Polonia)

Cargos que ha ocupado:

- 1956–1959 Encargado de correspondencia en idiomas extranjeros con orientación a la América Latina en la empresa Motokov en Praga
- 1960–1962 Lector de checo de los estudiantes de los países hispanohablantes en el Centro preuniversitario para los estudiantes extranjeros de la Universidad 17 de noviembre en Praga
- 1962–1977 Profesor ayudante en el Departamento de Lingüística Aplicada de la Universidad Palacký de Olomouc
- 1974–1977 Profesor de checo y de traducción
Director del Departamento de Checo
Director del Departamento de Eslovaco en el Instituto de Traducción e Interpretación Pablo Lafargue, en La Habana (Cuba)
- 1977–1993 Profesor ayudante en el Departamento de Ruso de la Universidad Palacký de Olomouc
- 1988–1998 Lector de checo en el Instituto de Filología Eslava de la Universidad de Silesia de Katowice (Polonia)
- 1993–2006 Profesor ayudante en el Departamento de Lenguas Románicas de la Universidad de Ostrava
Especialización: Didáctica de Español como Lengua Extranjera, Traducción, Etiqueta Lingüística y Profesional Española

Funciones:

- 1974–1977 Miembro de la Comisión Coordinadora del Ministerio de Educación de Cuba fundada con el fin de revisar y elaborar programas de estudios
- 1979–1988 Redactor ejecutivo del anuario *Rossica Olomucensia*, I–X, Universidad Palacký de Olomouc
- 1993–2006 Director y oponente de memorias de Licenciatura y de tesinas de Diplomatura
- 1996–2006 Examinador en los exámenes finales de Diplomatura y Licenciatura, Universidad de Ostrava
- 1999–2002 Organizador de conferencias de investigación estudiantiles, Sección de Lengua Española, Departamento de Lenguas Románicas de la Facultad de Filosofía y Letras, Universidad de Ostrava
- 2000–2006 Miembro del Consejo de Redacción de *Estudios Hispánicos*, miscelánea del Instituto de Filología Románica, Facultad de Filosofía y Letras de la Universidad de Wrocław (Polonia)

Actividad laboral en el extranjero:

- 1969 Cuba, La Habana (becario)

- 1973–1977 Cuba, Instituto de Traducción e Interpretación Pablo Lafargue, La Habana (profesor de checo, eslovaco y de traducción, Director del Departamento de Checo, Director del Departamento de Eslovaco)
- 1988–1998 Polonia, Universidad de Silesia de Katowice (profesor de checo 1998 España, Universidad de Barcelona (becario)

Bibliografía seleccionada de Jaroslav Reska

Libros y monografías:

- RESKA, J., MARTINELL, E., CRUZ, M., POLANCO, F. (2000), *Voces del mundo*, Barcelona: Edicions Universitat de Barcelona (textos y grabación en CD ROM). Coautor: 1. Multilinguisme 2. Multiculturalisme 3. Ensenyament d'idiomes 4. Llengües estrangeres 5. Castella.

Artículos:

- RESKA, J. (1979), “Oraciones subordinadas de contenido en español con especial atención a sus variantes estilísticas y la concordancia de los tiempos”, in: *Acta Universitatis Palackianae Olomucensis – Philologica*, 43, 133–144.
- RESKA, J. (1991), “Uvozovací věty přímé řeči v češtině, polštině, slovenštině a ruštině v porovnání se španělštinou. Příspěvek k otázkám překladu”, in: *Studia z języków i literatur narodów słowiańskich. Tendencje rozwojowe*, Katowice: Uniwersytet Śląski Katowice, 51–75.
- RESKA, J. (1996), “Transpozice futura do platnosti prezentu (na španělském, českém, slovenském a polském materiálu). Příspěvek k otázkám překladu”, in: *Rozwariowanie stylistyczne języków słowiańskich. Style funkcjonalne i stylizacje literackie*. II Międzynarodowa Konferencja Naukowa, Katowice-Bytków, 24–25.05.1996, Katowice: Uniwersytet Śląski, 89–100.
- RESKA, J. (1999), “Poznámky k americké diskusi o souslednosti časové ve španělském subjunktivu na stránkách časopisu Hispania”, in: *Studia Romanistica*, 1, Ostrava: FF OU, 33–48.
- RESKA, J. (2002), “Bibliografía de Oldřich Bělič”, in: *Estudios Hispánicos*, X, Wrocław: Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, 201–204.
- RESKA, J., MIŠTINOVÁ, A. (2002), “Los estudios hispánicos en la República Checa”, in: *Estudios Hispánicos*, X, Wrocław: Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, 185–194.
- RESKA, J. (2002), “Oldřich Bělič en la superación de su octogésimo aniversario”, in: *Estudios Hispánicos*, X, Wrocław: Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego, 195–200.
- RESKA, J. (2002), “Relaxační tendence v temporalitě hovorové španělštiny. Příspěvek k otázkám překladu”, in: *Studia Romanistica*, 2, Ostrava: FF OU, 69–91.
- RESKA, J. (2003), “Don Quijote en los países de habla checa”, in: *Studia Romanistica*, 3, Ostrava: FF OU, 147–154.
- RESKA, J. (2004), “Diez años de estudios hispánicos en la Universidad de Ostrava”, in: *X⁰ Aniversario de la Sección Española en la Universidad de Ostrava. 10. výročí*

- oddělení španělštiny na Ostravské univerzitě 2003/2004*, Ostrava: FF OU, Katedra romanistiky, 8–14.
- RESKA, J. (2004), “La recepción del *Quijote* en el ámbito checo”, in: *La recepción de lo hispánico en Alemania y en la República Checa. Ponencias del Primer Coloquio Germano-Checo de Hispanistas realizado en el Institut für Romanistik de la Universität Mainz en Germersheim, 12–13 de mayo de 2003*. Editado por Matthias Perl & Wolfgang Pöckl, Wien: Edition Praesens, 21–36.
- RESKA, J. (2004), “Las versiones checas y polacas de las prevaricaciones idiomáticas en el *Quijote* (1.) Nombres propios”, in: *Estudios hispánicos*, XII. *Miscelánea de literatura española y comparada en homenaje al profesor Roberto Mansberger Amorós*. Acta Universitatis Wratislaviensis, n° 2752, Wrocław: Wydawnictwo Uniwersytetu Wrocławskiego 229–244.
- RESKA, J. (2005), “Cervantes en las tierras checas”, in: *Mundo Esquivo. Revista de Cultura y Estudios Esquios*, 4, Número especial *Cervantes en los países eslavos*, Granada: Universidad de Granada, 15–32.
- RESKA, J. (2005), “Algunos casos problemáticos en las versiones checas y polacas de las prevaricaciones lingüísticas sanchopanchescas (en comparación con las soluciones en otros idiomas)”, in: *Opera romanica*, České Budějovice: JU, 111–134.
- RESKA, J., SAWICKI, P. (2006), “Nowe paremie polskie jako wyraz przemian we współczesnej obyczajowości. Rekonesans badawczy z suplementem paremiotwórczym”, in: *Pocztá Evě Mrhačové*, Ostrava: FF OU, 173–197.
- RESKA, J. (2007), “Las versiones checas y polacas de las prevaricaciones idiomáticas en el *Quijote* – nombres comunes”, in: *Mundo Esquivo*, Granada: Universidad de Granada.

Libros de texto:

- RESKA, J., SPÁLENÝ, E. (1968), *Intenzivní kurs španělštiny*, Praha: SPN.
- RESKA, J., BLUSZCZ, A. J. (1993), *Zwizży kurs języka czeskiego, część I*, Katowice: Uniwersytet Śląski, n° 479.
- RESKA, J. (1991), *Słownik polsko-českých slovesných vazeb*, Katowice: Uniwersytet Śląski.
- RESKA, J., SPÁLENÝ, E. (1994), *Intenzivní kurs španělštiny I*, Ostrava: FF OU.
- RESKA, J. (1996), *Intenzivní kurs španělštiny II. Program pro audioorální cvičení*, Ostrava: FF OU.
- RESKA, J., VESELÁ, J., JAŠEK, D. (2004), *Čeština a španělština. Srovnávání syntaktických struktur*. Cvičebnice s klíčem, Ostrava: FF OU.
- RESKA, J., BRANCOVÁ, T., VESELÁ, J., PEK, T., JAŠEK, D. (2004), *Španělská profesní a jazyková etiketa*, Ostrava: FF OU.
- RESKA, J., VESELÁ, J., MATOUŠ REYES, J. (2006), *Překladová cvičení 1*. Text pro distanční vzdělávání, Ostrava, FF OU.
- RESKA, J., VESELÁ, J., MATOUŠ REYES, J. (2006), *Překladová cvičení 2*. Text pro distanční vzdělávání, Ostrava: FF OU.

Redacciones, ediciones:

- RESKA, J. (ed.) (1979–1988), *Rossica Olomucensia*, I–X. Olomouc: UP.
- RESKA, J., BARTEČEK, I. (coords.) (1996), *Sborník textů České země a Španělsko*, Ostrava: FF OU.
- RESKA, J. (2000), “El refranero eslavo”, in: *Estudios Hispánicos*, Wrocław. (Asesor especial del diccionario, pp. 261–295).
- RESKA, J. (2000), *Sborník příspěvků ze studentské vědecké konference (24.3.1999)*, Ostrava: FF OU.
- RESKA, J., VESELÁ, J. (eds.) (2004), *X^o Aniversario de la Sección Española en la Universidad de Ostrava. 10. výročí oddělení španělštiny na Ostravské univerzitě 2003/2004*, Ostrava: Katedra romanistiky FF OU.

Jana Veselá

Universidad de Ostrava
jana.vesela@osu.cz

BOLETÍN DE PEDIDO / ORDER FORM

Deseo recibir las publicaciones siguientes: /Please send me the following publications:

Revista /Journal: **STUDIA ROMANISTICA**

Volúmen núm. / Volume num Ejemplares / Copies

Nombre / Name

Dirección / Adress
Institución / Institution
Teléfono / Phone Fax
Correo electrónico / E-mail
Código postal / Zip code Ciudad / City
Provincia / Country-State País / Country
NIF / CIF /VAT

FORMA DE PAGO / PAY FORM

Transferencia bancaria (incluir copia) / **Bank money order** (include a copy)

A favor de: / Payable to:

Ostravská univerzita v Ostravě

Dvořákova 7, CZ-701 00 Ostrava.

C/c ČNB Ostrava (República Checa), IBAN: CZ65 0710 0000 0000 0931761

(SWIFT código del banco): CNBACZPP

(Los gastos de transferencia serán siempre por cuenta del cliente)

Tarjeta de crédito / Credit card

Visa

Mastercard

Otra

N.

Caduca / Valid until

Titular / Cardholder

Firma / Signature

PRECIO

Volumen suelto (1 número) 100 CZK (IVA incluido) más gastos de envío

Distribución: Prodejna skript OU, Mlýnská 5, CZ-701 03 Ostrava 1, República Checa.

TEL.: +420 597 091 034 TEL./FAX: +420 597 091 049

E-mail: prodejna.skript@osu.cz

<http://ff.osu.cz/kro/index.php?kategorie=35783>



BOLETÍN DE SUSCRIPCIÓN / *SUSCRIPRION FORM*

Deseo suscribirme a la revista / *Please enter my subscription to:*

STUDIA ROMANISTICA

A partir del volumen / *beginning with volumen*

Nombre / *Name*

Dirección / *Adress*

Institución / *Institution*

Teléfono / *Phone* Fax

Correo electrónico / *E-mail*

Código postal / *Zip code* Ciudad / *City*

Provincia / *Country-State* País / *Country*

NIF / CIF

VAT/ VAT

Forma de pago / *Pay form*

- Transferencia bancaria** (incluir copia) / **Bank money order** (include a copy)

A favor de: / *Payable to:*

Ostravská univerzita v Ostravě

Dvořákova 7, CZ-701 00 Ostrava.

C/c ČNB Ostrava (República Checa), IBAN: CZ65 0710 0000 0000 0931761

(SWIFT código del banco): CNBACZPP

(Los gastos de transferencia serán siempre por cuenta del cliente)

- Domiciliación bancaria**

Titular

Banco

Agencia de

Localidad

CÓDIGO
CUENTA
CLIENTE

Entidad	Oficina	DC	Número de cuenta

PRECIO

- Suscripción anual 160 CZK** (IVA incluido) más gastos de envío

Oddělení pro vědu a výzkum, ing. Yveta Jurová, Facultad de Filosofía y Letras,

Universidad de Ostrava, Reální 5, CZ-701 03 Ostrava 2, República Checa

yveta.jurova@osu.cz, Fax: +420 596 113 009

<http://www.osu.cz>

<http://ff.osu.cz/kro/index.php?kategorie=35783>



PETICIÓN DE INTERCAMBIO / EXCHANGE REQUEST

Institución
Institution

Dirección Postal
Address

.....
.....
.....
.....

País
Country

Teléfono
Telephone

Correo electrónico
E-mail

Estamos interesados en recibir su Revista
We would like to receive your Academic Title

STUDIA ROMANISTICA

en intercambio por nuestra Revista / Serie
in exchange to our Academic Journal / Series

.....
.....

(Por favor adjunte su ISSN así como otra información sobre su/s Revista/s o Serie/s: periodicidad, contenido...)
(Please enclose its ISSN as well as other information about your/s Academic Title/s: frequency, contents...)

Dirección de intercambio
Exchange Address

Katedra romanistiky, Filozofická fakulta, Ostravská univerzita v Ostravě

Reální 5, CZ-701 03 Ostrava 2, República Checa., Tel: +420 597 091 912, Fax +420 596 113 009

<http://ff.osu.cz/kro/index.php?kategorie=35783>

jana.vesela@osu.cz



